

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

3 Ae 2

LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS

PAR M. GALLAND.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME V.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

931 f. 12

BODLEIAN LIBRARY
OXFORD

MVSEVM
BRITAN
NICVM

BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.

TABLE

DES HISTOIRES DU TOME V.

LE Dormeur éveillé, page 2

Hiſtoire d'Aladdin ou la Lampe merveilleuſe, 148

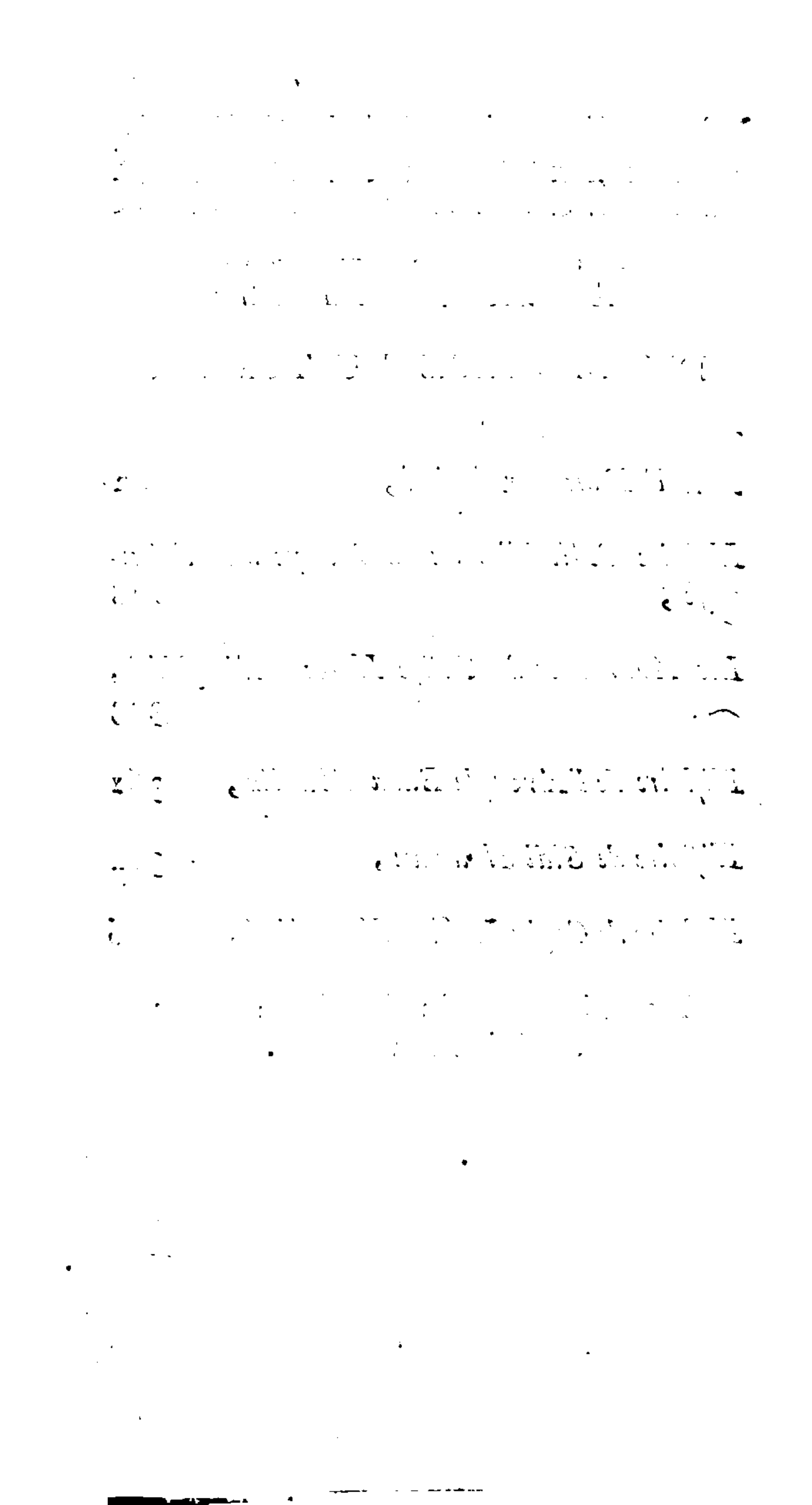
Les Avantures du Caliſe Haroun Alraſchid, 353

Hiſtoire de l'Aveugle Baba-Abdalla, 361

Hiſtoire de Sidi Nouman, 382

Hiſtoire de Cogia Haſſan Halhabbal, 406

Fin de la Table du cinquieme Tome des Mille & une Nuit.





LES MILLE ET UNE NUIT, *CONTES ARABES.*



LA Sultane Scheherazade venoit de raconter l'hiſtoire de Ganem avec tant d'agrément, que le Sultan des Indes, ſon époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avoit entendue avec un très-grand plaiſir. Sire, lui dit la Sultane, je ne doute pas que Votre Majeſté n'ait eu bien de la ſatisfaction d'avoir vû le Calife Haroun Alraſchid changer de ſentiment en faveur de Ganem, de ſa mere & de ſa ſœur Force des cœurs, & je crois qu'elle doit avoir été touchée ſenſiblement des diſgraces des uns & des mauvais traitemens faits aux autres: mais je ſuis perſuadée que ſi Votre Majeſté vouloit bien entendre l'Hiſtoire du *Dormeur éveillé*, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation & de compaſſion que celle de Ganem doit avoir excités dans ſon cœur, & dont il eſt encore ému, celle-ci au con-

traire ne lui inſpireroit que de la joie & du plaiſir.

Au ſeul titre de l'Hiſtoire dont la Sultane venoit de lui parler, le Sultan qui s'en promettoit des avantures toutes nouvelles & toutes réjouiſſantes, eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il étoit tems qu'il ſe levât ; c'eſt pourquoi il remit au lendemain à entendre la Sultane Scheherazade, à qui cette Hiſtoire ſervit à ſe faire prolonger la vie encore pluſieurs nuits & pluſieurs jours. Ainſi, le jour ſuivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette maniere.

HISTOIRE

Du Dormeur éveillé.

SOus le regne du Calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad un Marchand fort riche, dont la femme étoit déjà vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Haſſan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été elevé dans une grande retenue de toutes choſes.

Le Marchand mourut, & Abou Haſſan qui ſe vit ſeul héritier, ſe mit en poſſeſſion des grandes richeſſes que ſon pere avoit

amaſſées pendant ſa vie avec beaucoup d'épargne & avec un grand attachement à ſon négoce. Le fils qui avoit des vûes & des inclinations différentes de celles de ſon pere, eu uſa auſſi tout autrement. Comme ſon pere ne lui avoit donné d'argent pendant ſa jeuneſſe, que ce qui ſuffiſoit préciſément pour ſon entretien, & qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de ſon âge qui n'en manquoient pas, & qui ne ſe refuſoient aucun des plaiſirs auxquels la jeuneſſe ne s'abandonne que trop aiſément, il réſolut de ſe ſignaler à ſon tour en faiſant des dépenſes proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriſer. Pour cet effet, il partagea ſon bien en deux parts; l'une fut employée en acquiſition de Terres à la campagne & de Maiſons dans la Ville, dont il ſe fit un revenu ſuffiſant pour vivre à ſon aiſe, avec promeſſe de ne point toucher aux ſommes qui en reviendroient, mais de les amaſſer à-meſure qu'il les recevroit. L'autre moitié qui conſiſtoit en une ſomme conſidérable en argent comptant, fut deſtinée à réparer tout le tems qu'il croyoit avoir perdu ſous la dure contrainte où ſon pere l'avoit retenu juſqu'à ſa mort. Mais il ſe fit une loi indiſpenſable, qu'il ſe promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenſer au-delà de cette ſomme, dans le déréglement de vie qu'il s'étoit propoſé.

Dans ce deſſein, Abou Haſſan ſe fit en peu de jours une ſociété de gens à-peu-près de ſon âge & de ſa condition, & il ne ſongea plus qu'à leur faire paſſer le tems très-agréablement. Pour cet effet, il ne ſe contenta pas de les bien régaler les jours & les nuits, & de leur faire des feſtins ſplendides où les mets les plus délicats & les vins les plus exquis étoient ſervis en abondance; il y joignit encore la Muſique en y appellant les meilleures voix de l'un & de l'autre ſexe. La jeune bande de ſon côté le verre à la main, mêloit quelquefois ſes chanſons à celles des Muſiciens, & tous enſemble ils ſembloient s'accorder avec tous les inſtrumens de Muſique dont ils étoient accompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs Danſeurs & Baladins de l'un & de l'autre ſexe de la ville de Bagdad étoient appellés. Tous ces divertiſſemens renouvellés chaque jour par des plaiſirs nouveaux, jetterent Abou Haſſan dans des dépenſes ſi prodigieuſes, qu'il ne put continuer une ſi grande profuſion au delà d'une année. La groſſe ſomme qu'il avoit conſacrée à cette prodigalité, & l'année finirent enſemble. Dès qu'il eut ceſſé de tenir table, ſes amis diſparurent; il ne les rencontroit pas même en quelque endroit qu'il allât; en effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'appercevoient; & ſi par haſard il en joignoit quelqu'un & qu'il voulût l'ar-

rêter, il s'excuſoit ſur différens prétextes.

Abou Haſſan fut plus ſenſible à la conduite étrange de ſes amis, qui l'abandonnoient avec tant d'indignité & d'ingratitude, après toutes les démonſtrations & les proteſtations d'amitié qu'ils lui avoient faites, & d'avoir pour lui un attachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépenſé avec eux ſi mal-à-propos Triſte, rêveur, la tête baiſſée & avec un viſage ſur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans l'appartement de ſa mere, & il s'aſſit ſur le bout du Sofa, aſſez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda ſa mere en le voyant en cet état? Pourquoi êtes-vous ſi changé, ſi abattu & ſi différent de vous-même? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne ſeriez pas fait autrement. Je ſçai la dépenſe effroyable que vous avez faite; & depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reſte pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien; & ſi je ne me ſuis point oppoſée à votre conduite déréglée, c'eſt que je ſçavois la ſage précaution que vous aviez priſe de conſerver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou Haſſan fondit en larmes à ces paroles; & au milieu de ſes pleurs & de ſes

ſoupirs : Ma mere, s'écria-t-il, je connois enfin par une expérience bien douloureuſe, combien la pauvreté eſt inſupportable. Oui, je ſens vivement, que comme le coucher du Soleil nous prive de la ſplendeur de cet aſtre, de même la pauvreté nous ôte toute ſorte de joie. C'eſt elle qui fait oublier entierement toutes les louanges qu'on nous donnoit & tout le bien que l'on diſoit de nous, avant d'y être tombés ; elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des meſures pour ne pas être remarqués, & à paſſer les nuits en verſant des larmes de ſang. En un mot, celui qui eſt pauvre n'eſt plus regardé, même par ſes parens & par ſes amis, que comme un étranger. Vous ſçavez, ma mere, pourſuivit-il, de quelle maniere j'en ai uſé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chere que j'ai pû imaginer, juſqu'à m'épuiſer ; & aujourd'hui, que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'apperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chere, j'entens parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'uſage que j'en ai fait. Pour ce qui eſt de mon revenu, je rends graces à Dieu, de m'avoir inſpiré de le reſerver, ſous la condition & ſous le ſerment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le diſſiper ſi follement. Je l'obſerverai ce ſerment, & je ſçai le bon uſage que

je ferai de ce qui me reſte ſi heureuſement. Mais auparavant, je veux éprouver juſqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appellés de ce nom, pouſſeront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre ; & quand je leur aurai repréſenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les ſolliciterai de me faire entr'eux une ſomme qui ſerve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me ſuis réduit pour leur faire plaiſir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déja dit, que pour voir ſi je trouverai en eux quelque ſentiment de reconnoiſſance.

Mon fils, reprit la mere d'Abou Haſſan, je ne prétends pas vous diſſuader d'exécuter votre deſſein ; mais je puis vous dire par avance, que votre eſpérance eſt mal fondée. Croyez-moi, quoi que vous puiſſiez faire, il eſt inutile que vous en veniez à cette épreuve : vous ne trouverez de ſecours qu'en ce que vous vous êtes réſervé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connoiſſiez pas encore ces amis, qu'on appelle vulgairement de ce nom, parmi les gens de votre ſorte ; mais vous allez les connoître. Dieu veuille que ce ſoit de la maniere que je le ſouhaite, c'eſt-à-dire pour votre bien. Ma mere, repartit Abou Haſſan, je ſuis bien perſuadé de la vérité de ce que vous me dites : je ferai

plus certain d'un fait, qui me regarde de ſi près, quand je me ſerai éclairci par moi-même de leur lâcheté & de leur inſenſibilité.

Abou Haſſan partit à l'heure même, & il prit ſi bien ſon tems qu'il trouva tous ſes amis chez eux. Il leur repréſenta le grand beſoin où il étoit, & il les pria de lui ouvrir leur bourſe, pour le ſecourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les ſommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ſes affaires ſeroient rétablies, ſans néanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur conſidération qu'il s'étoit ſi fort incommodé, afin de les piquer davantage de généroſité. Il n'oublia pas de les leurrer auſſi de l'eſpérance de recommencer un jour avec eux la bonne chere qu'il leur avoit déja faite.

Aucun de ſes amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Haſſan ſe ſervit pour tâcher de les perſuader. Il eut même la mortification de voir que pluſieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoiſſoient pas, & qu'ils ne ſe ſouvenoient pas même de l'avoir vû. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur & d'indignation. Ah ma mere, s'écria-t-il en rentrant dans ſon appartement, vous me l'aviez bien dit : au lieu d'amis, je n'ai

trouvé que des perfides, des ingrats, & des méchans, indignes de mon amitié ! C'en eſt fait, je renonce à la leur, & je vous promets de ne les revoir jamais.

Abou Haſſan demeura ferme dans la réſolution de tenir ſa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occaſions. Et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec ſerment de ne donner à manger de ſa vie à aucun homme de Bagdad. Enſuite il tira le coffre fort où étoit l'argent de ſon revenu du lieu où il l'avoit mis en reſerve, & il le mit à la place de celui qu'il venoit de vuider. Il réſolut de n'en tirer pour ſa dépenſe de chaque jour qu'une ſomme reglée & ſuffiſante, pour régaler honnêtement une ſeule perſonne avec lui à ſouper. Il fit encore ſerment que cette perſonne ne ſeroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y ſeroit arrivé le même jour, & qu'il le renvoyeroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit ſeulement.

Selon ce projet, Abou Haſſan avoit ſoin lui-même chaque matin de faire la proviſion néceſſaire pour ce régal, & vers la fin du jour il alloit s'aſſeoir au bout du pont de Bagdad ; & dès qu'il voyoit un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement, & l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir ſouper

& loger chez lui pour la premiere nuit de ſon arrivée ; & après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite, & de la condition qu'il avoit miſe à ſon honnêteté, il l'emmenoit en ſon logis.

Le repas dont Abou Haſſan régaloit ſon hôte n'étoit pas ſomptueux ; mais il y avoit ſuffiſamment dequoi ſe contenter. Le bon vin ſur-tout n'y manquoit pas. On faiſoit durer le repas juſques bien avant dans la nuit : & au lieu d'entretenir ſon hôte d'affaires d'Etat, de famille ou de négoce, comme il arrive fort ſouvent, il affectoit au contraire de ne parler que de choſes indifférentes, agréables & réjouiſſantes. Il étoit naturellement plaiſant, de belle humeur & fort divertiſſant ; & ſur quelque ſujet que ce fût, il ſçavoit donner un tour à ſon diſcours capable d'inſpirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant ſon hôte le lendemain matin : en quelque lieu que vous puiſſiez aller, lui diſoit Abou Haſſan, Dieu vous préſerve de tout ſujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me ſuis impoſée ; ainſi ne trouvez pas mauvais ſi je vous dis que nous ne boirons plus enſemble, & même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs ; j'ai mes raiſons pour en uſer ainſi : Dieu vous conduiſe.

Abou Haſſan étoit exact dans l'obſervation de cette regle ; il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçus chez lui, & il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places, ou dans les aſſemblées publiques, il faiſoit ſemblant de ne les pas voir ; il ſe détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinſſent l'aborder ; enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du tems qu'il ſe gouvernoit de la ſorte, lorſqu'un peu avant le coucher du Soleil, comme il étoit aſſis à ſon ordinaire au bout du pont, le Caliſe Haroun Alraſchil vint à paroître, mais déguiſé de maniere qu'il ne pouvoit pas le reconnoître.

Quoique ce Monarque eût des Miniſtres & des Officiers chefs de Juſtice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il vouloit néanmoins prendre connoiſſance de toutes choſes par lui-même. Dans ce deſſein, comme nous l'avons déja vû, il alloit ſouvent déguiſé en différentes manieres par la ville de Bagdad. Il ne négligeoit pas même les dehors ; & à cet égard, il s'étoit fait une coutume d'aller chaque premier jour du mois, ſur les grands chemins par où on y abordoit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguiſé en Marchand de Moſſoul qui venoit de ſe débarquer de l'autre côté du pont, & ſuivi d'un eſclave grand & puiſſant.

Comme le Calife avoit dans ſon déguiſement un air grave & reſpectable, Abou Haſſan, qui le croyoit Marchand de Moſſoul, ſe leva de l'endroit où il étoit aſſis; & après l'avoir ſalué d'un air gracieux, & lui avoir baiſé la main : Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuſe arrivée; je vous ſupplie de me faire l'honneur de venir ſouper avec moi, & de paſſer cette nuit en ma maiſon, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuſer la grace qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots, la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui ſeroit poſſible, & pour une nuit ſeulement, le premier étranger qui ſe préſenteroit à lui.

Le Calife trouva quelque choſe de ſi ſingulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Haſſan, que l'envie lui prit de le connoître à fond. Sans ſortir du caractere de Marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une ſi grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à ſon arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, & qu'il étoit tout prêt de le ſuivre.

Abou Haſſan, qui ne ſçavoit pas que l'hôte que le haſard venoit de lui préſenter, étoit infiniment au-deſſus de lui, en agit

avec le Calife comme avec ſon égal. Il le mena à ſa maiſon & le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place ſur le ſofa, l'endroit le plus honorable. Le ſouper étoit prêt, & le couvert étoit mis. La mere d'Abou Haſſan, qui entendoit fort bien la cuiſine, ſervit trois plats : l'un au milieu garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets; & les deux autres à côté qui ſervoient d'entrées, l'une d'une oye graſſe, & l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choiſies & d'un goût délicieux.

Abou Haſſan ſe mit à table vis-à-vis de ſon hôte, & le Calife & lui commencerent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui étoit de ſon goût, ſans parler & même ſans boire, ſelon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'Eſclave du Calife leur donna à laver, & cependant la mere d'Abou Haſſan deſſervit, & apporta le deſſert qui conſiſtoit en diverſes ſortes de fruits de la ſaiſon, comme raiſins, pêches, pommes, poires & pluſieurs ſortes de pâtes d'amandes ſeches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Haſſan fit mettre les bouteilles & les taſſes près de lui, & prit ſoin que ſa mere fît ſouper l'Eſclave du Calife.

Quand le feint Marchand de Moſſoul, c'eſt-à-dire le Calife & Abou Haſſan ſe fu-

rent remis à table, Abou Haſſan avant de toucher au fruit, prit une taſſe, ſe verſa à boire le premier, & en la tenant à la main: Seigneur, dit-il au Calife, qui étoit ſelon lui un Marchand de Moſſoul, vous ſçavez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui: je vous invite donc à ſuivre mon exemple. Je ne ſçai ce que vous en penſez; pour moi il me ſemble qu'un homme qui hait le vin & qui veut faire le ſage, ne l'eſt pas. Laiſſons-là ces ſortes de gens avec leur humeur ſombre & chagrine, & cherchons la joie; elle eſt dans la taſſe, & la taſſe la communique à ceux qui la vuident.

Pendant qu'Abou Haſſan buvoit: Cela me plaît, dit le Calife en ſe ſaiſiſſant de la taſſe qui lui étoit deſtinée, & voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, & avec cette gaieté j'attens que vous m'en verſiez autant.

Abou Haſſan n'eut pas plûtôt bû, qu'en rempliſſant la taſſe que le Calife lui préſentoit: Goûtez, Seigneur, dit-il, vous le trouverez bon.

J'en ſuis bien perſuadé, reprit le Calife d'un air riant; il n'eſt pas poſſible qu'un homme comme vous ne ſçache faire le choix des meilleures choſes.

Pendant que le Calife buvoit: il ne faut que vous regarder, repartit Abou Haſſan, pour s'appercevoir du premier coup-d'œil

que vous êtes de ces gens qui ont vû le monde & qui ſçavent vivre. Si ma maiſon, ajouta-t-il en vers Arabes, étoit capable de ſentiment, & qu'elle fût ſenſible au ſujet de joie qu'elle a de vous poſſéder, elle le marqueroit hautement ; & en ſe proſternant devant vous, elle s'écrieroit : ah, quel plaiſir, quel bonheur de me voir honorée de la préſence d'une perſonne ſi honnête & ſi complaiſante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! Enfin, Seigneur, je ſuis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces ſaillies d'Abou Haſſan divertiſſoient fort le Caliſe, qui avoit naturellement l'eſprit très-enjoué, & qui ſe faiſoit un plaiſir de l'exciter à boire en demandant ſouvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans ſon entretien, par la gaieté que le vin lui inſpireroit. Pour entrer en converſation, il lui demanda comment il s'appelloit, à quoi il s'occupoit, & de quelle maniere il paſſoit la vie. Seigneur, répondit-il, mon nom eſt Abou Haſſan. J'ai perdu mon pere qui étoit Marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au-moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laiſſa une ſucceſſion plus que ſuffiſante pour vivre ſans ambition ſelon mon état. Comme ſa conduite à mon égard avoit été fort ſévere, & que

juſqu'à ſa mort j'avois paſſé la meilleure partie de ma jeuneſſe dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon tems que je croyois avoir perdu.

En cela néanmoins, pourſuivit Abou Haſſan, je me gouvernois d'une autre maniere que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils ſe livrent à la débauche ſans conſidération, & ils s'y abandonnent juſqu'à ce que réduits à la derniere pauvreté, ils faſſent malgré eux une pénitence forcée pendant le reſte de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, & l'autre en argent comptant. Je deſtinai l'argent comptant pour les dépenſes que je méditois, & je pris une ferme réſolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une ſociété de gens de ma connoiſſance & à peu près de mon âge; & ſur l'argent comptant que je dépenſois à pleine main, je les régalois ſplendidement chaque jour, de maniere que rien ne manquoit à nos divertiſſemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma caſſette à la fin de l'année, & en même tems tous mes amis de table diſparurent. Je les vis l'un après l'autre, je leur repréſentai l'état malheureux où je me trouvois; mais aucun ne m'offrit de quoi me ſoulager. Je renonçai donc à leur amitié; & en me réduiſant à ne plus dépenſer

penſer que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de ſociété qu'avec le premier étranger que je rencontrerois chaque jour à ſon arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce ſeul jour-là. Je vous ai informé du reſte, & je remercie ma bonne fortune de m'avoir préſenté aujourd'hui un étranger de votre mérite.

Le Calife fort ſatisfait de cet éclairciſſement, dit à Abou Haſſan : Je ne puis aſſez vous louer du bon parti que vous avez pris d'avoir agi avec tant de prudence en vous jettant dans la débauche, & de vous être conduit d'une maniere qui n'eſt pas ordinaire à la jeuneſſe : je vous eſtime encore d'avoir été fidele à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien gliſſant, & je ne puis aſſez admirer comment après avoir vû la fin de votre argent comptant, vous avez eu aſſez de modération pour ne pas diſſiper votre revenu, & même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en penſe, je tiens que vous êtes le ſeul débauché à qui pareille choſe eſt arrivée, & à qui elle n'arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait ſur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête-homme avec qui vous pouvez vous entretenir ſi agréablement, & à qui vous donnez lieu de publier par-tout la bonne réception que

vous lui faites. Mais ni vous, ni moi, nous ne nous appercevons pas que c'eſt parler trop long-tems ſans boire : bûvez, & verſez-m'en enſuite. Le Calife & Abou Haſſan continuerent de boire long-tems en s'entretenant de choſes très-agréables.

La nuit étoit déja fort avancée ; & le Calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou Haſſan qu'il avoit beſoin de repos. Je ne veux pas auſſi de mon côté, ajoûta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre, pour l'amour de moi. Avant que nous nous ſéparions (car peut-être ſerai-je ſorti demain de chez vous avant que vous ſoyez éveillé), je ſuis bien-aiſe de vous marquer combien je ſuis ſenſible à votre honnêteté, à votre bonne chere, & à l'hoſpitalité que vous avez exercée envers moi ſi obligeamment. La ſeule choſe qui me fait de la peine, c'eſt que je ne ſçai par quel endroit vous en témoigner ma reconnoiſſance. Je vous ſupplie de me le faire connoître, & vous verrez que je ne ſuis pas un ingrat. Il ne ſe peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque beſoin, & ne ſouhaite enfin quelque choſe qui lui feroit plaiſir. Ouvrez votre cœur, & parlez-moi franchement. Tout Marchand que je ſuis, je ne laiſſe pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremiſe de mes amis.

A ces offres du Calife, qu'Abou Haſſan

ne prenoit toujours que pour un Marchand : Mon bon Seigneur, reprit Abou Haſſan, je ſuis très-perſuadé que ce n'eſt point par compliment que vous me faites des avances ſi généreuſes. Mais, foi d'honnête-homme, je puis vous aſſurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni deſir, & que je ne demande rien à perſonne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déja dit, & je ſuis très-content de mon ſort. Ainſi, je n'ai qu'à vous remercier non ſeulement de vos offres ſi obligeantes, mais même de la complaiſance que vous avez eue de me faire un ſi grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai néanmoins, pourſuivit Abou Haſſan, qu'une ſeule choſe me fait de la peine, ſans pourtant qu'elle aille juſqu'à troubler mon repos. Vous ſçaurez que la ville de Bagdad eſt diviſée par quartiers, & que dans chaque quartier il y a une Moſquée avec un Iman pour faire la priere aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y aſſemble. L'Iman eſt un grand vieillard d'un viſage auſtere & parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conſeil, il s'eſt aſſocié quatre autres barbons, mes voiſins, gens à peu près de ſa ſorte, qui s'aſſemblent chez lui régulierement chaque jour. Et dans leur conciliabule, il n'y a médiſance, calomnie & ma-

lice qu'ils ne mettent en uſage contre moi & contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité & y faire régner la diſſenſion. Ils ſe rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin ſe rendre les maîtres, & que chacun ſe gouverne ſelon leur caprice, eux qui ne ſçavent pas ſe gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je ſouffre de voir qu'ils ſe mêlent de toute autre choſe que de leur Alcoran, & qu'ils ne laiſſent pas vivre le monde en paix.

Hé bien, reprit le Calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce deſordre? Vous l'avez dit, repartit Abou Haſſan; & la ſeule choſe que je demanderois à Dieu pour cela, ce ſeroit d'être Calife à la place du Commandeur des Croyans, Haroun Alraſchid, notre ſouverain Seigneur & maître, ſeulement pour un jour. Que feriez-vous ſi cela arrivoit, demanda le Calife? Je ferois une choſe d'un grand exemple, répondit Abou Haſſan, & qui donneroit de la ſatisfaction à tous les honnêtes-gens. Je ferois donner cent coups de bâton ſur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, & quatre cent à l'Iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler & de chagriner ainſi leurs voiſins.

Le Calife trouva la penſée d'Abou Haſſan fort plaiſante; & comme il étoit né

pour les avantures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertiſſement tout ſingulier. Votre ſouhait me plaît d'autant plus, dit le Calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, & d'un homme qui ne peut ſouffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaiſir d'en voir l'effet ; & peut-être n'eſt-il pas auſſi impoſſible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je ſuis perſuadé que le Calife ſe dépouilleroit volontiers de ſa puiſſance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention, & du bon uſage que vous en feriez. Quoique Marchand étranger, je ne laiſſe pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer quelque choſe.

Je vois bien, repartit Abou Haſſan, que vous vous mocquez de ma folle imagination, & le Calife s'en mocqueroit auſſi s'il avoit connoiſſance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'eſt qu'il ſe feroit informer de la conduite de l'Iman & de ſes conſeillers, & qu'il les feroit châtier.

Je ne me mocque pas de vous, répliqua le Calife ; Dieu me garde d'avoir une penſée ſi déraiſonnable pour une perſonne comme vous qui m'avez ſi bien régalé, tout inconnu que je vous ſuis ; & je vous aſſure que le Calife ne s'en mocqueroit pas

auſſi. Mais laiſſons-là ce diſcours : il n'eſt pas loin de minuit, & il eſt tems de nous coucher.

Briſons donc-là notre entretien, dit Abou Haſſan ; je ne veux pas apporter d'obſtacle à votre repos. Mais comme il reſte encore du vin dans la bouteille, il faut s'il vous plaît que nous la vuidions, après cela nous nous coucherons. La ſeule choſe que je vous recommande, c'eſt qu'en ſortant demain matin, au cas que je ne ſois pas éveillé, vous ne laiſſiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer ; ce que le Calife lui promit d'exécuter fidelement.

Pendant qu'Abou Haſſan parloit, le Calife s'étoit ſaiſi de la bouteille & des deux taſſes. Il ſe verſa du vin le premier en faiſant connoître à Abou Haſſan, que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bû, il jetta adroitement dans la taſſe d'Abou Haſſan une pincée d'une poudre qu'il avoit ſur lui, & verſa par-deſſus le reſte de la bouteille. En la préſentant à Abou Haſſan : Vous avez, dit-il, pris la peine de me verſer à boire toute la ſoirée ; c'eſt bien la moindre choſe que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la derniere fois : je vous prie de prendre cette taſſe de ma main, & de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou Haſſan prit la taſſe ; & pour mar-

quer davantage à ſon hôte, avec combien de plaiſir il recevoit l'honneur qu'il lui faiſoit, il but, & il la vuida preſque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la taſſe ſur la table, que la poudre fit ſon effet. Il fut ſaiſi d'un aſſoupiſſement ſi profond, que la tête lui tomba preſque ſur les genoux d'une maniere ſi ſubite, que le Calife ne put s'empêcher d'en rire. L'Eſclave par qui il s'étoit fait ſuivre, étoit revenu dès qu'il avoit eu ſoupé, & il y avoit quelque tems qu'il étoit là tout prêt à recevoir ſes commandemens. Charge cet homme ſur tes épaules, lui dit le Calife ; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où eſt cette maiſon, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le Calife ſuivi de l'eſclave qui étoit chargé d'Abou Haſſan, ſortit de la maiſon, mais ſans fermer la porte comme Abou Haſſan l'en avoit prié, & il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à ſon Palais, il rentra par une porte ſecrette, & il ſe fit ſuivre par l'eſclave juſqu'à ſon appartement, où tous les Officiers de ſa Chambre l'attendoient. Deshabillez cet homme, leur dit-il, & couchez-le dans mon lit ; je vous dirai enſuite mes intentions.

Les Officiers deshabillerent Abou Haſſan, le revêtirent de l'habillement de nuit du Calife, & le coucherent ſelon ſon ordre. Perſonne n'étoit encore couché dans le Pa-

lais. Le Calife fit venir tous ſes autres Officiers & toutes les Dames ; & quand ils furent tous en ſa préſence : Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de ſe trouver à mon lever, ne manquent pas de ſe rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, & que chacun faſſe auprès de lui, lorſqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'obſervent ordinairement auprès de moi. Je veux auſſi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre perſonne, & qu'il ſoit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refuſera rien de tout ce qu'il pourra demander, & on ne le contredira en quoi que ce ſoit de ce qu'il pourra dire ou ſouhaiter. Dans toutes les occaſions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des Croyans. En un mot, je demande qu'on ne ſonge non plus à ma perſonne tout le tems qu'on ſera près de lui, que s'il étoit véritablement ce que je ſuis, c'eſt-à-dire le Calife & le Commandeur des Croyans. Sur toutes choſes, qu'on prenne bien garde de ſe méprendre en la moindre circonſtance.

Les Officiers & les Dames qui comprirent d'abord que le Calife vouloit ſe divertir, ne répondirent que par une profonde inclination ; & dès-lors chacun de ſon côté ſe prépara à contribuer de tout ſon pou-

voir, en tout ce qui ſeroit de ſa fonction, à ſe bien acquitter de ſon perſonnage.

En rentrant dans ſon Palais, le Caliſe avoit envoyé appeller le Grand Viſir Giafar, par le premier Officier qu'il avoit rencontré, & ce premier Miniſtre venoit d'arriver. Le Caliſe lui dit : Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, aſſis ſur mon Trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards & le même reſpect que tu as coutume de me rendre, en le traitant auſſi de Commandeur des Croyans. Ecoute, & exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme ſi je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des libéralités, & de te charger de la diſtribution : Fais tout ce qu'il te commandera là-deſſus, quand même il s'agiroit d'épuiſer tous les coffres de mes Finances. Souviens-toi d'avertir auſſi mes Emirs, mes Huiſſiers, & tous les autres Officiers du dehors de mon Palais, de lui rendre demain à l'Audience publique les mêmes honneurs qu'à ma perſonne, & de diſſimuler ſi bien qu'il ne s'apperçoive pas de la moindre choſe, qui puiſſe troubler le divertiſſement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, & donne-moi la ſatisfaction que je te demande.

Après que le Grand Visir se fut retiré, le Calife passa à un autre appartement; & en se couchant, il donna à Mesrour Chef des Eunuques, les ordres qu'il devoit exécuter de son côté, afin que tout réussît de la maniere qu'il l'entendoit, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, & voir comment il useroit de la puissance & de l'autorité de Calife, dans le peu de tems qu'il l'avoit desiré. Sur toute chose il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, & avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il vouloit y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le Calife dans le tems qu'il lui avoit commandé. Dès que le Calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormoit, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalousie tout ce qui s'y passoit sans être vû. Tous les Officiers & toutes les Dames qui devoient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrerent en même tems, & se posterent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, & dans un grand silence, comme si c'eût été le Calife qui eût dû se lever, & prêts de s'acquitter de la fonction à laquelle ils étoient destinés.

Comme la pointe du jour avoit déja commencé de paroître, & qu'il étoit tems de se lever pour faire la priere d'avant le lever du Soleil, l'Officier qui étoit le plus près

du chevet du lit, approcha du nez d'Abou *Haſſan* une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Haſſan éternua auſſi-tôt en tournant la tête ſans ouvrir les yeux ; & avec un petit effort, il jetta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit baſſin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât ſur le tapis de pied & ne le gâtât. C'eſt l'effet ordinaire de la poudre que le Calife lui avoit fait prendre, quand à proportion de la doſe, elle ceſſe en plus ou en moins de tems de cauſer l'aſſoupiſſement pour lequel on la donne.

En remettant la tête ſur le chevet, Abou Haſſan ouvrit les yeux ; & autant que le peu de jour qu'il faiſoit le lui permettoit, il ſe vit au milieu d'une grande chambre, magnifique & ſuperbement meublée, avec un platond à pluſieurs enfoncemens de diverſes figures, peints à l'Arabeſque, ornée de grands vaſes d'or maſſif, de portieres, & d'un tapis de pied or & ſoie, & environné de jeunes Dames, dont pluſieurs avoient différentes ſortes d'inſtrumens de Muſique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante ; d'Eunuques noirs, tous richement habillés & debout, dans une grande modeſtie. En jettant les yeux ſur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocard d'or à fond rouge, rehauſſée de perles & de diamans, & près du lit un habit de même

étoffe & de même parure, & à côté de lui ſur un couſſin un bonnet de Calife.

A ces objets ſi éclatans, Abou Haſſan fut dans un étonnement & dans une confuſion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un ſonge ; ſonge ſi véritable à ſon égard, qu'il deſiroit que ce n'en fût pas un. Bon, diſoit-il en lui-même, me voilà Calife : mais, ajoûtoit-il un peu après en ſe reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'eſt un ſonge, effet du ſouhait dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte ; & il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même tems, un Eunuque s'approcha : Commandeur des Croyans, lui dit-il reſpectueuſement, que votre Majeſté ne ſe rendorme pas, il eſt tems qu'elle ſe leve pour faire ſa priere, l'aurore commence à paroître.

A ces paroles, qui furent d'une grande ſurpriſe pour Abou Haſſan : Suis-je éveillé, ou ſi je dors, diſoit-il encore en lui-même ? Mais je dors, continuoit-il en tenant toujours les yeux fermés ; je ne dois pas en douter.

Un moment après : Commandeur des Croyans, reprit l'Eunuque, qui vit qu'il ne répondoit rien, & ne donnoit aucune marque de vouloir ſe lever ; Votre Majeſté aura pour agréable que je lui répete qu'il eſt tems qu'elle ſe leve, à moins qu'elle ne veuille laiſſer paſſer le moment de faire ſa

priere du matin ; le Soleil va ſe lever, & elle n'a pas coutume d'y manquer.

Je me trompois, dit auſſi-tôt Abou Haſſan ; je ne dors pas, je ſuis éveillé : ceux qui dorment n'entendent pas, & j'entends qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux ; & comme il étoit grand jour, il vit diſtinctement tout ce qu'il n'avoit apperçu que confuſément. Il ſe leva ſur ſon ſéant avec un air riant, comme un homme plein de joie de ſe voir dans un état ſi fort au-deſſus de ſa condition ; & le Calife qui l'obſervoit ſans être vû, pénétra dans ſa penſée avec un grand plaiſir.

Alors les jeunes Dames du Palais ſe proſternerent la face contre terre devant Abou Haſſan ; & celles qui tenoient des inſtrumens de Muſique, lui donnerent le bon jour par un concert de flutes douces, de haut-bois, de téorbes, & d'autres inſtrumens harmonieux, dont il fut enchanté & ravi en extaſe, de maniere qu'il ne ſçavoit où il étoit, & qu'il ne ſe poſſédoit pas lui-même. Il revint néanmoins à ſa premiere idée, & il doutoit encore, ſi tout ce qu'il voyoit & entendoit, étoit un ſonge ou une réalité. Il ſe mit les mains devant les yeux ; & en baiſſant la tête : Que veut dire tout ceci, diſoit-il en lui-même ? où ſuis-je ? Que m'eſt-il arrivé ? Qu'eſt-ce que ce Palais ? Que ſignifient ces Eunuques, ces Officiers ſi bien faits & ſi bien mis ? ces Da-

nes ſi belles, & ces Muſiciennes qui m'enchantent ? Eſt-il poſſible que je ne puiſſe diſtinguer ſi je rêve ou ſi je ſuis dans mon bon ſens ? Il ôte enfin les mains de devant ſes yeux, les ouvre ; & en levant la tête, il vit que le Soleil jettoit déja ſes premiers rayons au-travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Meſrour chef des Eunuques entra, ſe proſterna profondément devant Abou Haſſan, & lui dit en ſe relevant : Commandeur des Croyans, Votre Majeſté me permettra de lui repréſenter qu'elle n'a pas coutume de ſe lever ſi tard, & qu'elle a laiſſé paſſer le tems de faire ſa priere. A moins qu'elle n'ait paſſé une mauvaiſe nuit, & qu'elle ne ſoit indiſpoſée, Elle n'a plus que celui d'aller monter ſur ſon Trône, pour tenir ſon Conſeil & ſe faire voir à l'ordinaire. Les Généraux de ſes Armées, les Gouverneurs de ſes Provinces, & les autres Grands Officiers de ſa Cour, n'attendent que le moment que la porte de la Salle du Conſeil leur ſoit ouverte.

Au diſcours de Meſrour, Abou Haſſan fut comme perſuadé qu'il ne dormoit pas, & que l'état où il ſe trouvoit n'étoit pas un ſonge. Il ne ſe trouva pas moins embarraſſé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Meſrour entre les deux yeux, & d'un ton ſérieux : A qui

donc parlez-vous, lui demanda-t-il, & qui eſt celui que vous appellez Commandeur des Croyans, vous que je ne connois pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Meſrour ſe fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Haſſan ; mais inſtruit par le Calife, il joua merveilleuſement bien ſon perſonnage. Mon reſpectable Seigneur & Maître, s'écria-t-il, Votre Majeſté me parle ainſi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver. Votre Majeſté n'eſt-elle pas le Commandeur des Croyans, le Monarque du Monde, de l'Orient à l'Occident, & le Vicaire ſur la Terre du Prophete envoyé de Dieu, Maître de ce monde terreſtre & du céleſte. Meſrour votre chétif eſclave ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur & le bonheur de rendre ſes reſpects & ſes ſervices à Votre Majeſté. Il s'eſtimeroit le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre diſgrace ; il vous ſupplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le raſſurer : il aime mieux croire qu'un ſonge fâcheux a troublé ſon repos cette nuit.

Abou Haſſan fit un ſi grand éclat de rire à ces paroles de Meſrour, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe ſur le chevet du lit, avec une grande joie du Calife qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin dès ſon commencement, à la plaiſante ſcène qu'il avoit réſolu de ſe donner.

Abou Haſſan, après avoir ri long-tems en cette poſture, ſe remit ſur ſon ſéant; & en s'adreſſant à un petit eunuque noir comme Meſrour : Ecoute, lui dit-il, dis-moi qui je ſuis. Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeſte, Votre Majeſté eſt le Commandeur des Croyans, & le Vicaire en terre du Maître des deux Mondes. Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Haſſan.

Abou Haſſan appella enſuite une des Dames qui étoit plus près de lui que les autres : Approchez-vous la belle, dit-il en lui préſentant la main; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je ſente ſi je dors ou ſi je veille.

La Dame qui ſçavoit que le Calife voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la chambre, fut ravie d'avoir occaſion de faire voir de quoi elle étoit capable, quand il s'agiſſoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Haſſan avec tout le ſérieux poſſible; & en ſerrant legerement entre ſes dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit ſentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : Je ne dors pas, dit auſſi-tôt Abou Haſſan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle, ſuis je donc devenu Calife en une nuit ? Voilà la choſe du monde la plus merveilleuſe & la plus ſurprenante ! En s'adreſſant enſuite à la même Dame : Ne me cachez

pas

pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance auſſi-bien que moi : Eſt il bien vrai que je ſois le Commandeur des Croyans ? Il eſt ſi vrai, répondit la Dame, que Votre Majeſté eſt le Commandeur des Croyans, que nous avons ſujet tous tant que nous ſommes de vos eſclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'eſt pas. Vous êtes une menteuſe, reprit Abou Haſſan, je ſçai bien ce que je ſuis.

Comme le chef des eunuques s'apperçut qu'Abou Haſſan vouloit ſe lever, il lui préſenta la main, & l'aida à ſe mettre hors du lit. Dès qu'il fut ſur ſes pieds, toute la chambre retentit du ſalut que tous les Officiers & toutes les Dames lui firent en même tems, par une acclamation, en ces termes : Commandeur des Croyans, que Dieu donne le bon jour à Votre Majeſté.

Ah Ciel, quelle merveille ! s'écria alors Abou Haſſan, j'étois hier au ſoir Abou Haſſan, & ce matin je ſuis le Commandeur des Croyans ! je ne comprends rien à un changement ſi prompt & ſi ſurprenant. Les Officiers deſtinés à ce miniſtere, l'habillerent promptement ; & quand ils eurent achevé, comme les autres Officiers, les eunuques & les Dames s'étoient rangés en deux files juſqu'à la porte par où il devoit entrer dans la Chambre du Conſeil,

Meſrour marcha devant, & Abou Haſſan le ſuivit. La portiere fut tirée, & la porte ouverte par un Huiſſier. Meſrour entra dans la Chambre du Conſeil, & marcha encore avant lui, juſqu'au pied du Trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-deſſous l'épaule, pendant qu'un autre Officier qui ſuivoit, l'aidoit de même à monter de l'autre.

Abou Haſſan s'aſſit aux acclamations des Huiſſiers, qui lui ſouhaiterent toute ſorte de bonheur & de proſpérité; & en ſe tournant à droite & à gauche, il vit les Officiers des Gardes rangés dans un bel ordre & en bonne contenance.

Le Calife cependant, qui étoit ſorti du cabinet où il étoit caché, au moment qu'Abou Haſſan étoit entré dans la Chambre du Conſeil, paſſa à un cabinet qui avoit auſſi vûe ſur la même chambre, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui ſe paſſoit au Conſeil, quand ſon Grand Viſir y préſidoit à ſa place, & que quelque incommodité l'empêchoit d'y être en perſonne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Haſſan le repréſentoit ſur ſon Trône, preſqu'avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Haſſan eut pris place, le Grand Viſir Giafar, qui venoit d'arriver, ſe proſterna devant lui au pied du Trône, ſe releva; & en s'adreſſant à ſa perſonne: Commandeur des Croyans, dit-il, que

Dieu comble votre Majeſté de ſes faveurs en cette vie, la reçoive en ſon Paradis dans l'autre, & précipite ſes ennemis dans les flammes de l'Enfer.

Abou Haſſan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, & ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du Grand Viſir, ne douta plus qu'il ne fût Calife, comme il avoit ſouhaité de l'être. Ainſi, ſans examiner comment ou par quelle avanture un changement de fortune ſi peu attendu s'étoit fait, il prit ſur le champ le parti d'en exercer le pouvoir. Auſſi demanda-t-il au Grand Viſir, en le regardant avec gravité, s'il avoit quelque choſe à lui dire.

Commandeur des Croyans, reprit le grand Viſir, les Emirs, les Viſirs, & les autres Officiers qui ont ſéance au Conſeil de Votre Majeſté, ſont à la porte, & ils n'attendent que le moment que Votre Majeſté leur donne la permiſſion d'entrer, & de venir lui rendre leurs reſpects accoutumés. Abou Haſſan dit auſſi-tôt qu'on leur ouvrît; & le Grand Viſir en ſe retournant & en s'adreſſant au Chef des Huiſſiers, qui n'attendoit que l'ordre : Chef des Huiſſiers, dit-il, le Commandeur des Croyans commande que vous faſſiez votre devoir.

La porte fut ouverte, & en même tems les Viſirs, les Emirs & les principaux Officiers de la Cour, tous en habit de cérémonie magnifique, entrerent dans un bel ordre,

s'avancerent juſqu'au pied du Trône, & rendirent leurs reſpects à Abou Haſſan, chacun à ſon rang, le genou en terre & le front contre le tapis de pied, comme à la propre perſonne du Calife, & le ſaluerent en lui donnant le titre de Commandeur des Croyans, ſelon l'inſtruction que le Grand Viſir leur avoit donnée; & ils prirent chacun leur place à meſure qu'ils s'étoient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée, & qu'ils ſe furent tous placés, il ſe fit un grand ſilence.

Alors le Grand Viſir, toujours debout devant le Trône, commença à faire ſon rapport de pluſieurs affaires, ſelon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires, à la vérité, étoient ordinaires & de peu de conſéquence. Abou Haſſan néanmoins ne laiſſa pas de ſe faire admirer même par le Calife. En effet, il ne demeura pas court; il ne parut pas même embarraſſé ſur aucune. Il prononça juſte ſur toutes, ſelon que le bon ſens lui inſpiroit, ſoit qu'il s'agît d'accorder ou de rejetter ce que l'on demandoit.

Avant que le Grand Viſir eût achevé ſon rapport, Abou Haſſan apperçut le Juge de Police qu'il connoiſſoit de vûe, aſſis en ſon rang : Attendez un moment, dit-il au Grand Viſir, en l'interrompant; j'ai un ordre qui preſſe à donner au Juge de Police.

Le Juge de Police qui avoit les yeux ſur Abou Haſſan, & qui s'apperçut qu'Abou Haſſan le regardoit particulierement, s'entendant nommer, ſe leva auſſi-tôt de ſa place, & s'approcha gravement du Trône, au pied duquel il ſe proſterna la face contre terre. Juge de Police, lui dit Abou Haſſan après qu'il ſe fut relevé, allez ſur l'heure & ſans perdre de tems, dans un tel quartier & dans une rue qu'il lui indiqua : il y a dans cette rue un Moſquée où vous trouverez l'Iman & quatre vieillards à barbe blanche : Saiſiſſez-vous de leurs perſonnes, & faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerfs de bœuf, & quatre cens à l'Iman. Après cela vous les ferez monter tous cinq, chacun ſur un chameau, vêtus de haillons, & la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la Ville, précédés d'un Crieur qui criera à haute voix : *Voilà le châtiment de ceux qui ſe mêlent des affaires qui ne les regardent pas, & qui ſe font une occupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voiſins, & de leur cauſer tout le mal dont ils ſont capables.* Mon intention eſt encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défenſe de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chaſſés. Pendant que votre Lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de

vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres.

Le Juge de Police mit la main ſur ſa tête, pour marquer qu'il alloit exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, ſous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il ſe proſterna une ſeconde fois devant le Trône; & après s'être relevé il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté fit au Calife un plaiſir d'autant plus ſenſible, qu'il connut par-là qu'Abou Haſſan ne perdoit pas le tems de profiter de l'occaſion pour châtier l'Iman & les vieillards de ſon quartier; puiſque la premiere choſe à quoi il avoit penſé en ſe voyant Calife, avoit été de les faire punir.

Le Grand Viſir cependant continua de faire ſon rapport; & il étoit près de finir, lorſque le Juge de Police de retour ſe préſenta pour rendre compte de ſa commiſſion. Il s'approcha du Trône; & après la cérémonie ordinaire de ſe proſterner: Commandeur des Croyans, dit-il à Abou Haſſan; j'ai trouvé l'Iman & les quatre vieillards dans la Moſquée que Votre Majeſté m'a indiquée; & pour preuve que je me ſuis acquitté fidelement de l'ordre que j'avois reçu de Votre Majeſté, en voci le Procès-verbal ſigné de pluſieurs témoins des principaux du quartier. En même tems il tira un papier de ſon ſein & le préſenta au Calife prétendu.

Abou Haſſan prit le Procès-verbal, le lut tout entier, même juſqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus; & quand il eut achevé : Cela eſt bien, dit-il au Juge de Police en ſouriant, je ſuis content & vous m'avez fait plaiſir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de ſatisfaction, qui s'aviſoient de gloſer ſur mes actions, & qui trouvoient mauvais que je reçuſſe & que je régalaſſe d'honnêtes-gens chez moi, méritoient bien cette avanie & ce châtiment. Le Calife qui l'obſervoit pénétra dans ſa penſée, & ſentit en lui-même une joie inconcevable d'une ſi belle expédition.

Abou Haſſan s'adreſſa enſuite au Grand Viſir : Faites-vous donner par le Grand Tréſorier, lui dit-il, une bourſe de mille pieces de monnoie d'or, & allez au quartier où j'ai envoyé le Juge de Police, la porter à la mere d'un certain Abou Haſſan ſur-nommé *le débauché*. C'eſt un homme connu dans tout le quartier ſous ce nom : il n'y a perſonne qui ne vous enſeigne ſa maiſon. Partez, & revenez promptement.

Le Grand Viſir Giafar mit la main ſur ſa tête, pour marquer qu'il alloit obéir; & après s'être proſterné devant le Trône, il ſortit & s'en alla chez le Grand Tréſorier qui lui délivra la bourſe. Il la fit prendre par un des Eſclaves qui le ſuivoient, & s'en alla la porter à la mere d'Abou Haſſan. Il la

trouva, & lui dit que le Calife lui envoyoi ce préſent, ſans s'expliquer davantage Elle le reçut avec d'autant plus de ſurpriſe qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoi avoir obligé le Calife de lui faire une grande libéralité, & qu'elle ignoroit ce qu ſe paſſoit au Palais.

Pendant l'abſence du Grand Viſir, le Juge de Police fit le rapport de pluſieurs affaires qui regardoient ſa fonction, & ce rapport dura juſqu'au retour du Viſir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du Conſeil, & qu'il eut aſſuré Abou Haſſan qu'il s'étoit acquitté de l'ordre qu'il lui avoit donné, le Chef des Eunuques, c'eſt-à-dire Meſrour, qui étoit entré dans l'intérieur du Palais après avoir accompagné Abou Haſſan juſqu'au Trone, revint & marqua par un ſigne aux Viſirs, Emirs & à tous les Officiers, que le Conſeil étoit fini, & que chacun pouvoit ſe retirer; ce qu'ils firent après avoir pris congé par une profonde révérence au pied du Trône, dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne reſta auprès d'Abou Haſſan que les Officiers de la Garde du Calife & le Grand Viſir.

Abou Haſſan ne demeura pas plus longtems ſur le Trône du Calife; il en deſcendit de la même maniere qu'il y étoit monté, c'eſt-à-dire, aidé par Meſrour & par un autre Officier des Eunuques qui le prirent par deſſous les bras, & qui l'accompagnerent

rent juſqu'à l'appartement d'où il étoit ſorti. Il y entra précédé du Grand Viſir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque beſoin preſſant. Auſſi-tôt on lui ouvrit un Cabinet fort propre qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il ſe trouvoit étoit couvert de riches tapis de pied, ainſi que les autres appartemens du Palais. On lui préſenta une chauſſure de ſoie brochée d'or, qu'on avoit coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit; & comme il n'en ſçavoit pas l'uſage, il la mit dans une de ſes manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort ſouvent que l'on rit plûtôt d'une bagatelle que de quelque choſe de conſéquence, peu s'en fallut que le Grand Viſir, Meſrour & tous les Officiers du Palais qui étoient près de lui, ne fiſſent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, & ne gâtaſſent toute la fête; mais ils ſe retinrent; & le Grand Viſir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit le chauſſer pour entrer dans ce Cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Haſſan étoit dans le Cabinet, le Grand Viſir alla trouver le Calife qui s'étoit déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'obſerver Abou Haſſan ſans être vû, & lui raconta ce qui venoit d'arriver, & le Calife s'en fit encore un nouveau plaiſir.

Abou Haſſan ſortit du Cabinet ; & Meſrour en marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduiſit dans l'appartement intérieur où le couvert étoit mis. La porte qui y donnoit communication fut ouverte, & pluſieurs Eunuques coururent avertir les Muſiciennes que le faux Calife approchoit. Auſſi-tôt elles commencerent un concert de voix & d'inſtrumens des plus mélodieux avec tant de charmes pour Abou Haſſan, qu'il ſe trouva tranſporté de joie & de plaiſir, & ne ſçavoit abſolument que penſer de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit. Si c'eſt un ſonge, ſe diſoit-il à lui-même, le ſonge eſt de longue durée. Mais ce n'eſt pas un ſonge, continuoit-il, je me ſens bien, je raiſonne, je vois, je marche, j'entens. Quoi qu'il en ſoit, je me remets à Dieu ſur ce qui en eſt. Je ne puis croire néanmoins que je ne ſois pas le Commandeur des Croyans : il n'y a qu'un Commandeur des Croyans qui puiſſe être dans la ſplendeur où je ſuis. Les honneurs & les reſpects que l'on m'a rendus & que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés & qui ont été exécutés, en ſont des preuves ſuffiſantes.

Enfin Abou Haſſan tint pour conſtant qu'il étoit le Calife & le Commandeur des Croyans : & il en fut pleinement convaincu, lorſqu'il ſe vit dans un Salon très-magnifique & des plus ſpacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloient de toutes

parts. Sept troupes de Muſiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce Salon ; & ſept luſtres d'or à ſept branches pendoient de divers endroits du plafond, où l'or & l'azur ingénieuſement mêlés faiſoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de ſept grands plats d'or maſſif qui embaumoient le Salon de l'odeur des épiceries & de l'ambre, dont les viandes étoient aſſaiſonnées. Sept jeunes Dames debout d'une beauté raviſſante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches & les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette table. Elles avoient chacune à la main un éventail, dont elles devoient ſe ſervir pour donner de l'air à Abou Haſſan pendant qu'il ſeroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Haſſan lorſqu'il entra dans ce magnifique ſalon. A chaque pas qu'il y faiſoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loiſir toutes les merveilles qui ſe préſentoient à ſa vûe. Il ſe tournoit à tout moment de côté & d'autres avec un plaiſir très-ſenſible de la part du Calife qui l'obſervoit très-attentivement. Enfin il s'avança juſqu'au milieu & il ſe mit à table. Auſſi-tôt les ſept belles Dames qui étoient à-l'entour, agiterent l'air toutes enſemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau Calife. Il les regardoit l'une après l'autre ; & après avoir admiré la grace avec

laquelle elles s'acquittoient de cet office, il leur dit avec un ſouris gracieux qu'il croyoit qu'une ſeule d'entr'elles ſuffiſoit pour lui donner tout l'air dont il auroit beſoin; & il voulut que les ſix autres ſe miſſent à table avec lui, trois à ſa droite & les autres à ſa gauche, pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, & Abou Haſſan les fit placer tout-autour, afin que de quelque côté qu'il jettât la vûe, il ne pût rencontrer que des objets agréables & tout divertiſſans,

Les ſix Dames obéirent & ſe mirent à table. Mais Abou Haſſan s'apperçut bientôt qu'elles ne mangeoient point par reſpect pour lui. Ce qui lui donna occaſion de les ſervir lui-même en les invitant & les preſſant de manger dans des termes tout-à-fait obligeans. Il leur demanda enſuite comment elles s'appelloient, & chacune le ſatisfit ſur ſa curioſité. Leurs noms étoient, *Cou d'Albaſtre*, *Bouche de Corail*, *Face de Lune*, *Eclat du Soleil*, *Plaiſir des yeux*, *Délices du cœur*. Il fit auſſi la même demande à la ſeptieme qui tenoit l'éventail, & elle lui répondit qu'elle s'appelloit *Canne de Sucre*. Les douceurs qu'il leur dit à chacune ſur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment d'eſprit; & l'on ne peut croire combien cela ſervit à augmenter l'eſtime que le Calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit ſur ce ſujet, avoit déja conçue pour lui,

Quand les Dames virent qu'Abou Haſſan ne mangeoit plus : le Commandeur des Croyans, dit l'une en s'adreſſant aux Eunuques qui étoient préſens pour ſervir, veut paſſer au Salon du deſſert ; qu'on apporte à laver. Elles ſe leverent toutes de table en même tems, & elles prirent des mains des Eunuques, l'une un baſſin d'or, l'autre une aiguiere de même métal, & la troiſieme une ſerviette, & ſe préſenterent le genou en terre devant Abou Haſſan qui étoit encore aſſis, & lui donnerent à laver. Quand il eut fait il ſe leva, & à l'inſtant un Eunuque tira la portiere & ouvrit la porte d'un autre ſalon où il devoit paſſer.

Meſrour qui n'avoit pas abandonné Abou Haſſan, marcha devant lui & l'introduiſit dans un Salon de pareille grandeur à celui d'où il ſortoit, mais orné de diverſes peintures des plus excellens Maîtres, & tout autrement enrichi de vaſes de l'un & de l'autre métal, de tapis de pied, & d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce Salon ſept troupes de Muſiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier Salon, & ces ſept troupes ou plûtôt ces ſept chœurs de Muſique commencerent un nouveau concert dès qu'Abou Haſſan parut. Le Salon étoit orné de ſept autres grands luſtres, & la table au milieu ſe trouva couverte de ſept grands baſſins d'or, remplis en pyramide de toutes ſortes de fruits de la

ſaiſon les plus beaux, les mieux choiſis & les plus exquis : & à-l'entour ſept autres jeunes Dames, chacune avec un éventail à la main, qui ſurpaſſoient les premieres en beauté.

Ces nouveaux objets jetterent Abou Haſſan dans une admiration plus grande qu'auparavant, & firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus ſenſibles de ſa ſurpriſe & de ſon étonnement. Il s'avança enfin juſqu'à la table ; & après qu'il s'y fut aſſis, & qu'il eut contemplé les ſept Dames à ſon aiſe l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit qu'il ne ſçavoit à laquelle il devoit donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de ſe mettre à table, & de manger avec lui, en diſant que la chaleur n'étoit pas aſſez incommode pour avoir beſoin de leur miniſtere.

Quand les Dames ſe furent placées à la droite & à la gauche d'Abou Haſſan, il voulut avant toutes choſes ſçavoir comment elles s'appelloient, & il apprit qu'elles avoient chacune un nom différent des noms des ſept Dames du premier Salon, & que ces noms ſignifioient de même quelque perfection de l'ame ou de l'eſprit, qui les diſtinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement ; & il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette occaſion, en leur préſentant l'une après l'autre

des fruits de chaque baſſin. Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des Cœurs qu'il avoit à ſa droite en lui préſentant une figue, & rendez plus ſuportable les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vûe. Et en préſentant un raiſin à Tourment de l'ame : prenez ce raiſin, dit-il, à la charge que vous ferez ceſſer bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous ; & ainſi des autres Dames. Et par ces endroits Abou Haſſan faiſoit que le Calife, qui étoit fort attaché à toutes ſes actions & à toutes ſes paroles, ſe ſçavoit bon gré de plus en plus, d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertiſſoit ſi agréablement, & qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Haſſan eut mangé de tous les fruits qui étoient dans les baſſins, ce qui lui plut ſelon ſon goût, il ſe leva ; & auſſitôt Meſrour qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui, & l'introduiſit dans un troiſieme Salon, orné, meublé & enrichi auſſi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Haſſan y trouva ſept autres chœurs de Muſique & ſept autres Dames autour d'une table couverte de ſept baſſins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs & de pluſieurs façons. Après avoir jetté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança juſqu'à la table,

au bruit harmonieux des ſept chœurs de Muſique qui ceſſa dès qu'il s'y fut mis. Les ſept Dames s'y mirent auſſi à ſes côtés par ſon ordre ; & comme il ne pouvoit leur faire la même honnêteté de les ſervir qu'il avoit faite aux autres, il les pria de ſe choiſir elles-mêmes les confitures qui ſeroient le plus à leur goût. Il s'informa auſſi de leurs noms qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres Dames par leur diverſité, & qui lui fournirent une nouvelle matiere de s'entretenir avec elles, & de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaiſir qu'au Caliſe qui ne perdoit rien de tout ce qu'il diſoit.

Le jour commençoit à finir, lorſqu'Abou Haſſan fut conduit dans le quatrieme Salon. Il étoit orné comme les autres des meubles les plus magnifiques & les plus précieux. Il y avoit auſſi ſept grands luſtres d'or qui ſe trouverent remplis de bougies allumées, & tout le Salon éclairé par une quantité prodigieuſe de lumieres qui y faiſoient un effet merveilleux & ſurprenant. On n'avoit rien vû de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été beſoin. Abou Haſſan trouva encore dans ce dernier Salon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, ſept nouveaux chœurs de Muſiciennes, qui concertoient toutes enſemble d'une maniere plus gaie que dans les autres Salons, & qui ſembloient inſpirer une plus grande joie.

Il y vit auſſi ſept autres Dames qui étoient debout autour d'une table auſſi couverte de ſept baſſins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes ſortes de confitures ſeches & de toutes autres choſes propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Haſſan y apperçut, qu'il n'avoit vû aux autres Salons, c'étoit un buffet chargé de ſept grands flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis, & de ſept verres de cryſtal de roche d'un très-beau travail auprès de chaque flacon.

Juſques là, c'eſt-à-dire dans les trois premiers ſalons, Abou Haſſan n'avoit bû que de l'eau, ſelon la coutume qui s'obſerve à Bagdad, auſſi-bien parmi le peuple & dans les ordres ſupérieurs, qu'à la Cour du Calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le ſoir. Tous ceux qui en uſent autrement ſont regardés comme des débauchés, & ils n'oſent ſe montrer de jour. Cette coutume eſt d'autant plus louable, qu'on a beſoin de tout ſon bon ſens dans la journée pour vaquer aux affaires; & que par-là, comme on ne boit du vin que le ſoir, on ne voit pas d'yvrognes en plein jour cauſer du deſordre dans les rues de cette Ville.

Abou Haſſan entra donc dans ce quatrieme ſalon, & il s'avança juſqu'à la table. Quand il s'y fut aſſis, il demeura un grand eſpace de tems comme en extaſe, à admirer les ſept Dames qui étoient autour de

lui, & les trouva plus belles que celles qu'il avoit vûes dans les autres ſalons. Il eut envie de ſçavoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la Muſique, & ſur-tout les tambours de Baſque, dont on jouoit à chaque chœur, ne lui permettoit pas de ſe faire entendre, il frappa des mains pour la faire ceſſer, & auſſi-tôt il ſe fit un grand ſilence.

Alors en prenant par la main la Dame qui étoit plus près de lui, à ſa droite, il la fit aſſeoir; & après lui avoir préſenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelloit: Commandeur des Croyans, répondit la Dame, mon nom eſt *Bouquet de perles*. On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Haſſan, & qui fît mieux connoître ce que vous valez; ſans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui ſoient au monde. Bouquet de perles, ajouta-t-il, puiſque c'eſt votre nom, obligez-moi de prendre un verre & de m'apporter à boire de votre belle main.

La Dame alla auſſi-tôt au buffet, & revint avec un verre plein de vin qu'elle préſenta à Abou Haſſan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaiſir; & la regardant paſſionnément: Bouquet de perles, lui dit-il, je bois à votre ſanté; je vous prie de vous en verſer autant, & de me faire rai-

ſon. Elle courut vîte au buffet, & revint le verre à la main; mais avant de boire, elle chanta une chanſon, qui ne le ravit pas moins par ſa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le ſurprit encore davantage.

Abou Haſſan après avoir bû, choiſit ce qui lui plut dans les baſſins & le préſenta à une autre Dame qu'il fit aſſeoir auprès de lui. Il lui demanda auſſi ſon nom. Elle répondit qu'elle s'appelloit *Etoile du matin.* Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat & de brillant que l'Etoile dont vous portez le nom. Allez & faites-moi le plaiſir de m'apporter à boire : ce qu'elle fit ſur le champ de la meilleure grace du monde. Il en uſa de même envers la troiſieme Dame qui ſe nommoit *Lumiere du jour*, & de même juſqu'à la ſeptieme, qui toutes lui verſerent à boire avec une ſatisfaction extrême du Calife.

Quand Abou Haſſan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avoit de Dames, Bouquet de perles, la premiere à qui il s'étoit adreſſé, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jetté une pincée de la poudre dont le Calife s'étoit ſervi le jour précédent, & vint le lui préſenter : Commandeur des Croyans, lui dit-elle, je ſupplie Votre Majeſté par l'intérêt que je prends à la conſervation de ſa ſanté, de prendre ce verre de vin, & de

me faire la grace avant de le boire, d'entendre une chanſon, laquelle, ſi j'oſe me flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, & je ne l'ai encore chanté à qui que ce ſoit.

Je vous accorde cette grace avec plaiſir, lui dit Abou Haſſan en prenant le verre qu'elle lui préſentoit, & je vous ordonne en qualité de Commandeur des Croyans, de me la chanter, perſuadé que je ſuis qu'une belle perſonne comme vous n'en peut faire que de très-agréables & pleines d'eſprit. La Dame prit un luth, & elle chanta la chanſon en accordant ſa voix au ſon de cet inſtrument avec tant de juſteſſe, de grace & d'expreſſion, qu'elle tint Abou Haſſan comme en extaſe, depuis le commencement juſqu'à la fin. Il la trouva ſi belle, qu'il la lui fit répéter une ſeconde fois, & il n'en fut pas moins charmé que la premiere fois.

Quand la Dame eut achevé, Abou Haſſan qui vouloit la louer comme elle le méritoit, vuida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la Dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre qui fit ſon effet ſi ſubitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Auſſi-tôt ſes yeux ſe fermerent; & en laiſſant tomber ſa tête juſques ſur la table comme un homme accablé de ſommeil, il s'endormit auſſi profondément

qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure, quand le Calife lui eut fait prendre de la même poudre; & dans le même inſtant une des Dames qui étoit auprès de lui, fut aſſez diligente pour recevoir le verre qu'il laiſſa tomber de ſa main. Le Calife qui s'étoit donné lui-même ce divertiſſement avec une ſatisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, & qui avoit été ſpectateur de cette derniere ſcène, auſſi-bien que de toutes les autres qu'Abou Haſſan lui avoit données, ſortit de l'endroit où il étoit, & parut dans le ſalon tout joyeux d'avoir ſi bien réuſſi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premierement qu'on dépouillât Abou Haſſan de l'habit de Calife dont on l'avoit revêtu le matin, & qu'on lui remît celui dont il étoit habillé il y avoit vingt-quatre heures, quand l'eſclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en ſon Palais. Il fit appeller enſuite le même eſclave; & quand il ſe fut préſenté: Reprens cet homme, lui dit-il, & reporte-le chez lui ſur ſon ſofa ſans faire de bruit; & en te retirant, laiſſe de même la porte ouverte.

L'eſclave prit Abou Haſſan, l'emporta par la porte ſecrette du Palais, le remit chez lui comme le Calife lui avoit ordonné, & revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Abou Haſſan, dit alors le Calife, avoit ſouhaité d'être Calife pen-

dant un jour ſeulement, pour châtier l'Iman de la Moſquée de ſon quartier & les quatre Scheikhs ou vieillards dont la conduite ne lui plaiſoit pas ; je lui ai procuré le moyen de ſe ſatisfaire, & il doit être content ſur cet article.

Abou Haſſan remis ſur ſon ſofa par l'eſclave, dormit juſqu'au lendemain fort tard, & il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avoit jettée dans le dernier verre qu'il avoit bû, eut fait tout ſon effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort ſurpris de ſe voir chez lui : Bouquet de perles, Etoile du matin, Aube du jour, Bouche de Corail, Face de Lune, s'écria-t-il, en appellant les Dames du Palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en ſouvenir, où êtes-vous ? venez, approchez.

Abou Haſſan crioit de toute ſa force. Sa mere qui l'entendit de ſon appartement, accourut au bruit ; & en entrant dans ſa chambre : Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda-t-elle ? que vous eſt-il arrivé ?

A ces paroles Abou Haſſan leva la tête ; & en regardant ſa mere fierement & avec mépris : Bonne femme, lui demanda-t-il à ſon tour ; qui eſt donc celui que tu appelles ton fils ?

C'eſt vous-même, répondit la mere avec beaucoup de douceur ; n'êtes-vous pas

Abou Haſſan mon fils? Ce ſeroit la choſe du monde la plus ſinguliere, que vous l'euſſiez oublié en ſi peu de tems.

Moi, ton fils! vieille exécrable! reprit Abou Haſſan, tu ne ſçais ce que tu dis, & tu es une menteuſe.

Je ne ſuis pas l'Abou Haſſan que tu dis, je ſuis le Commandeur des Croyans.

Taiſez-vous, mon fils, repartit la mere, vous n'êtes pas ſage; on vous prendroit pour un fou ſi l'on vous entendoit.

Tu es une vieille folle toi-même, repliqua Abou Haſſan, & je ne ſuis pas fou comme tu le dis: je te répete que je ſuis le Commandeur des Croyans, & le Vicaire en terre du Maître des deux Mondes.

Ah, mon fils, s'écria la mere! eſt-il poſſible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une ſi grande aliénation d'eſprit? Quel malin génie vous obſede pour vous faire tenir un ſemblable diſcours? Que la bénédiction de Dieu ſoit ſur vous, & qu'il vous délivre de la malignité de Satan. Vous êtes mon fils Abou Haſſan, & je ſuis votre mere.

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même, & lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur: ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes eſt la vôtre, & non pas la chambre d'un Palais, digne d'un Commandeur des

Croyans, & que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inſéparablement avec moi ? Faites bien reflexion à tout ce que je vous dis ; & ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choſes qui ne ſont pas & qui ne peuvent pas être : encore une fois, mon fils, penſez-y ſérieuſement.

Abou Haſſan entendit paiſiblement ces remontrances de ſa mere ; & les yeux baiſſés, & la main au bas du viſage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit & de ce qu'il entend : Je crois que vous avez raiſon, dit-il à ſa mere quelques momens après, en revenant comme d'un profond ſommeil, ſans pourtant changer de poſture ; il me ſemble, dit-il, que je ſuis Abou Haſſan, que vous êtes ma mere, & que je ſuis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jettant les yeux ſur lui & ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſa vûe, je ſuis Abou Haſſan, je n'en doute plus ; & je ne comprens pas comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête.

La mere crut de bonne-foi que ſon fils étoit guéri du trouble qui agitoit ſon eſprit, & qu'elle attribuoit à un ſonge. Elle ſe préparoit même à en rire avec lui & à l'interroger ſur ce ſonge, quand tout-à-coup il ſe mit ſur ſon ſéant ; & en la regardant de travers : Vieille ſorciere, vieille magicienne,

cienne, dit il, tu ne ſçais ce que tu dis : je ne ſuis pas ton fils, & tu n'es pas ma mere. Tu te trompes toi-même, & tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je ſuis le Commandeur des Croyans, & tu ne me perſuaderas pas le contraire.

De grace, mon fils, recommandez-vous à Dieu, & abſtenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur ; parlons plûtôt d'autre choſe, & laiſſez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier à l'Iman de notre Moſquée & à quatre Scheikhs de nos voiſins. Le Juge de Police les fit prendre ; & après leur avoir fait donner en ſa préſence à chacun je ne ſçais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un Crieur que c'étoit-là le châtiment de ceux qui ſe mêloient des affaires qui ne les regardoient pas, & qui ſe faiſoient une occupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voiſins. Enſuite il les fit promener par tous les quartiers de la Ville avec le même cri, & leur fit défenſe de remettre jamais le pied dans notre quartier.

La mere d'Abou Haſſan qui ne pouvoit s'imaginer que ſon fils eût eu quelque part à l'avanture qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de diſcours, & regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impreſſion fantaſtique où elle le voyoit, d'être le Commandeur des Croyans.

Mais il en arriva tout autrement ; & ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avoit toujours d'être le Commandeur des Croyans, ne ſervit qu'à la lui rappeller & à la lui graver d'autant plus profondément dans ſon imagination, qu'en effet elle n'étoit pas fantaſtique, mais réelle.

Auſſi dès qu'Abou Haſſan eut entendu ce récit : Je ne ſuis plus ton fils ni Abou Haſſan, reprit-il, je ſuis certainement le Commandeur des Croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprens que c'eſt par mes ordres que l'Iman & les quatre Scheikhs ont été châtiés de la maniere que tu m'as dit. Je ſuis donc véritablement le Commandeur des Croyans, te dis-je ; & ceſſe de me dire que c'eſt un rêve. Je ne dors pas, & j'étois auſſi éveillé que je le ſuis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaiſir de me confirmer ce que le Juge de Police à qui j'en avois donné l'ordre m'en a rapporté : c'eſt-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement ; & j'en ſuis d'autant plus réjoui, que cet Iman & ces quatre Scheikhs ſont de francs hypocrites. Je voudrois bien ſçavoir qui m'a porté en ce lieu-ci. Dieu ſoit loué de tout : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je ſuis très-certainement le Commandeur des Croyans ; & toutes tes raiſons ne me perſuaderont pas le contraire.

La mere qui ne pouvoit deviner, ni mê-

me s'imaginer pourquoi ſon fils ſoutenoit ſi fortement & avec tant d'aſſurance, qu'il étoit le Commandeur des Croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'eſprit en lui entendant dire des choſes qui étoient dans ſon eſprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles euſſent leur fondement dans celui d'Abou Haſſan. Dans cette penſée : Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, & qu'il vous faſſe miſéricorde. Ceſſez, mon fils, de tenir un diſcours ſi dépourvu de bon ſens. Adreſſez-vous à Dieu ; demandez-lui qu'il vous pardonne, & vous faſſe la grace de parler comme un homme raiſonnable. Que diroit-on de vous, ſi l'on vous entendoit parler ainſi ? Ne ſçavez-vous pas que les murailles ont des oreilles ?

De ſi belles remontrances, loin d'adoucir l'eſprit d'Abou Haſſan, ne ſervirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre ſa mere avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai déja averti de te taire : ſi tu continues davantage, je me leverai & je te traiterai de maniere que tu t'en reſſentiras tout le reſte de tes jours. Je ſuis le Calife, le Commandeur des Croyans, & tu dois me croire quand je le dis.

Alors la bonne Dame qui vit qu'Abou Haſſan s'égaroit de plus en plus de ſon bon ſens plûtôt que d'y rentrer, s'abandonna

aux pleurs & aux larmes ; & en ſe frappant le viſage & la poitrine, elle faiſoit des exclamations qui marquoient ſon étonnement & ſa profonde douleur de voir ſon fils dans une ſi terrible aliénation d'eſprit.

Abou Haſſan, au lieu de s'appaiſer & de ſe laiſſer toucher par les larmes de ſa mere, s'oublia lui-même au contraire juſqu'à perdre envers elle le reſpect que la nature lui inſpiroit. Il ſe leva bruſquement, il ſe ſaiſit d'un bâton ; & venant à elle la main levée comme un furieux : Maudite vieille, lui dit-il dans ſon extravagance, & d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mere pleine de tendreſſe pour lui ; dis-moi tout à l'heure qui je ſuis.

Mon fils, répondit la mere en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu juſqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, & de vous méconnoître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Haſſan, & que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au Calife Haroun Alraſchid votre ſouverain Seigneur & le mien, pendant que ce Monarque nous comble de biens, vous & moi, par le préſent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous ſçachiez que le Grand Viſir Giafar prit la peine de venir hier me trouver ; & qu'en me mettant entre les mains

une bourſe de mille pieces d'or, il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des Croyans qui me faiſoit ce préſent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plûtôt que moi qui n'ai plus que deux jours à vivre ?

A ces paroles, Abou Haſſan ne ſe poſſéda plus. Les circonſtances de la libéralité du Calife que ſa mere venoit de lui raconter, lui marquoit qu'il ne ſe trompoit pas, & lui perſuadoient plus que jamais qu'il étoit le Calife, puiſque le Viſir n'avoit porté la bourſe que par ſon ordre. Hé bien, vieille ſorciere, s'écria-t il, ſeras-tu convaincue quand je te dirai que c'eſt moi qui t'ai envoyé ces mille pieces d'or par mon grand Viſir Giafar, qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de Commandeur des Croyans? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'eſprit par tes contradictions, & en me ſoutenant avec opiniâtreté que je ſuis ton fils. Mais je ne laiſſerai pas long-tems ta malice impunie. En achevant ces paroles dans l'excès de ſa phrénéſie, il fut aſſez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mere qui n'avoit pas cru que ſon fils paſſeroit ſi promptement des menaces aux actions, ſe ſentant frappée, ſe mit à crier de toute ſa force au ſecours; & juſ-

qu'à ce que les voiſins fuſſent accourus, Abou Haſſan ne ceſſoit de frapper, en lui demandant à chaque coup : Suis-je Commandeur des Croyans ? A quoi la mere répondoit toujours ces tendres paroles : Vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou Haſſan commençoit un peu à ſe ralentir quand les voiſins arriverent dans ſa chambre. Le premier qui ſe préſenta ſe mit auſſi-tôt entre ſa mere & lui ; & après lui avoir arraché ſon bâton de la main : Que faites-vous donc Abou Haſſan, lui dit-il ? Avez-vous perdu la crainte de Dieu & la raiſon ? Jamais un fils bien né comme vous, a-t-il oſé lever la main ſur ſa mere ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainſi la vôtre, elle qui vous aime ſi tendrement ?

Abou Haſſan encore tout plein de ſa fureur, regarda celui qui lui parloit ſans lui rien répondre ; & en jettant en même tems ſes yeux égarés ſur chacun des autres voiſins qui l'accompagnoient : Qui eſt cet Abou Haſſan dont vous parlez, leur demanda-t-il ? Eſt-ce moi que vous appellez de ce nom ?

Cette demande déconcerta un peu les voiſins : Comment, repartit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoiſſez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé, & avec qui nous vous avons toujours vû demeurer, en un mot

pour votre mere ? Vous êtes des impertinens, repliqua Abou Haſſan, je ne la connois pas, ni vous non plus ; & je ne veux pas la connoître. Je ne ſuis pas Abou Haſſan, je ſuis le Commandeur des Croyans ; & ſi vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens.

A ce diſcours d'Abou Haſſan, les voiſins ne douterent plus de l'aliénation de ſon eſprit. Et pour empêcher qu'il ne ſe portât à des excès ſemblables à ceux qu'il venoit de commettre contre ſa mere, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne malgré ſa réſiſtance, & ils le lierent de maniere qu'ils lui ôterent l'uſage des bras, des mains & des pieds. En cet état & hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugerent pas cependant à propos de le laiſſer ſeul avec ſa mere. Deux de la compagnie ſe détacherent, & allerent en diligence à l'Hôpital des Fous avertir le Concierge de ce qui ſe paſſoit. Il y vint auſſi-tôt avec les voiſins, accompagné d'un bon nombre de ſes gens, chargés de chaînes, de menotes & d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou Haſſan qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil ſi affreux, fit de grands efforts pour ſe débarraſſer ; mais le Concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bien tôt à la raiſon par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea ſur les épaules.

Ce traitement fut ſi ſenſible à Abou Haſſan, qu'il ſe contint, & que le Concierge & ſes gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargerent de chaînes & lui appliquerent les menotes & les entraves; & quand ils eurent achevé, ils le tirerent hors de chez lui, & le conduiſirent à l'Hôpital des Fous.

Abou Haſſan ne fut pas plûtôt dans la rue, qu'il ſe trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un ſoufflet; & d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'inſenſé & d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens: Il n'y a, diſoit-il, de grandeur & de force qu'en Dieu très-haut & tout puiſſant. On veut que je ſois fou, quoique je ſois dans mon bon ſens; je ſouffre cette injure & toutes ces indignités pour l'amour de Dieu.

Abou Haſſan fut conduit de cette maniere juſqu'à l'Hôpital des Fous. On l'y logea, & on l'attacha dans une cage de fer; & avant de l'y enfermer, le Concierge endurci à cette terrible exécution, le régala ſans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf ſur les épaules & ſur le dos, & continua plus de trois ſemaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois: Reviens en ton bon ſens, & dis ſi tu es encore le Commandeur des Croyans.

Je n'ai pas beſoin de ton conſeil, répondoit

doit Abou Haſſan, je ne ſuis pas fou ; mais ſi j'avois à le devenir, rien ne ſeroit plus capable de me jetter dans une ſi grande diſgrace, que les coups dont tu m'aſſommes.

Cependant la mere d'Abou Haſſan venoit voir ſon fils reglément chaque jour ; & elle ne pouvoit retenir ſes larmes, en voyant diminuer de jour en jour ſon embonpoint & ſes forces, & l'entendant ſe plaindre & ſoupirer des douleurs qu'il ſouffroit. En effet, il avoit les épaules, le dos & les côtes noircies & meurtries ; & il ne ſçavoit de quel côté ſe tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois, pendant le tems qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mere vouloit lui parler pour le conſoler, & pour tâcher de ſonder s'il étoit toujours dans la même ſituation d'eſprit ſur ſa prétendue dignité de Calife & de Commandeur des Croyans. Mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque choſe, il la rebutoit avec tant de furie, qu'elle étoit contrainte de le laiſſer, & de s'en retourner inconſolable de le voir dans une ſi grande opiniâtreté.

Les idées fortes & ſenſibles qu'Abou Haſſan avoit conſervées dans ſon eſprit, de s'être vû revêtu de l'habillement de Calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir uſé de ſon autorité, d'avoir été obéi & traité véritablement en

Calife, & qui l'avoient perſuadé à ſon réveil qu'il l'étoit véritablement, & l'avoient fait perſiſter ſi long-tems dans cette erreur, commencerent inſenſiblement à s'effacer de ſon eſprit.

Si j'étois Calife & Commandeur des Croyans, ſe diſoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me ſerois-je trouvé chez moi en me réveillant, & revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me ſerois-je pas vû environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques, & d'une ſi groſſe foule de belles Dames? Pourquoi le Grand Viſir Giafar que j'ai vû à mes pieds, tant d'Emirs, tant de Gouverneurs de Provinces, & tant d'autres Officiers dont je me ſuis vû environné, m'auroient-ils abandonné? Il y a long-tems, ſans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je ſuis, ſi j'avois quelque autorité ſur eux. Tout cela n'a été qu'un ſonge, & je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il eſt vrai, au Juge de Police de châtier l'Iman & les quatre vieillards de ſon Conſeil; j'ai ordonné au Grand Viſir Giafar de porter mille pieces d'or à ma mere, & mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, & je n'y comprens rien. Mais combien d'autres choſes y a-t-il que je ne comprens pas, & que je ne comprendrai jamais? Je m'en remets donc entre les mains de Dieu qui ſçait & qui connoît tout.

Abou Haſſan étoit encore occupé de ces penſées & de ces ſentimens, quand ſa mere arriva. Elle le vit ſi exténué & ſi défait, qu'elle en verſa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait juſqu'alors. Au milieu de ſes ſanglots, elle le ſalua du ſalut ordinaire, & Abou Haſſan le lui rendit, contre ſa coutume depuis qu'il étoit dans cet Hôpital. Elle en prit un bon augure : Hé bien, mon fils, lui dit-elle, en eſſuyant ſes larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle aſſiette eſt votre eſprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaiſies & aux propos que le démon vous avoit ſuggérés ?

Ma mere, répondit Abou Haſſan d'un ſens raſſis & fort tranquille, & d'une maniere qui peignoit la douleur qu'il reſſentoit des excès auſquels il s'étoit porté contre elle ; je reconnois mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable que je déteſte, & dont je ſuis coupable envers vous. Je fais la même priere à nos voiſins, à cauſe du ſcandale que je leur ai donné. J'ai été abuſé par un ſonge, mais un ſonge ſi extraordinaire & ſi ſemblable à la vérité, que je puis mettre en fait, que tout autre que moi, à qui il ſeroit arrivé, n'en auroit pas été moins frappé, & ſeroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vû faire. J'en ſuis encore ſi fort troublé, au

moment que je vous parle, que j'ai de la peine à me perſuader que ce qui m'eſt arrivé en ſoit un, tant il a de reſſemblance à ce qui ſe paſſe entre des gens qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en ſoit, je le tiens & le veux tenir conſtamment pour un ſonge & pour une illuſion. Je ſuis même convaincu que je ne ſuis pas ce fantôme de Calife & de Commandeur des Croyans, mais Abou Haſſan votre fils; de vous, dis-je, que j'ai toujours honorée, juſqu'à ce jour fatal, dont le ſouvenir me couvre de confuſion; que j'honore & que j'honorerai toute ma vie comme je le dois.

A ces paroles ſi ſages & ſi ſenſées, les larmes de douleur, de compaſſion & d'affliction que la mere d'Abou Haſſan verſoit depuis ſi long-tems, ſe changerent en larmes de joie, de conſolation & d'amour tendre pour ſon cher fils qu'elle retrouvoit: Mon fils, s'écria-t-elle toute tranſportée de plaiſir, je ne me ſens pas moins ravie de contentement & de ſatisfaction à vous entendre parler ſi raiſonnablement, après ce qui s'eſt paſſé, que ſi je venois de vous mettre au monde une ſeconde fois. Il faut que je vous déclare ma penſée ſur votre avanture, & que je vous faſſe remarquer une choſe à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un ſoir pour ſouper avec vous, s'en alla

ſans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé ; & je crois que c'eſt ce qui a donné occaſion au démon d'y entrer & de vous jetter dans l'affreuſe illuſion où vous étiez. Ainſi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, & le prier de vous préſerver de tomber davantage dans les piéges de l'eſprit malin.

Vous avez trouvé la ſource de mon mal, répondit Abou Haſſan, & c'eſt juſtement cette nuit-là que j'eus ce ſonge qui me renverſa la cervelle. J'avois cependant averti le Marchand expreſſément de fermer la porte après lui ; & je connois à préſent qu'il n'en a rien fait. Je ſuis donc perſuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il eſt entré, & qu'il m'a mis toutes ces fantaiſies dans la tête. Il faut qu'on ne ſçache pas à Mouſſoul d'où venoit ce Marchand, comme nous ſommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient cauſer tous ces ſonges fâcheux qui nous inquiettent la nuit, quand on laiſſe les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mere, puiſque par la grace de Dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous ſupplie, autant qu'un fils peut ſupplier une auſſi bonne mere que vous l'êtes, de me faire ſortir au plûtôt de cet enfer, & de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes

jours infailliblement, ſi j'y demeure davantage.

La mere d'Abou Haſſan parfaitement conſolée & attendrie de voir qu'Abou Haſſan étoit revenu entierement de ſa folle imagination d'être Calife, alla ſur le champ trouver le Concierge qui l'avoit amené, & qui l'avoit gouverné juſqu'alors; & dès qu'elle lui eut aſſuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans ſon bon ſens, il vint, l'examina, & le mit en liberté en ſa préſence.

Abou Haſſan retourna chez lui, & il y demeura pluſieurs jours, afin de rétablir ſa ſanté par de meilleurs alimens que ceux dont il avoit été nourri dans l'Hôpital des Fous. Mais dès qu'il eut à-peu-près repris ſes forces, & qu'il ne ſe reſſentit plus des incommodités qu'il avoit ſouffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans ſa priſon, il commença à s'ennuyer de paſſer les ſoirées ſans compagnie. C'eſt pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant; c'eſt-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une proviſion ſuffiſante pour régaler un nouvel hôte le ſoir.

Le jour qu'il renouvella la coutume d'aller, vers le coucher du Soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui ſe préſenteroit, & le prier de lui faire l'honneur de venir ſouper avec

lui, étoit le premier du mois, & le même jour, comme nous l'avons déja dit, que le Calife ſe divertiſſoit à aller déguiſé hors de quelqu'une des portes par où on abordoit en cette Ville, pour obſerver par lui-même s'il ne ſe paſſoit rien contre la bonne police, de la maniere qu'il l'avoit établie & réglée dès le commencement de ſon regne.

Il n'y avoit pas long-tems qu'Abou Haſſan étoit arrivé, & qu'il s'étoit aſſis ſur un banc pratiqué contre le parapet, lorſqu'en jettant la vûe juſqu'à l'autre bout du pont, il apperçut le Calife qui venoit à lui, déguiſé en Marchand de Mouſſoul, comme la premiere fois, & ſuivi du même eſclave. Perſuadé que tout le mal qu'il avoit ſouffert ne venoit que de ce que le Calife, qu'il ne connoiſſoit que pour un Marchand de Mouſſoul, avoit laiſſé la porte ouverte en ſortant de ſa chambre, il frémit en le voyant : Que Dieu veuille me préſerver, dit-il en lui-même; voilà, ſi je ne me trompe, le Magicien qui m'a enchanté. Il tourna auſſi-tôt la tête du côté du canal de la riviere, en s'appuyant ſur le parapet, afin de ne le pas voir, juſqu'à ce qu'il fût paſſé.

Le Calife qui vouloit porter plus loin le plaiſir qu'il s'étoit déja donné à l'occaſion d'Abou Haſſan, avoit eu grand ſoin de ſe faire informer de tout ce qu'il avoit dit & fait le lendemain à ſon réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, & de tout ce qui lui

étoit arrivé. Il reſſentit un nouveau plaiſir de tout ce qu'il en apprit, & même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'Hôpital des Fous. Mais comme ce Monarque étoit généreux & plein de juſtice, & qu'il avoit reconnu dans Abou Haſſan un eſprit propre à le réjouir plus long-tems; & de plus, qu'il s'étoit douté, qu'après avoir renoncé à ſa prétendue dignité de Calife, il reprendroit ſa maniere de vie ordinaire, il jugea à propos, dans le deſſein de l'attirer près de ſa perſonne, de ſe déguiſer le premier du mois en Marchand de Mouſſoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avoit réſolu à ſon égard. Il apperçut donc Abou Haſſan, preſque en même tems qu'il fut apperçu de lui; & à ſon action, il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui, & que ſon deſſein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou Haſſan, le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête & il le regarda en face. C'eſt donc vous, mon frere Abou Haſſan, lui dit-il, je vous ſalue; permettez-moi, je vous prie, de vous embraſſer.

Et moi, répondit bruſquement Abou Haſſan, ſans regarder le faux Marchand de Mouſſoul; je ne vous ſalue pas: je n'ai beſoin ni de votre ſalut, ni de vos embraſſades; paſſez votre chemin.

Hé quoi, reprit le Calife, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Ne vous ſouvient-il pas de la ſoirée que nous paſſâmes enſemble il y a aujourd'hui un mois chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de généroſité ? Non, repartit Abou Haſſan ſur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, & je ne ſçai de quoi vous voulez me parler : allez encore une fois, & paſſez votre chemin.

Le Calife ne ſe rebuta pas de la bruſquerie d'Abou Haſſan. Il ſçavoit bien qu'une des loix qu'Abou Haſſan s'étoit impoſée à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'Etranger qu'il auroit une fois régalé : Abou Haſſan le lui avoit déclaré, mais il vouloit bien faire ſemblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoiſſiez pas ; il n'y a pas aſſez long-tems que nous nous ſommes vûs, & il n'eſt pas pas poſſible que vous m'ayez oublié ſi facilement. Il faut qu'il vous ſoit arrivé quelque malheur qui vous cauſe cette averſion pour moi. Vous devez vous ſouvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnoiſſance par mes bons ſouhaits ; & même que ſur certaine choſe qui vous tenoit au cœur, je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'eſt pas à mépriſer.

J'ignore, repartit Abou Haſſan, quel peut être votre crédit, & je n'ai pas le moindre deſir de le mettre à l'épreuve ;

mais je ſçai bien que vos ſouhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, paſſez votre chemin, & ne me chagrinez pas davantage.

Ha, mon frere Abou Haſſan, repliqua le Calife en l'embraſſant, je ne prétends pas me ſéparer d'avec vous de cette maniere ! Puiſque ma bonne fortune a voulu que je vous aye rencontré une ſeconde fois, il faut que vous exerciez auſſi une ſeconde fois la même hoſpitalité envers moi, que vous avez fait il y a un mois, & que j'aye l'honneur de boire encore avec vous.

C'eſt de quoi Abou Haſſan proteſta qu'il ſçauroit fort bien ſe garder. J'ai aſſez de pouvoir ſur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec ſoi. Vous ſçavez le proverbe qui dit: Prenez votre tambour ſur les épaules, & délogez. Faites-vous-en l'application : faut-il vous le répéter tant de fois ? Dieu vous conduiſe ; vous m'avez cauſé aſſez de mal, je ne veux pas m'y expoſer davantage.

Mon bon ami Abou Haſſan, reprit le Calife en l'embraſſant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me fuſſe pas attendu. Je vous ſupplie de ne me pas tenir un diſcours ſi offenſant, & d'être au contraire bien perſuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grace de me ra-

conter ce qui vous eſt arrivé, à moi qui ne vous ai ſouhaité que du bien, qui vous en ſouhaite encore, & qui voudrois trouver l'occaſion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai cauſé, ſi véritablement il y a de ma faute. Abou Haſſan ſe rendit aux inſtances du Calife; & après l'avoir fait aſſeoir auprès de lui: Votre incrédulité & votre importunité, lui dit-il, ont pouſſé ma patience à bout; ce que je vais vous raconter vous fera connoître ſi c'eſt à tort que je me plains de vous.

Le Calife s'aſſit auprès d'Abou Haſſan, qui lui fit le récit de toutes les avantures qui lui étoient arrivées depuis ſon réveil dans le Palais, juſqu'à ſon ſecond réveil dans ſa chambre; & il les lui raconta toutes comme un véritable ſonge qui étoit arrivé, avec une infinité de circonſtances que le Calife ſçavoit auſſi-bien que lui, & qui renouvellerent le plaiſir qu'il s'en étoit fait. Il lui exagéra enſuite l'impreſſion que ce ſonge lui avoit laiſſée dans l'eſprit, d'être le Calife & le Commandeur des Croyans; impreſſion, ajouta-t-il, qui m'avoit jetté dans des extravagances ſi grandes, que mes voiſins avoient été contraints de me lier comme un furieux, & de me faire conduire à l'Hôpital des Fous, où j'ai été traité d'une maniere qu'on peut appeller cruelle, barbare & inhumaine; mais ce qui vous

ſurprendra, & à quoi ſans doute vous ne vous attendez pas, c'eſt que toutes ces choſes ne me ſont arrivées que par votre faute. Vous vous ſouvenez bien de la priere que je vous avois faite de fermer la porte de ma chambre en ſortant de chez moi après le ſouper. Vous ne l'avez pas fait; au contraire vous l'avez laiſſée ouverte, & le démon eſt entré, & m'a rempli la tête de ce ſonge qui, tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a cauſé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cauſe par votre négligence, qui vous rend reſponſable de mon crime, que j'ai commis une choſe horrible & déteſtable, en levant non-ſeulement les mains contre ma mere, mais même qu'il s'en eſt peu fallu que je ne lui aye fait rendre l'ame à mes pieds, en commettant un parricide; & cela pour un ſujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y penſe, puiſque c'étoit à cauſe qu'elle m'appelloit ſon fils, comme je le ſuis en effet, & qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le Commandeur des Croyans, tel que je croyois l'être, & que je lui ſoutenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cauſe du ſcandale que j'ai donné à mes voiſins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mere, ils me ſurprirent acharné à la vouloir aſſommer; ce qui ne ſeroit point arrivé, ſi vous euſſiez eu ſoin de fermer la porte de ma chambre en vous reti-

rant, comme je vous en avois prié. Ils ne ſeroient pas entrés chez moi ſans ma permiſſion ; &, ce qui me fait plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper en me défendant contre eux, & ils ne m'auroient pas maltraité & lié, comme ils ont fait, pour me conduire & me faire enfermer dans l'Hôpital des Fous, où je puis vous aſſurer que chaque jour, pendant tout le tems que j'ai été détenu dans cet Enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf

Abou Haſſan racontoit au Calife ſes ſujets de plaintes avec beaucoup de chaleur & de véhémence. Le Calife ſçavoit mieux que lui tout ce qui s'étoit paſſé, & il étoit ravi en lui-même d'avoir ſi bien réuſſi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jetter dans l'égarement où il le voyoit encore ; mais il ne put entendre ce récît fait avec tant de naïveté, ſans faire un grand éclat de rire.

Abou Haſſan qui croyoit ſon récit digne de compaſſion, & que tout le monde devoit y être auſſi ſenſible que lui, ſe ſcandaliſa fort de cet éclat de rire du faux Marchand de Mouſſoul. Vous mocquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainſi au nez, ou croyez-vous que je me mocque de vous quand je vous parle très-ſérieuſement ? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance ? tenez, voyez & regardez vous-

même ; vous me direz après cela ſi je me mocque. En diſant ces paroles il ſe baiſſa ; & en ſe découvrant les épaules & le ſein, il fit voir au Calife les cicatrices & les meurtriſſures que lui avoient cauſé les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçus.

Le Calife ne put regarder ces objets ſans horreur. Il eut compaſſion du pauvre Abou Haſſan, & il fut très-fâché que la raillerie eût été pouſſée ſi loin. Il rentra auſſi-tôt en lui-même ; & en embraſſant Abou Haſſan de tout ſon cœur : Levez-vous, je vous en ſupplie, mon cher frere, lui dit-il d'un grand ſérieux : venez, & allons chez vous ; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce ſoir avec vous : demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou Haſſan, malgré ſa réſolution, & contre le ſerment qu'il avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même Etranger une ſeconde fois, ne put réſiſter aux careſſes du Calife, qu'il prenoit toujours pour un Marchand de Mouſſoul. Je le veux bien, dit-il au faux Marchand ; mais ajoûta-t-il, à une condition que vous vous engagerez de tenir avec ſerment. C'eſt de me faire la grace de fermer la porte de ma chambre en ſortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la premiere fois. Le faux Marchand promit tout. Ils ſe leverent tous deux, &

ils prirent le chemin de la Ville. Le Calife, pour engager davantage Abou Haſſan : Prenez confiance en moi, lui dit il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez pas héſiter à mettre votre aſſurance en une perſonne comme moi, qui vous ſouhaite toute ſorte de biens & de proſpérités, & dont vous verrez les effets.

Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Haſſan en s'arrêtant tout court ; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous diſpenſe de vos ſouhaits, & je vous ſupplie au nom de Dieu de ne m'en faire aucuns. Tout le mal qui m'eſt arrivé juſqu'à préſent n'a pris ſa ſource, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits.

Hé bien, repliqua le Calife en riant en lui-même de l'imagination toujours bleſſée d'Abou Haſſan, puiſque vous le voulez ainſi, vous ſerez obéi, & je vous promets de ne vous en jamais faire. Vous me faites plaiſir de me parler ainſi, lui dit Abou Haſſan, & je ne vous demande autre choſe ; je ſerai trop content, pourvû que vous teniez votre parole, je vous tiens quitte de tout le reſte.

Abou Haſſan & le Calife ſuivi de ſon Eſclave, en s'entretenant ainſi, approchoient inſenſiblement du rendez-vous : le jour commençoit à finir lorſqu'ils arriverent à la

maiſon d'Abou Haſſan. Auſſi-tôt il appella ſa mere, & fit apporter de la lumiere. Il pria le Calife de prendre place ſur le ſofa, & il ſe mit près de lui. En peu de tems le ſouper fut ſervi ſur la table qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangerent ſans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mere d'Abou Haſſan vint deſſervir, mit le fruit ſur la table, & le vin avec les taſſes près de ſon fils : enſuite elle ſe retira, & ne parut pas davantage.

Abou Haſſan commença à ſe verſer du vin le premier, & en verſa enſuite au Calife. Ils burent chacun cinq ou ſix coups, en s'entretenant de choſes indifférentes. Quand le Calife vit qu'Abou Haſſan commençoit à s'échauffer, il le mit ſur le chapitre de ſes amours, & il lui demanda s'il n'avoit jamais aimé.

Mon frere, repliqua familierement Abou Haſſan, qui croyoit parler à ſon hôte comme à ſon égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, ſi vous voulez, que comme une ſervitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me ſoumettre, & juſqu'à préſent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chere, & ſur-tout le bon vin ; en un mot, qu'à me bien divertir, & à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous aſſure pourtant pas que je fuſſe indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement, ſi je pouvois

vois rencontrer une femme de la beauté & de la belle humeur de celle que je vis en ſonge cette nuit fatale que je vous reçus ici la premiere fois, & que pour mon malheur vous laiſſâtes la porte de ma chambre ouverte ; qui voulût bien paſſer les ſoirées à boire avec moi ; qui ſçût chanter, jouer des inſtrumens & m'entretenir agréablement ; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire & à me divertir : je crois au contraire que je changerois toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle perſonne, & que je croirois vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le Palais du Commandeur des Croyans, chez le Grand Viſir Giafar, ou chez les Seigneurs de la Cour les plus puiſſans, à qui l'or & l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir ? J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille ; c'eſt un plaiſir à peu de frais qui m'eſt commun avec eux. En diſant ces paroles il prit la taſſe & il ſe verſa du vin : Prenez votre taſſe que je vous en verſe auſſi, dit-il au Calife, & continuons de goûter un plaiſir ſi charmant.

Quand le Calife & Abou Haſſan eurent bû : C'eſt grand dommage, reprit le Calife, qu'un auſſi galant homme que vous êtes, qui n'eſt pas indifférent pour l'amour, mene une vie ſi ſolitaire & ſi retirée.

Je n'ai pas de peine, repartit Abou Haſ-

ſan, à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mene, à la compagnie d'une femme qui ne ſeroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, & qui d'ailleurs me cauſeroit mille chagrins par ſes imperfections & par ſa mauvaiſe humeur.

Ils pouſſerent entr'eux la converſation aſſez loin ſur ce ſujet; & le Calife qui vit Abou Haſſan au point où il le deſiroit: Laiſſez-moi faire, lui dit-il, puiſque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, & il ne vous en coûtera rien. A l'inſtant il prit la bouteille & la taſſe d'Abou Haſſan, dans laquelle il jetta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déjà ſervi, lui verſa une raſade; & en lui préſentant la taſſe: Prenez, continua-t-il, & bûvez d'avance à la ſanté de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie; vous en ſerez content.

Abou Haſſan prit la taſſe en riant; & en branlant la tête: Vaille que vaille, dit-il, puiſque vous le voulez; je ne ſçaurois commettre une incivilité envers vous, ni deſobliger un hôte de votre mérite, pour une choſe de ſi peu de conſéquence: je vais donc boire à la ſanté de cette belle que vous me promettez quoique, content de mon ſort, je ne faſſe aucun fondement ſur votre promeſſe.

Abou Haſſan n'eut pas plutôt bû la ra-

ſade, qu'un profond aſſoupiſſement s'empara de ſes ſens, comme les deux autres fois, & le Calife fut encore le maître de diſpoſer de lui à ſa volonté. Il dit auſſi-tôt à l'Eſclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Haſſan, & de l'apporter au Palais: l'Eſclave l'enleva; & le Calife, qui n'avoit pas deſſein de renvoyer Abou Haſſan comme la premiere fois, ferma la porte de la chambre en ſortant.

L'Eſclave ſuivit avec ſa charge; & quand le Calife fut arrivé au Palais, il fit coucher Abou Haſſan ſur un ſofa dans le quatrieme ſallon, d'où il l'avoit fait reporter chez lui aſſoupi & endormi il y avoit un mois. Avant de le laiſſer dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avoit été revêtu par ſon ordre, pour lui faire faire le perſonnage de Calife; ce qui fut fait en ſa préſence: enſuite il commanda à chacun de s'aller coucher, & ordonna au Chef & aux autres Officiers des Eunuques, aux Officiers de la Chambre, aux Muſiciennes, & aux mêmes Dames qui s'étoient trouvées dans ce ſallon lorſqu'il avoit bu le dernier verre de vin qui lui avoit cauſé l'aſſoupiſſement, de ſe trouver ſans faute le lendemain à la pointe du jour à ſon réveil, & il enjoignit à chacun de bien faire ſon perſonnage.

Le Calife alla ſe coucher, après avoir fait avertir Meſrour de venir l'eveiller

avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'étoit déjà caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le Calife préciſément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il ſe fit habiller promptement, & ſortit pour ſe rendre au ſallon, où Abou Haſſan dormoit encore. Il trouva les Officiers des Eunuques, ceux de la Chambre, les Dames & les Muſiciennes à la porte, qui attendoient ſon arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle étoit ſon intention, puis il entra, & alla ſe placer dans le cabinet fermé de jalouſies Mesrour, tous les autres Officiers, les Dames & les Muſiciennes entrerent après lui, & ſe rangerent autour du ſofa ſur lequel Abou Haſſan étoit couché, de maniere qu'ils n'empêchoient pas le Calife de le voir, & de remarquer toutes ſes actions.

Les choſes ainſi diſpoſées, dans le tems que la poudre du Calife eut fait ſon effet, Abou Haſſan s'éveilla ſans ouvrir les yeux, & il jetta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit baſſin d'or, comme la premiere fois. Dans ce moment les ſept chœurs de Muſiciennes mêlerent leurs voix toutes charmantes au ſon des hauts-bois, des flûtes douces & des autres inſtrumens, & firent entendre un concert très-agréable.

La ſurpriſe d'Abou Haſſan fut extrême, quand il entendit une muſique ſi harmonieuſe; il ouvrit les yeux, & elle redoubla

lorſqu'il apperçut les Dames & les Officiers qui l'environnoient, & qu'il crut reconnoître. Le ſallon où il ſe trouvoit, lui parut le même que celui qu'il avoit vû dans ſon premier rêve; il y remarquoit la même illumination, le même ameublement & les mêmes ornemens.

Le concert ceſſa, afin de donner lieu au Calife d'être attentif à la contenance de ſon nouvel hôte, & à tout ce qu'il pourroit dire dans ſa ſurpriſe. Les Dames, Meſrour & tous les Officiers de la Chambre, en gardant un grand ſilence, demeurerent chacun dans leur place avec un grand reſpect. Hélas, s'écria Abou Haſſan en ſe mordant les doigts, & ſi haut que le Calife l'entendit avec joie; me voilà retombé dans le même ſonge & dans la même illuſion qu'il y a un mois; je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'Hôpital des fous & à la cage de fer! Dieu tout-puiſſant, ajoûta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine Providence. C'eſt un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au ſoir, qui eſt la cauſe de cette illuſion, & des peines que j'en pourrai ſouffrir. Le traître & le perfide qu'il eſt, m'avoit promis avec ſerment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en ſortant de chez moi; mais il ne l'a pas fait, & le diable y eſt entré, qui me bouleverſe la cervelle par ce maudit ſonge de Commandeur des Croyans,

& par tant d'autres fantômes dont il me faſcine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan, & puiſſes-tu être accablé ſous une montagne de pierres.

Après ces dernieres paroles Abou Haſſan ferma les yeux, & demeura recueilli en lui-même l'eſprit fort embarraſſé. Un moment après il les ouvrit; & en les jettant de côté & d'autre ſur tous les objets qui ſe préſentoient à ſa vûe: Grand Dieu, s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement & en ſouriant, je me remets entre les mains de votre Providence; préſervez-moi de la tentation de Satan. Puis en refermant les yeux: Je ſçai, continua-t-il, ce que je ferai; je vais dormir juſqu'à ce que Satan me quitte & s'en retourne par où il eſt venu, quand je devrois attendre juſqu'à midi.

On ne lui donna pas le tems de ſe rendormir, comme il venoit de ſe le propoſer. Force des Cœurs, une des Dames qu'il avoit vûe la premiere fois, s'approcha de lui; & en s'aſſeyant ſur le bord du ſofa: Commandeur des Croyans, lui dit-elle reſpectueuſement, je ſupplie Votre Majeſté de me pardonner ſi je prends la liberté de l'avertir de ne pas ſe rendormir, mais de faire des efforts pour ſe réveiller & ſe lever, parce que le jour commence à paroître. Retire-toi, Satan, dit Abou Haſſan en entendant cette voix; puis en regardant

Force des Cœurs : Eſt-ce moi, lui dit-il, que vous appellez Commandeur des Croyans ? Vour me prenez pour un autre certainement.

C'eſt à Votre Majeſté, reprit Force des Cœurs, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au Souverain de tout ce qu'il y a au monde de Muſulmans, dont je ſuis très-humblement Eſclave, & à qui j'ai l'honneur de parler. Votre Majeſté veut ſe divertir ſans doute, ajoûta-t-elle, en faiſant ſemblant de s'être oubliée elle-même, à-moins que ce ne ſoit un reſte de quelque ſonge fâcheux ; mais ſi elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination ſe diſſiperont, & elle verra qu'elle eſt dans ſon Palais, environnée de ſes Officiers & de toutes tant que que nous ſommes de ſes Eſclaves, prêtes à lui rendre nos ſervices ordinaires. Au reſte, Votre Majeſté ne doit pas s'étonner de ſe voir dans ce ſallon & non pas dans ſon lit ; elle s'endormit hier ſi ſubitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire juſqu'à ſa chambre, & nous nous contentâmes de la coucher commodément ſur ce ſofa.

Force des Cœurs dit tant d'autres choſes à Abou Haſſan qui lui parurent vrai-ſemblables, qu'enfin il ſe mit ſur ſon ſéant. Il ouvrit les yeux & il la reconnut, de même que Bouquet de Perles & les autres Dames

qu'il avoit déjà vûes. Alors elles s'approcherent toutes enſemble, & Force des Cœurs, en reprenant la parole: Commandeur des Croyans & Vicaire du Prophete en terre, dit-elle, Votre Majeſté aura pour agréable que nous l'avertiſſions encore qu'il eſt tems qu'elle ſe leve, voilà le jour qui paroît.

Vous êtes des fâcheuſes & des importunes, reprit Abou Haſſan en ſe frottant les yeux; je ne ſuis pas le Commandeur des Croyans, je ſuis Abou Haſſan, je le ſçai bien, & vous ne me perſuaderez pas le contraire. Nous ne connoiſſons pas l'Abou Haſſan dont Votre Majeſté nous parle, reprit Force des Cœurs, nous ne voulons pas même le connoître; nous connoiſſons Votre Majeſté pour le Commandeur des Croyans, & elle ne nous perſuadera jamais qu'elle ne le ſoit pas.

Abou Haſſan jettoit les yeux de tout côté, & ſe trouvoit comme enchanté de ſe voir dans le même ſallon où il s'étoit déjà trouvé; mais il attribuoit tout cela à un ſonge pareil à celui qu'il avoit eu, & dont il craignoit les ſuites fâcheuſes. Dieu me faſſe miſéricorde, s'écria-t-il en élevant les mains & les yeux, comme un homme qui ne ſçait où il en eſt; je me remets entre ſes mains. Après ce que je vois, je ne puis douter que le Diable qui eſt entré dans ma chambre, ne m'obſede & ne trouble mon imagination

imagination de toutes ces visions. Le Calife qui le voyoit & qui venoit d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Hassan cependant s'étoit couché, & il avoit refermé les yeux. Commandeur des Croyans, lui dit aussi-tôt Force des Cœurs, puisque Votre Majesté ne se leve pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, & qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'Empire, dont le Gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. En même tems elle le prit par un bras, & elle appella les autres Dames, qui lui aiderent à le faire sortir du lit, & le porterent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du sallon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, & elles danserent & sauterent autour de lui au son de tous les instrumens & de tous les tambours de basque, que l'on faisoit retentir sur sa tête & autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable : Serois-je véritablement Calife & Commandeur des Croyans, se disoit-il à lui-même ? Enfin dans l'incertitude où il étoit, il vouloit dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchoit de se faire en

tendre. Il fit ſigne à Bouquet de Perles & à Etoile du matin, qui ſe tenoient par la main en danſant autour de lui, qu'il vouloit parler. Auſſi-tôt elles firent ceſſer la danſe & les inſtrumens, & elles s'approcherent de lui : Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénuement, & dites-moi dans la vérité qui je ſuis.

Commandeur des Croyans, répondit Etoile du matin, Votre Majeſté veut nous ſurprendre en nous faiſant cette demande, comme ſi elle ne ſavoit pas elle-même qu'elle eſt le Commandeur des Croyans & le Vicaire en terre du Prophete de Dieu, Maître de l'un & de l'autre Monde, de ce Monde où nous ſommes, & du Monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'un ſonge extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle eſt. Il pourroit bien en être quelque choſe, ſi l'on conſidere que Votre Majeſté a dormi cette nuit plus longtems qu'à l'ordinaire ; néanmoins ſi Votre Majeſté veut bien me le permettre, je la ferai reſſouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. Elle lui raconta donc ſon entrée au Conſeil, le châtiment de l'Iman & des quatre Vieillards par le Juge de Police ; le préſent d'une bourſe de pieces d'or envoyée par ſon Viſir à la mere d'un nommé Abou Haſſan ; ce qu'il fit dans l'intérieur de ſon Palais, & ce qui ſe paſſa aux trois repas qui lui furent ſervis dans les trois ſallons,

juſqu'au dernier où Votre Majeſté, continua-t-elle en s'adreſſant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ſes côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chanſons & de recevoir du vin de nos mains, juſqu'au moment que Votre Majeſté s'endormit de la maniere que Force des Cœurs vient de le raconter. Depuis ce tems Votre Majeſté, contre ſa coûtume, a toujours dormi d'un profond ſommeil juſqu'à préſent qu'il eſt jour. Bouquet de Perles, toutes les autres Eſclaves & tous les Officiers qui ſont ici, certifieront la même choſe; ainſi, que Votre Majeſté ſe mette donc en état de faire ſa priere, car il en eſt tems.

Bon, bon, reprit Abou Haſſan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire ſi je voulois vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes toutes des folles, & que vous avez perdu l'eſprit. C'eſt cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies perſonnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vûes je ſuis allé chez moi; que j'y ai fort maltraité ma mere; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je ſuis reſté malgré moi plus de trois ſemaines, pendant leſquelles le Concierge n'a pas manqué de me regaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf; & vous voudriez que tout cela ne fût qu'un ſonge? Vous vous mocquez.

Commandeur des Croyans, repartit

Etoile du matin, nous ſommes prêtes, toutes tant que nous ſommes, de jurer par ce que Votre Majeſté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'eſt qu'un ſonge. Elle n'eſt pas ſortie de ce ſallon depuis hier, & elle n'a pas ceſſé de dormir toute la nuit juſqu'à préſent.

La confiance avec laquelle cette Dame aſſuroit à Abou Haſſan, que tout ce qu'elle lui diſoit étoit véritable, & qu'il n'étoit point ſorti du ſallon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne ſçavoir que croire de ce qu'il étoit & de ce qu'il voyoit. Il demeura un eſpace de tems abyſmé dans ſes penſées. O Ciel, diſoit-il en lui-même, ſuis-je Abou Haſſan? Suis-je Commandeur des Croyans? Dieu tout-puiſſant, éclairez mon entendement: faites-moi connoître la vérité, afin que je ſçache à quoi m'en tenir. Il découvrit enſuite ſes épaules encore toutes livides des coups qu'il avoit reçus; & en les montrant aux Dames: Voyez, leur dit-il, & jugez ſi de pareilles bleſſures peuvent venir en ſonge ou en dormant. A mon égard je puis vous aſſurer qu'elles ont été très-réelles, & la douleur que j'en reſſens encore m'en eſt un ſûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'eſt arrivé en dormant, c'eſt la choſe du monde la plus extraordinaire & la plus étonnante, & je vous avoue qu'elle me paſſe.

Dans l'incertitude où étoit Abou Haſſan de ſon état, il appella un des Officiers du Calife, qui étoit près de lui : Approchez-vous, dit-il, & mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge ſi je dors ou ſi je veille. L'Officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, & le ſerra ſi fort qu'Abou Haſſan fit un cri effroyable.

A ce cri tous les inſtrumens de Muſique jouerent en même tems, & les Dames & les Officiers ſe mirent à danſer, à chanter & à ſauter autour d'Abou Haſſan avec un ſi grand bruit, qu'il entra dans une eſpece d'enthouſiaſme qui lui fit faire mille folies. Il ſe mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de Calife dont on l'avoit revêtu. Il jetta par terre le bonnet qu'il avoit ſur la tête ; & nud en chemiſe & en caleçon, il ſe leva bruſquement, & ſe jetta entre deux Dames qu'il prit par la main, & ſe mit à danſer & à ſauter avec tant d'action, de mouvement & de contorſions bouffonnes & divertiſſantes, que le Calife ne put plus ſe contenir dans l'endroit où il étoit. La plaiſanterie ſubite d'Abou Haſſan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe, & ſe fit entendre par-deſſus tout le bruit des inſtrumens de Muſique & des tambours de baſque. Il fut ſi long-tems ſans pouvoir ſe retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin il ſe releva, & il ouvrit la jalouſie.

Alors en avançant la tête & en riant toûjours : Abou Haſſan, Abou Haſſan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire ?

A la voix du Calife tout le monde ſe tut, & le bruit ceſſa. Abou Haſſan s'arrêta comme les autres, & tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le Calife, & en même tems le Marchand de Mouſſoul. Il ne ſe déconcerta pas pour cela ; au contraire, il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé, & que tout ce qui lui étoit arrivé étoit très-réel, & non pas un ſonge. Il entra dans la plaiſanterie & dans l'intention du Calife : Ha, ha, s'écria-t-il en le regardant avec aſſurance, vous voilà donc, Marchand de Mouſſoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cauſe des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mere, & de ceux que j'ai reçus pendant un ſi long-tems à l'hôpital des fous : vous qui avez ſi fort maltraité l'Iman de la Moſquée de mon quartier, & les quatre Scheikhs mes voiſins ; car ce n'eſt pas moi, je m'en lave les mains : vous qui m'avez cauſé tant de peines d'eſprit & tant de traverſes. Enfin n'eſt-ce pas vous qui êtes l'agreſſeur, & ne ſuis-je pas l'offenſé ?

Tu as raiſon, Abou Haſſan, répondit le Calife en continuant de rire ; mais pour te conſoler & pour te dédommager de toutes tes peines, je ſuis prêt, & j'en prends Dieu

à témoin, de te faire à ton choix telle réparation que tu voudras m'impoſer.

En achevant ces paroles, le Calife deſcendit du cabinet, entra dans le ſallon. Il ſe fit apporter un de ſes plus beaux habits, & commanda aux Dames de faire la fonction des Officiers de la chambre, & d'en revêtir Abou Haſſan. Quand elles l'eurent habillé : Tu es mon frere, lui dit le Calife en l'embraſſant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaiſir, je te l'accorderai.»

Commandeur des Croyans, reprit Abou Haſſan, je ſupplie Votre Majeſté de me faire la grace de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainſi le cerveau, & quel a été ſon deſſein ; cela m'importe préſentement plus que toute autre choſe, pour remettre entierement mon eſprit dans ſon aſſiette ordinaire.

Le Calife voulut bien donner cette ſatisfaction à Abou Haſſan : Tu dois ſçavoir premierement, lui dit-il, que je me déguiſe aſſez ſouvent, & particulierement la nuit, pour connoître par moi-même ſi tout eſt dans l'ordre dans la ville de Bagdad ; & comme je ſuis bien aiſe de ſçavoir auſſi ce qui ſe paſſe aux environs, je me ſuis fixé un jour, qui eſt le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au-dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour, le ſoir que tu m'invitas à ſouper

chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la ſeule choſe que tu deſirois, c'étoit d'être Calife & Commandeur des Croyans l'eſpace de vingt-quatre heures ſeulement, pour mettre à la raiſon l'Iman de la Moſquée de ton quartier; & les quatre Scheikhs ſes Conſeillers. Ton deſir me parut très-propre pour m'en donner un ſujet de divertiſſement; & dans cette vûe j'imaginai ſur-le-champ le moyen de te procurer la ſatisfaction que tu deſirois. J'avois ſur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a priſe, à ne pouvoir ſe réveiller qu'au bout d'un certain tems. Sans que tu t'en apperçuſſes j'en jettai une doſe dans la derniere taſſe que je te préſentai, & tu bus. Le ſommeil te prit dans le moment, & je te fis enlever & emporter à mon Palais par mon Eſclave, après avoir laiſſé la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Il n'eſt pas néceſſaire de te dire ce qui t'arriva dans mon Palais à ton réveil & pendant la journée juſqu'au ſoir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes Eſclaves qui te ſervoit, jetta une autre doſe de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te préſenta, & que tu bus. Le grand aſſoupiſſement te prit auſſitôt, & je te fis reporter chez toi par le même Eſclave qui t'avoit apporté, avec ordre de laiſſer encore la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Tu m'as raconté

toi-même tout ce qui t'eſt arrivé le lendemain & les jours ſuivans. Je ne m'étois pas imaginé que tu duſſes ſouffrir autant que tu as ſouffert en cette occaſion ; mais, comme je m'y ſuis déja engagé envers toi, je ferai toutes choſes pour te conſoler & te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaiſir, & demande-moi hardiment ce que tu ſouhaites.

Commandeur des Croyans, reprit Abou Haſſan, quelque grands que ſoient les maux que j'ai ſouffert, ils ſont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me ſont venus de la part de mon ſouverain Seigneur & Maître. A l'égard de la généroſité dont Votre Majeſté s'offre de me faire ſentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de ſa parole irrévocable ; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire ſur moi, puiſqu'elle me donne cette liberté, la grace que j'oſe lui demander, c'eſt de me donner aſſez d'accès près de ſa perſonne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de ſa grandeur.

Ce dernier témoignage de deſintéreſſement d'Abou Haſſan acheva de lui mériter toute l'eſtime du Calife. Je te ſçai bon gré de ta demande, lui dit le Calife ; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon Palais à toute heure, en quelqu'endroit que je me trouve. En même tems il lui aſſigna un lo-

gement dans le Palais. A l'égard de ſes appointemens, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ſes Tréſoriers, mais à ſa perſonne même ; & ſur-le-champ il lui fit donner par ſon Tréſorier particulier une bourſe de mille pieces d'or. Abou Haſſan fit de profonds remercimens au Calife, qui le quitta pour aller tenir conſeil, ſelon la coûtume.

Abou Haſſan prit ce tems-là pour aller au-plûtôt informer ſa mere de tout ce qui ſe paſſoit, & lui apprendre ſa bonne fortune. Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un ſonge; qu'il avoit été Calife, & qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, & reçu véritablement les honneurs ; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui diſoit, puiſqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du Calife même.

La nouvelle de l'hiſtoire d'Abou Haſſan ne tarda guere à ſe répandre dans toute la ville de Bagdad; elle paſſa même dans les Provinces voiſines, & de là dans les plus éloignées, avec les circonſtances toutes ſingulieres & divertiſſantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Haſſan le rendoit extrémement aſſidu auprès du Calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, & qu'il faiſoit naître la joie partout

où il ſe trouvoit par ſes bons mots & par ſes plaiſanteries, le Calife ne pouvoit guere ſe paſſer de lui, & il ne faiſoit aucune partie de divertiſſement ſans l'y appeller ; il le menoit même quelquefois chez Zobéide ſon épouſe, à qui il avoit raconté ſon hiſtoire, qui l'avoit extrémement divertie. Zobeïde le goûtoit aſſez ; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le Calife chez elle, il avoit toûjours les yeux ſur une de ſes Eſclaves appellée Nouzhatoul-âouadat* ; c'eſt pourquoi elle réſolut d'en avertir le Calife : Commandeur des Croyans, dit un jour la Princeſſe au Calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Haſſan vous accompagne ici, il ne ceſſe d'avoir les yeux ſur Nouzhatoul-âouadat, & qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne ſoit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'eſt pourquoi, ſi vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un & de l'autre.

Madame, reprit le Calife, vous me faites ſouvenir d'une choſe, que je devrois avoir déjà faite. Je ſçai le goût d'Abou Haſſan ſur le mariage, par lui-même, & je lui avois toûjours promis de lui donner une femme, dont il auroit tout ſujet d'être content. Je ſuis bien-aiſe que vous m'en ayez parlé, &

* *C'eſt-à-dire*, Divertiſſement qui rappelle, ou qui fait revenir.

je ne ſçai comment la choſe m'étoit échapée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou Haſſan ait ſuivi ſon inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puiſque Nouzhatoul-âouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point héſiter ſur ce mariage. Les voilà l'un & l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y conſentent.

Abou Haſſan ſe jetta aux pieds du Calife & de Zobeïde, pour leur marquer combien il étoit ſenſible aux bontés qu'ils avoient pour lui: Je ne puis, dit-il en ſe relevant, recevoir une épouſe de meilleures mains; mais je n'oſe eſperer que Nouzhatoul-âouadat veuille me donner la ſienne, d'auſſi bon cœur que je ſuis prêt de lui donner la mienne. En achevant ces paroles, il regarda l'Eſclave de la Princeſſe, qui témoigna aſſez de ſon côté par ſon ſilence reſpectueux, & par la rougeur qui lui montoit au viſage, qu'elle étoit toute diſpoſée à ſuivre la volonté du Calife, & de Zobeïde ſa Maîtreſſe.

Le mariage ſe fit, & les nôces furent celebrées daus le Palais avec de grandes réjouiſſances, qui durerent pluſieurs jours. Zobeïde ſe fit un point d'honneur de faire de riches préſens à ſon Eſclave, pour faire plaiſir au Calife; & le Calife de ſon côté en conſidération de Zobeïde, en uſa de même envers Abou Haſſan.

La mariée fut conduite au logement que le Calife avoit aſſigné à Abou Haſſan ſon

mari, qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les Inſtrumens de Muſique, & des Chœurs de Muſiciens & de Muſiciennes du Palais, qui faiſoient retentir l'air du concert de leurs voix & de leurs inſtrumens.

Pluſieurs jours ſe paſſerent en fêtes & en réjouiſſances accoutumées dans ces ſortes d'occaſions, après leſquels on laiſſa les nouveaux Mariés jouir paiſiblement de leurs amours. Abou Haſſan & ſa nouvelle épouſe étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union ſi parfaite, que hors le tems qu'ils employoient à faire leur cour, l'un au Calife, & l'autre à la Princeſſe Zobeïde, ils étoient toûjours enſemble, & ne ſe quittoient point. Il eſt vrai que Nouzhatoul-âouadat avoit toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour & de l'attachement à Abou Haſſan, puiſqu'elle étoit ſelon les ſouhaits ſur leſquels il s'étoit expliqué au Calife ; c'eſt-à-dire, en état de lui tenir tête à la table. Avec ces diſpoſitions, ils ne pouvoient manquer de paſſer enſemble leur tems très-agréablement. Auſſi leur table étoit-elle toûjours miſe, & couverte à chaque repas des mets les plus délicats & les plus frians, qu'un Traiteur avoit ſoin de leur apprêter & de leur fournir. Le bufet étoit toûjours chargé de vin le plus exquis, & diſpoſé de maniere qu'il étoit à la portée de l'un & de l'autre,

lorſqu'ils étoient à table. Là ils jouiſſoient d'un agréable tête-à-tête, & s'entretenoient de mille plaiſanteries qui leur faiſoient faire des éclats de rire, plus ou moins grands, ſelon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque choſe capable de les réjouir. Le repas du ſoir étoit particulierement conſacré à la joie. Ils ne s'y faiſoient ſervir que des fruits excellens, des gâteaux & des pâtes d'amandes ; & à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un & l'autre par quelques chanſons nouvelles, qui fort ſouvent étoient des impromptus faits à propos, ſur le ſujet dont ils s'entretenoient. Ces chanſons étoient auſſi quelquefois accompagnées d'un Luth, ou de quelqu'autre Inſtrument dont ils ſçavoient toucher l'un & l'autre.

Abou Haſſan & Nouzhatoul-âouadat paſſerent ainſi un aſſez long eſpace de tems à faire bonne chere & à ſe bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépenſe de bouche ; & le Traiteur qu'ils avoient choiſi pour cela, avoit fait toutes les avances. Il étoit juſte qu'il reçût quelque argent, c'eſt pourquoi il leur préſenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La ſomme ſe trouva très forte. On y ajouta celle à quoi pouvoit monter la dépenſe déja faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un & pour l'autre, & en joyaux

de très-grand prix pour la mariée ; & la ſomme ſe trouva ſi exceſſive, qu'ils s'apperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avoient reçû des bienfaits du Calife & de la Princeſſe Zobéide, en conſidération de leur mariage, il ne leur reſtoit préciſément que ce qu'il falloit pour y ſatisfaire. Cela leur fit faire de grandes reflexions ſur le paſſé, qui ne remédioient point au mal préſent. Abou Haſſan fut d'avis de payer le Traiteur, & ſa femme y conſentit. Ils le firent venir & lui payerent tout ce qu'ils lui devoient, ſans rien témoigner de l'embarras où ils alloient ſe trouver ſitôt qu'ils auroient fait ce payement.

Le Traiteur ſe retira fort content d'avoir été payé en belles pieces d'or à fleur de coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le Palais du Calife. Abou Haſſan & Nouzhatoul-âouadat ne le furent guere d'avoir vû le fond de leur bourſe. Ils demeurerent dans un grand ſilence, les yeux baiſſés, & fort embaraſſés de l'état où ils ſe voyoient réduits dès la premiere année de leur mariage.

Abou Haſſan ſe ſouvenoit bien que le Calife en le recevant dans ſon Palais, lui avoit promis de ne le laiſſer manquer de rien. Mais quand il conſidéroit qu'il avoit prodigué en ſi peu de temps les largeſſes de ſa main libérale ; outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas

auſſi s'expoſer à la honte de déclarer au Calife le mauvais uſage qu'il en avoit fait, & le beſoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné ſon bien de patrimoine à ſa mere, ſitôt que le Calife l'avoit retenu près de ſa perſonne; & il étoit fort éloigné de recourir à la bourſe de ſa mere, à qui il auroit fait connoître par ce procédé, qu'il étoit retombé dans le même deſordre, qu'après la mort de ſon pere.

De ſon côté Nouzhatoul-âouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéide, & la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompenſe plus que ſuffiſante de ſes ſervices & de ſon attachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Haſſan rompit enfin le ſilence; & en regardant Nouzhatoul-âouadat avec un viſage ouvert: Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, & que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une auſſi fâcheuſe conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout-à-coup, ſans que nous l'ayons prévu. Je ne ſçais quel peut être votre ſentiment: pour moi, quoi qu'il puiſſe arriver, mon avis n'eſt pas de retrancher notre dépenſe ordinaire de la moindre choſe, & je croi que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point eſt de trouver

ver le moyen d'y fournir, ſans avoir la baſſeſſe d'en demander, ni moi au Calife, ni vous à Zobéide, & je crois l'avoir trouvé. Mais, pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce diſcours d'Abou Haſſan plut beaucoup à Nouzhatoul-âouadat, & lui donna quelque eſpérance. Je n'étois pas moins occupée que vous de cette penſée, lui dit-elle, & ſi je ne m'en expliquois pas, c'eſt que je n'y voyois aucun remede. Je vous avoue que l'ouverture, que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaiſir du monde. Mais, puiſque vous avez trouvé le moyen que vous dites, & que mon ſecours vous eſt néceſſaire pour y réuſſir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je faſſe, & vous verrez que je m'y employerai de mon mieux.

Je m'attendois bien, reprit Abou Haſſan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire enſorte que l'argent ne nous manque pas dans le beſoin que nous en avons au-moins, pour quelque tems. Il conſiſte dans une petite tromperie que nous ferons, moi au Calife, & vous à Zobéide, & qui je m'aſſure, les divertira & ne nous ſera pas infructueuſe. Je vais vous dire quelle eſt la tromperie que j'entens: c'eſt que nous mourions tous deux.

Que nous mourions tous deux, interrompit Nouzhatoul âouadat! Mourez ſi vous voulez tout ſeul ; pour moi, je ne ſuis pas laſſe de vivre, & je ne prétens pas, ne vous en déplaiſe, mourir encore ſi tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me propoſer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même, car je vous aſſure que je ne m'en mêlerai point.

Vous êtes femme, repartit Abou Haſſan, je veux dire, d'une vivacité & d'une promptitude ſurprenante ; à peine me donnez-vous le tems de m'expliquer. Ecoutez-moi donc un moment avec patience, & vous verrez après cela, que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétens mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte.

Ah, bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul âouadat ! dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je ſuis à vous. Vous pouvez compter ſur moi, vous ſerez témoin du zele avec lequel je vous ſeconderai à mourir de cette maniere. Car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir ſi-tôt, de la maniere que je l'entendois tantôt.

Hé bien, vous ſerez ſatisfaite, continua Abou Haſſan ; voici comme je l'entends, pour réuſſir en ce que je me propoſe : Je vais faire le mort. Auſſi-tôt vous prendrez

un linceul, & vous m'enſevelirez, comme ſi je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la maniere accoutumée, avec le Turban poſé ſur le viſage, & les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la ſépulture. Quand tout ſera ainſi diſpoſé, vous ferez les cris & verſerez les larmes ordinaires en de pareilles occaſions, en déchirant vos habits, & vous arrachant les cheveux, ou du-moins en feignant de vous les arracher, & vous irez toute en pleurs & les cheveux épars vous préſenter à Zobéide. La Princeſſe voudra ſçavoir le ſujet de vos larmes ; & dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de ſanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, & de vous faire préſent de quelque ſomme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles, & d'une piece de brocard pour me ſervir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, & pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Auſſitôt que vous ſerez de retour avec cet argent & cette piece de brocard, je me leverai du milieu de la chambre, & vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte ; & après vous avoir enſevelie, j'irai de mon côté, faire auprès du Calife, le même perſonnage que vous aurez fait chez Zobéide. Et j'oſe me promettre que le Calife ne fera pas

moins libéral à mon égard, que Zobéide l'aura été envers vous.

Quand Abou Haſſan eut achevé d'expliquer ſa penſée ſur ce qu'il avoit projetté : Je crois que la tromperie ſera fort divertiſſante, reprit auſſi tôt Nouzhatoul-âouadat, & je ſerai fort trompée ſi le Calife & Zobéide ne nous en ſçavent bon gré. Il s'agit préſentement de la bien conduire : A mon égard vous pouvez me laiſſer faire, je m'acquiterai de mon rôle, pour le moins, auſſi-bien que je m'attens que vous vous acquitterez du vôtre, & avec d'autant plus de zele & d'attention, que j'apperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de tems. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemiſe & en caleçon : je ſçai enſevelir auſſi-bien que qui que ce ſoit : car lorſque j'étois au ſervice de Zobéide, & que quelque Eſclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commiſſion de l'enſevelir.

Abou Haſſan ne tarda guere à faire ce que Nouzhatoul-âouadat lui avoit dit. Il s'étendit ſur le dos tout de ſon long ſur le linceul qui avoit été mis ſur le tapis de pied au milieu de la chambre, croiſa ſes bras, & ſe laiſſa envelopper de maniere qu'il ſembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une biere, & l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la

Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, & mit son turban pardessus ; de maniere qu'il avoit la respiration libre. Elle se décoëffa ensuite, & les larmes aux yeux, les cheveux pendans & épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappoit les joues, & se donnoit de grands coups sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle sortit, & traversa une cour fort spacieuse, pour se rendre à l'appartement de la Princesse Zobéide.

Nouzhatoul Aouadat faisoit des cris si perçans, que Zobeïde les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient venir ces plaintes & ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vîte aux jalousies, & revinrent avertir Zobeïde que c'étoit Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançoit toute éplorée. Aussi-tôt la Princesse impatiente de sçavoir ce qui pouvoit lui être arrivé, se leva, & alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut apperçu Zobeïde, qui tenoit elle-même la portiere de son antichambre entr'ouverte, & qui l'attendoit, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains,

ſe frappa les joues & la poitrine plus fortement, & ſe jetta à ſes pieds, en les baignant de ſes larmes.

Zobeïde étonnée de voir ſon eſclave dans une affliction ſi extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit, & quelle diſgrace lui étoit arrivée.

Au lieu de répondre, la fauſſe affligée continua ſes ſanglots quelque tems, en feignant de ſe faire violence pour les retenir. Hélas! ma très-honorée Dame & maîtreſſe, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de ſanglots, quel malheur plus grand & plus funeſte pouvoit il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jetter aux pieds de Votre Majeſté, dans la diſgrace extrême où je ſuis réduite! Que Dieu prolonge vos jours dans une ſanté parfaite, ma très-reſpectable Princeſſe, & vous donne de longues & heureuſes années! Abou Haſſan, le pauvre Abou Haſſan, que vous avez honoré de vos bontés, & que vous m'aviez donné pour époux, avec le Commandeur des Croyans, ne vit plus.

En achevant ces dernieres paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ſes larmes & ſes ſanglots, & ſe jetta encore aux pieds de la Princeſſe. Zobeïde fut extrêmement ſurpriſe de cette nouvelle. Abou Haſſan eſt mort, s'écria-t-elle, cet homme ſi plein de ſanté, ſi agréable & ſi divertiſſant: en vé-

rité, je ne m'attendois pas d'apprendre ſi-tôt la mort d'un homme comme celui là, qui promettoit une plus longue vie, & qui la méritoit ſi bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer ſa douleur par ſes larmes. Ses femmes eſclaves qui l'accompagnoient, & qui avoient eu pluſieurs fois leur part des plaiſanteries d'Abou Haſſan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobeïde & du Caliſe, témoignerent auſſi par leurs pleurs, leurs regrets de ſa perte, & la part qu'elles y prenoient.

Zobeïde, ſes femmes eſclaves & Nouzhatoul-Aouadat demeurerent un tems conſidérable le mouchoir devant les yeux, à pleurer & à jetter des ſoupirs de cette prétendue mort. Enfin la Princeſſe Zobeïde rompit le ſilence : Méchante, s'écria-t-elle, en s'adreſſant à la fauſſe veuve, c'eſt peut-être toi qui es cauſe de ſa mort. Tu lui auras donné tant de ſujets de chagrins par ton humeur fâcheuſe, qu'enfin tu ſeras venue à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobeïde lui faiſoit : Ah ! Madame, s'écria-t-elle je ne crois pas avoir jamais donné à Votre Majeſté pendant tout le tems que j'ai eu le bonheur d'être ſon eſclave, le moindre ſujet d'avoir une opinion ſi deſavantageuſe de ma conduite envers un époux qui m'a été ſi cher. Je m'eſtimerois la plus mal-

heureuſe de toutes les femmes, ſi vous en étiez perſuadée. J'ai chéri Abou Haſſan, comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime paſſionnément; & je puis dire ſans vanité que j'ai eu toute la tendreſſe qu'il méritoit que j'euſſe pour lui, par toutes les complaiſances raiſonnables qu'il avoit pour moi, & qui méritoient un témoignage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je ſuis perſuadée qu'il me juſtifieroit pleinement là-deſſus dans l'eſprit de votre Majeſté, s'il étoit encore au monde. Mais, Madame, ajouta-t-elle en renouvellant ſes larmes, ſon heure étoit venue, & c'eſt la cauſe unique de ſa mort.

Zobeïde en effet avoit toujours remarqué dans ſon eſclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne ſe démentoit jamais, une grande docilité, & un zele en tout ce qu'elle faiſoit pour ſon ſervice, qui marquoit qu'elle faiſoit plûtôt par inclination que par devoir. Ainſi elle n'héſita point à l'en croire ſur ſa parole, & elle commanda à ſa tréſoriere d'aller prendre dans ſon tréſor une bourſe de cent pieces de monnoie d'or, & une piece de brocard.

La tréſoriere revint bien-tôt avec la bourſe & la piece de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobeïde entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau préſent, elle ſe jetta

jetta aux pieds de la Princeſſe, & lui en fit ſes très-humbles remercimens, avec une grande ſatisfaction dans l'ame d'avoir bien réuſſi. Va, lui dit Zobeïde, fais ſervir la piece de brocard de drap mortuaire ſur la biere de ton mari, & employe l'argent à lui faire des funérailles honorables & dignes de lui. Après cela, modere les tranſports de ton affliction; j'aurai ſoin de toi.

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plûtôt hors de la préſence de Zobeïde, qu'elle eſſuya ſes larmes avec une grande joye, & retourna au plûtôt rendre compte à Abou Haſſan du bon ſuccès de ſon rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Haſſan au même état qu'elle l'avoit laiſſé, c'eſt-à-dire, enſeveli au milieu de la chambre. Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, & venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobeïde. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui.

Abou Haſſan ſe leva promptement, & ſe réjouit fort avec ſa femme, en voyant la bourſe & la piece de brocard.

Nouzhatoul-Aouadat étoit ſi aiſe d'avoir ſi bien réuſſi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la Princeſſe, qu'elle ne pouvoit contenir ſa joye. Ce n'eſt pas aſſez, dit-elle à ſon mari, en riant: je veux faire la morte à mon tour, & voir ſi vous ſerez

assez habile, pour en tirer autant du Calife, que j'ai fait de Zobeïde.

Voilà juſtement le génie des femmes, reprit Abou Haſſan; on a bien raiſon de dire, qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles ſont plus que les hommes, quoique le plus ſouvent elles ne faſſent rien de bien que par leur conſeil. Il feroit beau voir que je n'en fiſſe pas au-moins autant que vous auprès du Calife, moi qui ſuis l'inventeur de la fourberie. Mais ne perdons pas le tems en diſcours inutiles : faites la morte comme moi, & vous verrez ſi je n'aurai pas le même ſuccès.

Abou Haſſan enſevelit ſa femme, la mit au même endroit qu'il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque, & ſortit de ſa chambre tout en deſordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui eſt dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le Calife qui tenoit alors un conſeil particulier avec le grand Viſir Giafar, & d'autres Viſirs en qui il avoit le plus de confiance. Il ſe préſenta à la porte; & l'huiſſier qui ſçavoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laiſſoit couler en abondance, en ſe frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le Calife qui étoit accoutumé à voir *Abou* Haſſan avec un viſage toujours gai, & qui n'inſpiroit que la joye, fut fort ſurpris de le voir paroître devant lui en un ſi triſte état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire dont on parloit dans ſon Conſeil, pour lui demander la cauſe de ſa douleur.

Commandeur des Croyans, répondit Abou Haſſan, avec des ſanglots & des ſoupirs réitérés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur, que celui qui fait le ſujet de mon affliction. Que Dieu laiſſe vivre votre Majeſté ſur le trône qu'elle remplit ſi glorieuſement : Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avoit donnée en mariage par ſa bonté, pour paſſer le reſte de mes jours avec elle..... Hélas !

A cette exclamation, Abou Haſſan fit ſemblant d'avoir le cœur ſi preſſé, qu'il n'en dit pas davantage, & fondit en larmes.

Le Calife qui comprit qu'Abou Haſſan venoit lui annoncer la mort de ſa femme, en parut extrêmement touché : Dieu lui faſſe miſéricorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regretoit ; c'étoit une bonne eſclave, & nous te l'avions donnée Zobeïde & moi, dans l'intention de te faire plaiſir ; elle méritoit de vivre plus longtems. Alors les larmes lui coulerent des yeux, & il fut obligé de prendre ſon mouchoir pour les eſſuyer.

La douleur d'Abou Haſſan, & les larmes du Calife attirerent celles du grand Viſir Giafar, & des autres Viſirs. Ils pleurerent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat, qui de ſon côté étoit dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Haſſan auroit réuſſi.

Le Calife eut la même penſée du mari que Zobeïde avoit eu de la femme, & il s'imagina qu'il étoit peut-être la cauſe de ſa mort. Malheureux, lui dit-il, d'un ton d'indignation, n'eſt-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens? ah! je n'en fais aucun doute; tu devois au moins avoir quelque conſidération pour la Princeſſe Zobeïde mon épouſe, qui l'aimoit plus que ſes autres eſclaves, & qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoiſſance.

Commandeur des Croyans, répondit Abou Haſſan en faiſant ſemblant de pleurer plus amerement qu'auparavant, votre Majeſté peut-elle avoir un ſeul moment la penſée qu'Abou Haſſan, qu'elle a comblé de ſes graces & de ſes bienfaits, & à qui elle a fait des honneurs auſquels il n'eût jamais oſé aſpirer, ait pû être capable d'une ſi grande ingratitude? j'aimois Nouzhatoul-Aouadat mon épouſe, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, & qui étoient

cauſe que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendreſſe & tout l'amour qu'elle méritoit. Mais, Seigneur, ajouta-t-il, elle devoit mourir, & Dieu n'a pas voulu me laiſſer jouir plus long-tems d'un bonheur que je tenois des bontés de votre Majeſté & de Zobeïde ſa chere épouſe.

Enfin, Abou Haſſan ſçut diſſimuler ſi parfaitement ſa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le Calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec ſa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, & ne douta plus de la ſincérité de ſes paroles. Le Tréſorier du Palais étoit préſent; & le Calife lui commanda d'aller au tréſor, & de donner à Abou Haſſan une bourſe de cent pieces de monnoie d'or, avec une belle piece de brocard. Abou Haſſan ſe jetta auſſi-tôt aux pieds du Calife, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, & le remercier de ſon préſent. Suis le tréſorier, lui dit le Calife; la piece de brocard eſt pour ſervir de drap mortuaire à ta défunte, & l'argent pour lui faire des obſeques dignes d'elle. Je m'attens bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou Haſſan ne répondit à ces paroles obligeantes du Calife, que par une profonde inclination, en ſe retirant. Il ſuivit le tréſorier; & auſſi-tôt que la bourſe & la

piece de brocard lui eurent été miſes entre les mains, il retourna chez lui très-content & bien ſatisfait en lui-même d'avoir trouvé ſi promptement & & ſi facilement de quoi ſuppléer à la néceſſité où il s'étoit trouvé, & qui lui avoit cauſé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat fatiguée d'avoir été ſi long-tems dans une ſi grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou-Haſſan lui dît de quitter la triſte ſituation où elle étoit. Auſſi-tôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : Hé bien, lui dit-elle, le Calife a-t-il été auſſi facile à ſe laiſſer tromper que Zobeïde ?

Vous voyez, répondit Abou Haſſan (en plaiſantant & en lui montrant la bourſe & la piece de brocard), que je ne ſçai pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui ſe porte bien, que vous la pleureuſe pour celle d'un mari qui eſt plein de vie.

Abou Haſſan cependant ſe doutoit bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des ſuites. C'eſt pourquoi il prévint ſa femme autant qu'il put, ſur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert, ajoutoit-il : mieux nous réuſſirons à jetter le Calife & Zobeïde dans quelque ſorte d'embarras, plus ils auront de plaiſir à la fin ; & peut-être nous en témoigneront-ils leur ſatisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. Cette derniere

conſidération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à regler dans le Conſeil qui ſe tenoit, le Calife néanmoins dans l'impatience d'aller chez la Princeſſe Zobeïde lui faire ſon compliment de condoléance ſur la mort de ſon eſclave, ſe leva peu de tems après le départ d'Abou Haſſan, & remit le Conſeil à un autre jour. Le grand Viſir & les autres Viſirs prirent congé, & ils ſe retirerent.

Dès qu'ils furent partis, le Calife dit à Meſrour, chef des eunuques de ſon Palais, qui étoit preſque inſéparable de ſa perſonne, & qui d'ailleurs étoit de tous ſes Conſeils : Suis-moi, & viens prendre part comme moi à la douleur de la Princeſſe, ſur la mort de Nouzhatoul Aouadat ſon eſclave.

Ils allerent enſemble à l'appartement de Zobeïde : quand le Calife fut à la porte, il entr'ouvrit la portiere, & il apperçut la Princeſſe aſſiſe ſur un ſofa fort affligée, & les yeux encore tous baignés de larmes.

Le Calife entra ; & en avançant vers Zobeïde : Madame, lui dit il, il n'eſt pas néceſſaire de vous dire combien je prens part à votre affliction, puiſque vous n'ignorez pas que je ne ſois auſſi ſenſible à ce qui vous fait de la peine, que je le ſuis à tout ce qui vous fait plaiſir ; mais nous ſommes tous mortels, & nous devons rendre à

Dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat votre eſclave fidelle avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre eſtime, & j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après ſa mort. Conſidérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie ; ainſi, Madame, ſi vous voulez m'en croire, & ſi vous m'aimez, vous vous conſolerez de cette perte, & prendrez plus de ſoin d'une vie que vous ſçavez m'être très-précieuſe, & qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la Princeſſe fut charmée des tendres ſentimens qui accompagnoient le compliment du Calife, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jetta dans une telle ſurpriſe, qu'elle demeura quelque tems ſans pouvoir répondre : ſon étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle ſi oppoſée à celle qu'elle venoit d'apprendre, & lui ôtoit la parole ; elle ſe remit, & en la reprenant enfin : Commandeur des Croyans, dit-elle d'un air & d'un ton qui marquoient encore ſon étonnement, je ſuis très-ſenſible à tous les tendres ſentimens que vous marquez avoir pour moi ; mais permettez-moi de vous dire que je ne comprens rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon eſclave : elle eſt en

parfaite ſanté : Dieu nous conſerve vous & moi, Seigneur, ſi vous me voyez affligée, c'eſt de la mort d'Abou Haſſan ſon mari, votre favori, que j'eſtimois autant par la conſidération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, & qu'il m'a quelquefois divertie aſſez agréablement. Mais, Seigneur, l'inſenſibilité où je vous vois de ſa mort, & l'oubli que vous en témoignez en ſi peu de tems après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaiſir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent & me ſurprennent. Et cette inſenſibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon eſclave pour la ſienne.

Le Calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'eſclave, & qui avoit ſujet de le croire, par ce qu'il avoit vû & entendu, ſe mit à rire & à hauſſer les épaules, d'entendre ainſi parler Zobeïde. Meſrour, dit-il en ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la parole, que dis-tu du diſcours de la Princeſſe ? N'eſt-il pas vrai que les Dames ont quelquefois des abſences d'eſprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner ? Car enfin tu as vû & entendu auſſi-bien que moi. Et en ſe retournant du côté de Zobeïde : Madame, lui dit-il, ne verſez plus de larmes pour la mort d'Abou

Haſſan, il ſe porte bien. Pleurez plûtôt la mort de votre chere eſclave : Il n'y a qu'un moment que ſon mari eſt venu dans mon appartement tout en pleurs & dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de ſa femme. Je lui ai fait donner une bourſe de cent pieces d'or, avec une piece de brocard, pour aider à le conſoler & à faire les funérailles de la défunte. Meſrour que voilà, a été témoin de tout, & il vous dira la même choſe.

Ce diſcours du Calife ne parut pas à la Princeſſe un diſcours ſérieux ; elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. Commandeur des Croyans, reprit-elle, quoique ce ſoit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'eſt pas ici l'occaſion de le faire. Ce que je vous dis eſt très-ſérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon eſclave, mais de la mort d'Abou Haſſan ſon mari, dont je plains le ſort que vous devriez plaindre avec moi.

Et moi, Madame, repartit le Calife en prenant ſon plus grand ſérieux, je vous dis ſans raillerie que vous vous trompez. C'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan eſt vivant & plein de ſanté.

Zobeïde fut piquée de la repartie ſeche du Calife : Commandeur des Croyans, repliqua-t-elle d'un ton vif, Dieu vous préſerve de demeurer plus long-tems en cette erreur, vous me feriez croire que votre eſprit ne ſeroit pas dans ſon aſſiette ordinai-

re. Permettez-moi de vous répéter encore que c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort, & que Nouzhatoul-Aouadat mon eſclave, veuve du défunt, eſt pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle eſt ſortie d'ici. Elle y étoit venue toute déſolée, & dans un état qui ſeul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille ſanglots, le juſte ſujet de ſon affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, & elles peuvent vous en rendre un témoignage aſſuré. Elles vous diront auſſi que je lui ai fait préſent d'une bourſe de cent pieces d'or, & d'une piece de brocard. Et la douleur que vous avez remarquée ſur mon viſage en entrant, étoit autant cauſée par la mort de ſon mari, que par la déſolation où je venois de la voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance, dans le moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobeïde : Voilà, Madame, une obſtination bien étrange ! s'écria le Calife, avec un grand éclat de rire ; & moi je vous dis, continua-t-il en reprenant ſon ſérieux, que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte. Non, vous dis-je Seigneur, reprit Zobeïde à l'inſtant, & auſſi ſérieuſement, c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort : vous ne me ferez pas accroire ce qui n'eſt pas.

De colere le feu monta au viſage du

Calife ; il s'aſſit ſur le ſofa aſſez loin de la Princeſſe ; & en s'adreſſant à Meſrour : Va voir tout-à-l'heure, lui dit-il, qui eſt mort de l'un ou de l'autre, & viens me dire inceſſamment ce qui en eſt. Quoique je ſois très-certain que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage ſur une choſe qui m'eſt parfaitement connue.

Le Calife n'avoit pas achevé que Meſrour étoit parti. Vous verrez, continua-t-il en adreſſant la parole à Zobeïde, dans un moment qui a raiſon de vous ou de moi.

Pour moi, reprit Zobeïde, je ſçai bien que la raiſon eſt de mon côté : & vous verrez vous-même que c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort, comme je l'ai dit.

Et moi, repartit le Calife, je ſuis ſi certain que c'eſt Nouzhatoul-Aouadat, que je ſuis prêt de gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'eſt plus au monde, & qu'Abou Haſſan ſe porte bien.

Ne penſez pas le prendre par-là, repliqua Zobeïde ; j'accepte la gageure. Je ſuis ſi perſuadée de la mort d'Abou Haſſan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher, contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il ſoit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma diſpoſition, ni ce que j'aime le plus ſelon mon inclina-

sion: Vous n'avez qu'à choiſir & à propoſer, je m'y tiendrai, de quelque conſéquence que la choſe ſoit pour moi.

Puiſque cela eſt ainſi, dit alors le Calife, je gage donc mon jardin de délices, contre votre Palais de peinture : l'un vaut bien l'autre.

Il ne s'agit pas de ſçavoir, reprit Zobeïde, ſi votre jardin vaut mieux que mon Palais : nous n'en ſommes pas là deſſus. Il s'agit que vous ayez choiſi ce qu'il vous a plû de ce qui m'appartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, & la gageure eſt arrêtée. Je ne ſerai pas la premiere à m'en dédire, j'en prens Dieu à témoin. Le Calife fit le même ſerment, & ils en demeurerent-là en attendant le retour de Meſrour.

Pendant que le Calife & Zobeïde conteſtoient ſi vivement & avec tant de chaleur ſur la mort d'Abou Haſſan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Haſſan, qui avoit prévû leur démêlé ſur ce ſujet, étoit fort attentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'auſſi loin qu'il apperçut Meſrour au-travers de la jalouſie contre laquelle il étoit aſſis en s'entretenant avec ſa femme, & qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit auſſi-tôt à quel deſſein il étoit envoyé. Il dit à ſa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, & de ne pas perdre de tems.

En effet le tems preſſoit, & c'eſt tout ce qu'Abou Haſſan put faire avant l'arrivée de Meſrour que d'enſevelir ſa femme, & d'étendre ſur elle la piece de brocard que le Calife lui avoit fait donner. Enſuite il ouvrit la porte de ſon logis. & le viſage triſte & abbattu, en tenant ſon mouchoir devant les yeux, il s'aſſit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Meſrour ſe trouva dans ſa chambre. Le ſpectacle funebre qu'il apperçut d'abord, lui donna une joie ſecrette par rapport à l'ordre dont le Calife l'avoit chargé. Si-tôt qu'Abou Haſſan l'apperçut, il s'avança au-devant de lui; & en lui baiſant la main par reſpect : Seigneur, dit-il en ſoupirant & en gémiſſant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chere épouſe, que vous honoriez de vos bontés.

Meſrour fut attendri à ce diſcours, & il ne lui fut pas poſſible de refuſer quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le viſage qui étoit à découvert; & en le laiſſant aller après l'avoir ſeulement entrevûe : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un ſoupir profond; nous devons nous ſoumettre tous à ſa volonté, & toute créature doit retour-

ner à lui. Nouzhatoul-Aoudat ma bonne ſœur, ajouta-t-il en ſoupirant, ton deſtin a été de bien peu de durée : Dieu te faſſe miſéricorde. Il ſe tourna enſuite du côté d'Abou Haſſan qui fondoit en larmes : Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui dit-il, que l'on dit que les femmes ſont quelquefois dans des abſences d'eſprit qu'on ne peut pardonner, Zobeïde, toute ma bonne maîtreſſe qu'elle eſt, eſt dans ce cas-là. Elle a voulu ſoutenir au Calife, que c'étoit vous qui étiez mort, & non votre femme : & quelque choſe que le Calife lui ait paru dire au contraire, pour la perſuader, en lui aſſurant même la choſe très-ſérieuſement, il n'a jamais pû y réuſſir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, & la lui confirmer ; puiſque, comme vous le ſçavez, j'étois préſent, quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante, mais tout cela n'a ſervi de rien. Ils en ſont même venus à des obſtinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, ſi le Calife, pour convaincre Zobeïde, ne s'étoit aviſé de m'envoyer vers vous, pour en ſçavoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réuſſir ; car de quelque biais qu'on puiſſe prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choſes, elles ſont d'une opiniâtreté inſurmontable, quand une fois

elles ſont prévenues d'un ſentiment contraire.

Que Dieu conſerve le Commandeur des Croyans dans la poſſeſſion & dans le bon uſage de ſon rare eſprit, reprit Abou Haſſan, toujours les larmes aux yeux, & avec des paroles entre-coupées de ſanglots; vous voyez ce qui en eſt, & que je n'en ai pas impoſé à Sa Majeſté. Et plût à Dieu, s'écria-t-il, pour mieux diſſimuler, que je n'euſſe pas eu l'occaſion d'aller lui annoncer une nouvelle ſi triſte & ſi affligeante! Hélas! ajouta-t-il, je ne puis aſſez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui. Cela eſt vrai, reprit Meſrour; & je puis vous aſſurer que je prens beaucoup de part à votre affliction: mais enfin, il faut vous en conſoler, & ne vous point abandonner ainſi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le Calife; mais je vous demande en grace, pourſuivit-il, de ne pas faire enlever le corps, que je ne ſois revenu; car je veux aſſiſter à ſon enterrement, & l'accompagner de mes prieres.

Meſrour étoit déja ſorti pour aller rendre compte de ſon meſſage, quand Abou Haſſan, qui le conduiſoit juſqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Meſrour ne revînt ſur ſes pas pour lui dire quel-

que

que autre choſe, il le conduiſit de l'œil pendant quelque tems, & lorſqu'il le vit aſſez éloigné, il rentra chez lui; & en débarraſſant Nouzhatoul-Aouadat de tout ce qui l'enveloppoit: Voilà déja, lui diſoit-il, une nouvelle ſcêne de jouée; mais je m'imagine bien que ce ne ſera pas la derniere; & certainement la Princeſſe Zobeïde ne s'en voudra pas tenir au rapport de Meſrour, au contraire elle s'en mocquera: elle a de trop fortes raiſons pour y ajouter foi; ainſi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. Pendant ce diſcours d'Abou Haſſan, Nouzhatoul-Aouadat eut le tems de reprendre ſes habits; ils allerent tous deux ſe remettre ſur le ſofa contre la jalouſie, pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit.

Cependant Meſrour arriva chez Zobeïde: il entra dans ſon cabinet en riant, & en frappant des mains, comme un homme qui avoit quelque choſe d'agréable à annoncer.

Le Calife étoit naturellement impatient: il vouloit être éclairci promptement de cette affaire; d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la Princeſſe; c'eſt pourquoi dès qu'il vit Meſrour: Méchant eſclave, s'écria-t-il, il n'eſt pas tems de rire: tu ne dis mot: parle hardiment: qui eſt mort du mari ou de la femme?

Commandeur des Croyans, répondit auſſi-tôt Meſrour, en prenant un air ſé-

rieux ; c'eſt Nouzhatoul-Aouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan en eſt toujours auſſi affligé, qu'il l'a paru tantôt devant votre Majeſté.

Sans donner le tems à Meſrour de pourſuivre, le Calife l'interrompit : Bonne nouvelle, s'écria-t-il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobeïde ta maîtreſſe, avoit à elle le Palais des peintures ; il eſt préſentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin des délices, depuis que tu es parti ; ainſi tu ne pouvois me faire un plus grand plaiſir, j'aurai ſoin de t'en récompenſer. Mais laiſſons cela ; dis-moi de point en point ce que tu as vû.

Commandeur des Croyans, pourſuivit Meſrour, en arrivant chez Abou Haſſan, je ſuis entré dans ſa chambre qui étoit ouverte : je l'ai trouvé toujours très-affligé, & pleurant la mort de Nouzhatoul Aouadat ſa femme. Il étoit aſſis près de la tête de la défunte, qui étoit enſevelie au milieu de la chambre, les pieds tournés du côté de la Mecque, & couverte de la piece de brocard, dont votre Majeſté a tantôt fait préſent à Abou Haſſan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à ſa douleur, je me ſuis approché ; & en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-Aouadat qui avoit déja le viſage enflé & tout changé. J'ai exhorté

du mieux que j'ai pû Abou Haſſan à ſe conſoler ; & en me retirant, je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de ſa femme, & que je le priois d'attendre à faire enlever le corps, que je fuſſe venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre Majeſté ſur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Meſrour eut achevé de faire ſon rapport : Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le Calife, en riant de tout ſon cœur ; & je ſuis très-content de ton exactitude. Et en s'adreſſant à la Princeſſe Zobeïde : Hé bien, Madame, lui dit le Calife, avez-vous encore quelque choſe à dire contre une vérité ſi conſtante ? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat ſoit vivante, & qu'Abou Haſſan ſoit mort ; & n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure ?

Zobeïde ne demeura nullement d'accord que Meſrour eût rapporté la vérité : Comment, Seigneur, reprit elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet eſclave ? c'eſt un impertinent qui ne ſçait ce qu'il dit : je ne ſuis ni aveugle ni inſenſée ; j'ai vû de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat dans ſa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, & j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de ſon mari.

Madame, reprit Meſrour, je vous jure par votre vie, & par la vie du Comman-

deur des Croyans, choſes au monde qui me ſont les plus cheres, que Nouzhatoul-Aouadat eſt morte, & qu'Abou Haſſan eſt vivant. Tu mens, eſclave vil & mépriſable, lui répliqua Zobeïde toute en colere; & je veux te confondre toute-à-l'heure. Auſſi-tôt elle appella ſes femmes, en frappant des mains: elles entrerent à l'inſtant en grand nombre: Venez-ça, leur dit la Princeſſe; dites-moi la vérité: Qui eſt la perſonne qui eſt venue me parler, peu de tems avant que le Commandeur des Croyans arrivât ici? les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. Et vous, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à ſa tréſoriere, que vous ai-je commandé de lui donner en ſe retirant? Madame, répondit la tréſoriere, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat par l'ordre de votre Majeſté, une bourſe de cent pieces de monnoie d'or, & une piece de brocard qu'elle a emportée avec elle. Hé bien, malheureux, eſclave indigne, dit alors Zobeïde à Meſrour, dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre? Qui penſes-tu préſentement que je doive croire, ou de toi ou de ma tréſoriere, & de mes autres femmes, & de moi-même?

Meſrour ne manquoit pas de raiſons à oppoſer au diſcours de la Princeſſe; mais comme il craignoit de l'irriter encore da-

vantage, il prit le parti de la retenue, & demeura dans le ſilence, bien convaincu pourtant par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-Aouadat étoit morte, & non pas Abou Haſſan.

Pendant cette conteſtation entre Zobeïde & Meſrour, le Calife qui avoit vû les témoignages apportés de part & d'autre, dont chacun ſe faiſoit fort, & toujours perſuadé du contraire de ce que diſoit la Princeſſe, tant par ce qu'il avoit vû lui-même en parlant à Abou Haſſan, que par ce que Meſrour venoit de lui rapporter, rioit de tout ſon cœur de voir que Zobeïde étoit ſi fort en colere contre Meſrour. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobeïde, je ne ſçai pas qui eſt celui qui a dit que les femmes avoient quelquefois des abſences d'eſprit; mais vous voulez bien que je vous diſe, que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Meſrour vient tout fraîchement de chez Abou Haſſan, il vous dit qu'il a vû de ſes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre, & Abou Haſſan vivant aſſis auprès de la défunte; & nonobſtant ſon témoignage, qu'on ne peut pas raiſonnablement recuſer, vous ne voulez pas le croire; c'eſt ce que je ne puis comprendre.

Zobeïde, ſans vouloir entendre ce que le Calife lui repréſentoit: Commandeur

des Croyans, reprit-elle, pardonnez-moi, ſi je vous tiens pour ſuſpect : je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Meſrour pour me chagriner, & pour pouſſer ma patience à bout. Et comme je m'apperçois que le rapport que Meſrour vous a fait, eſt un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laiſſer la liberté d'envoyer auſſi quelque perſonne de ma part chez Abou Haſſan, pour ſçavoir ſi je ſuis dans l'erreur.

Le Calife y conſentit, & la Princeſſe chargea ſa nourrice de cette importante commiſſion : c'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours reſtée près de Zobeïde depuis ſon enfance, & qui étoit-là préſente parmi ſes autres femmes. Nourrice, lui dit-elle, écoute : va-t-en chez Abou Haſſan, ou plûtôt chez Nouzhatoul-Aouadat, puiſqu'Abou Haſſan eſt mort ; tu vois quelle eſt ma diſpute avec le Commandeur des Croyans & avec Meſrour : il n'eſt pas beſoin de te rien dire davantage : éclairciſmoi de tout ; & ſi tu me rapporte une bonne nouvelle, il y aura un beau préſent pour toi : va vîte, & reviens inceſſamment.

La nourrice partit avec une grande joie du Calife, qui étoit ravi de voir Zobeïde dans ces embarras ; mais Meſrour extrêmement mortifié de voir la Princeſſe dans une ſi grande colere contre lui, cherchoit

les moyens de l'appaiſer, & de faire en ſorte que le Caliſe & Zobeïde fuſſent également contens de lui. C'eſt pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobeïde prenoit le parti d'envoyer ſa nourrice chez Abou Haſſan ; parce qu'il étoit perſuadé que le rapport qu'elle lui feroit, ne manqueroit pas de ſe trouver conforme au ſien, & qu'il ſerviroit à le juſtifier & à le remettre dans ſes bonnes graces.

Abou Haſſan cependant qui étoit toujours en ſentinelle à la jalouſie, apperçut la nourrice d'aſſez loin : il comprit d'abord que c'étoit un meſſage de la part de Zobeïde. Il appella ſa femme ; & ſans héſiter un moment ſur le parti qu'ils avoient à prendre : Voilà, lui dit-il, la nourrice de la Princeſſe, qui vient pour s'informer de la vérité ; c'eſt à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout étoit préparé : Nouzhatoul-Aouadat enſevelit Abou Haſſan promptement, jetta pardeſſus lui la piece de brocard que Zobeïde lui avoit donnée, & lui mit ſon turban ſur le viſage : la nourrice dans l'empreſſement où elle étoit de s'acquitter de ſa commiſſion, étoit venue d'un aſſez bon pas. En entrant dans la chambre, elle apperçut Nouzhatoul-Aouadat aſſiſe à la tête d'Abou Haſſan, toute échevelée & toute en pleurs, qui ſe frappoit les joues & la poitrine, en jettant de grands cris.

Elle s'approcha de la fauſſe veuve : Ma chere Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triſte, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit ſi tendrement. Ah, bonne mere, interrompit pitoyablement la fauſſe veuve, vous voyez quelle eſt ma diſgrace, & de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Haſſan, que Zobeïde ma chere maîtreſſe & la vôtre, & le Commandeur des Croyans, m'avoient donné pour mari ! Abou Haſſan mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait, pour m'avoir abandonnée ſi promptement ? N'ai-je pas toujours ſuivi vos volontés plûtôt qûe les miennes ? Hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat ?

La nourrice étoit dans une ſurpriſe extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit rapporté au Calife : Ce viſage noir de Meſrour, s'écria-t-elle avec exclamation, en élevant les mains, mériteroit bien que Dieu le confondît d'avoir excité une ſi grande diſſenſion entre ma bonne maîtreſſe & le Commandeur des Croyans, par un menſonge auſſi inſigne que celui qu'il leur a fait. Il faut ma fille, dit-elle, en s'adreſſant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous diſe la méchanceté & l'impoſture de ce vilain Meſrour, qui a ſoutenu

à

à notre bonne maîtreſſe, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, & qu'Abou Haſſan étoit vivant.

Hélas, ma bonne mere, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai! je ne ſerois pas dans l'affliction où vous me voyez, & je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit ſi cher. En achevant ces dernieres paroles, elle fondit en larmes, & elle marqua une plus grande déſolation par le redoublement de ſes pleurs & de ſes cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'aſſit auprès-d'elle, & en les accompagnant des ſiennes, elle s'approcha inſenſiblement de la tête d'Abou Haſſan, ſouleva un peu ſon turban, & lui découvrit le viſage pour tâcher de le reconnoître: Ah pauvre Abou Haſſan, dit-elle, en le recouvrant auſſi-tôt, je prie Dieu qu'il vous faſſe miſéricorde! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat; ſi je pouvois vous tenir compagnie plus long-tems, je le ferois de bon cœur: mais je ne puis m'arrêter davantage; mon devoir me preſſe d'aller inceſſamment délivrer notre bonne maîtreſſe de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par ſon impudent menſonge, en lui aſſurant même avec ſerment que vous étiez morte.

A peine la nourrice de Zobeïde eut fermé la porte en ſortant, que Nouzhatoul-

Aouadat qui jugeoit bien qu'elle ne reviendroit pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la Princeſſe, eſſuya ſes larmes, débarraſſa au-plûtôt Abou Haſſan de tout ce qui étoit autour de lui, & ils allerent tous deux reprendre leurs places ſur le ſofa contre la jalouſie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie; toujours prêts de ſe tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobeïde cependant, malgré ſa grande vieilleſſe, avoit preſſé le pas en revenant, encore plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaiſir de porter à la Princeſſe une bonne nouvelle, & plus encore l'eſpérance d'une bonne récompenſe, la firent arriver en peu de tems: elle entra dans le cabinet de la Princeſſe preſque hors d'haleine; & en lui rendant compte de ſa commiſſion, elle raconta naïvement à Zobeïde tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobeïde écouta le rapport de la nourrice avec un plaiſir des plus ſenſibles, & elle le fit bien voir; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à ſa nourrice d'un ton qui marquoit gain de cauſe: raconte donc la même choſe au Commandeur des Croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon ſens, & qui avec cela, voudroit nous faire accroire que nous n'avons aucun ſentiment de Religion, & que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant

eſclave noir, qui a l'inſolence de me ſoutenir une choſe qui n'eſt pas, & que je ſçai mieux que lui.

Meſrour qui s'étoit attendu que le voyage de la nourrice & le rapport qu'elle feroit, lui feroient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réuſſi tout au contraire. D'ailleurs, il ſe trouvoit piqué au vif de l'excès de la colere que Zobeïde avoit contre lui, pour un fait dont il ſe croyoit plus certain qu'aucun autre. C'eſt pourquoi il fut ravi d'avoir occaſion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plûtôt qu'avec la Princeſſe, à laquelle il n'oſoit répondre, de crainte de perdre le reſpect : Vieille ſans dents, dit-il à la nourrice ſans aucun ménagement, tu es une menteuſe ; il n'eſt rien de tout ce que tu dis : j'ai vû de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat étendue morte au milieu de ſa chambre.

Tu es un menteur, & un inſigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton inſultant, d'oſer ſoutenir une telle fauſſeté, à moi qui ſors de chez Abou Haſſan que j'ai vû étendu mort, & qui vient de quitter ſa femme pleine de vie.

Je ne ſuis pas un impoſteur, repartit Meſrour ; c'eſt toi qui cherches à nous jetter dans l'erreur.

Voilà une grande effronterie, repliqua la nourrice, d'oſer me démentir ainſi en

préſence de leurs Majeſtés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

Nourrice, repartit encore Meſrour, tu ferois mieux de ne point parler; tu radotes.

Zobeïde ne put ſupporter ce manquement de reſpect dans Meſrour, qui ſans aucun égard, traitoit ſa nourrice ſi injurieuſement en ſa préſence. Ainſi, ſans donner le tems à ſa nourrice de répondre à cette injure atroce : Commandeur des Croyans, dit-elle au Calife; je vous demande juſtice contre cette inſolence qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit; le reſte fut étouffé par ſes larmes.

Le Calife qui avoit entendu toute cette conteſtation, la trouva fort embarraſſante : il avoit beau rêver, il ne ſçavoit que penſer de toutes ces contrariétés. La Princeſſe de ſon côté auſſi-bien que Meſrour, la nourrice & les femmes eſclaves qui étoient-là préſentes, ne ſçavoient que croire de cette avanture, & gardoient le ſilence. Le Calife enfin prit la parole : Madame, dit-il, en s'adreſſant à Zobeïde, je vois bien que nous ſommes tous des menteurs, moi le premier, toi Meſrour, & toi nourrice : au moins il ne paroît pas que l'un ſoit plus croyable que l'autre; ainſi levons-nous, & allons nous-mêmes ſur les lieux reconnoître de quel côté eſt la vérité : je ne vois pas

un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, & de nous mettre l'eſprit en repos.

En diſant ces paroles, le Calife ſe leva, la Princeſſe le ſuivit; & Meſrour en marchant devant, pour ouvrir la portiere: Commandeur des Croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre Majeſté ait pris ce parti; & j'en aurai une bien plus grande, quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puiſque cette expreſſion a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtreſſe, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'eſt pas véritable.

La nourrice ne demeura pas ſans replique: Tais-toi, viſage noir, reprit-elle; il n'y a ici perſonne que toi qui puiſſe radoter.

Zobeïde qui étoit extraordinairement outrée contre Meſrour, ne put ſouffrir qu'il vînt encore à la charge contre ſa nourrice. Elle prit encore ſon parti: Méchant eſclave, lui dit-elle; quoi que tu puiſſes dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité; pour toi, je ne te regarde que comme un menteur.

Madame, reprit Meſrour, ſi la nourrice eſt ſi fortement aſſurée que Nouzhatoul-Aouadat eſt vivante, & qu'Abou Haſſan eſt mort, qu'elle gage donc quelque choſe contre moi, elle n'oſeroit.

La nourrice fut prompte à la repartie: je l'oſe ſi bien, lui dit-elle, que je te prens

au mot ; voyons ſi tu oſeras t'en dédire.

Meſrour ne ſe dédit pas de ſa parole : ils gagerent la nourrice & lui, en préſence du Calife & de la Princeſſe, une piece de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un & de l'autre.

L'appartement d'où le Calife & Zobeïde ſortirent, quoiqu'aſſez éloigné, étoit néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Haſſan & de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Haſſan qui les apperçut venir, précédés de Meſrour, & ſuivis de la nourrice & de la foule des femmes de Zobeïde, en avertit auſſi-tôt ſa femme, en lui diſant qu'il étoit le plus trompé du monde, s'ils n'alloient être honorés de leur viſite. Nouzhatoul-Aouadat regarda auſſi par la jalouſie, & elle vit la même choſe. Quoique ſon mari l'eût avertie d'avance que cela pourroit arriver, elle en fut néanmoins fort ſurpriſe : Que ferons-nous, s'écria-t-elle ? nous ſommes perdus.

Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Haſſan d'un ſens froid ; avez-vous déja oublié ce que nous avons dit là-deſſus ? faiſons ſeulement les morts, vous & moi, comme nous l'avons déja fait ſéparément, & comme nous en ſommes convenus, & vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous ſerons accommodés avant qu'ils ſoient à la porte.

En effet, Abou Haſſan & ſa femme pri-

rent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut poſſible ; & en cet état, après qu'ils ſe furent mis au milieu de la chambre, l'un près de l'autre, couverts chacun de leur piece de brocard, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venoit rendre viſite.

Cette illuſtre compagnie arriva enfin : Meſrour ouvrit la porte, & le Calife & Zobeïde entrerent dans la chambre, ſuivis de tous leurs gens. Ils furent fort ſurpris, & ils demeurerent comme immobiles à la vûe du ſpectacle funebre qui ſe préſentoit à leurs yeux. Chacun ne ſçavoit que penſer d'un tel événement. Zobeïde enfin rompit le ſilence : Hélas, dit-elle au Calife, ils ſont morts tous deux ! Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le Calife & Meſrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chere eſclave étoit morte, qu'elle l'eſt en effet, & ſans doute ce ſera de douleur d'avoir perdu ſon mari. Dites plûtôt, Madame, répondit le Calife prévenu du contraire, que Nouzhatoul-Aouadat eſt morte la premiere, & que c'eſt le pauvre Abou Haſſan qui a ſuccombé à ſon affliction d'avoir vû mourir ſa femme votre chere eſclave ; ainſi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, & que votre palais des peintures eſt à moi tout de bon.

Et moi, repartit Zobeïde animée par la

contradiction du Calife, je ſoutiens que vous avez perdu vous-même, & que votre jardin des délices m'appartient. Abou Haſſan eſt mort le premier, puiſque ma nourrice vous a dit comme à moi, qu'elle a vû ſa femme vivante qui pleuroit ſon mari mort.

Cette conteſtation du Calife & de Zobéïde en attira une autre: Meſrour & la nourrice étoient dans le même cas; ils avoient auſſi gagé, & chacun prétendoit avoir gagné. La diſpute s'échauffoit violemment, & le Chef des eunuques avec la nourrice étoient prêts d'en venir à de groſſes injures.

Enfin le Calife en refléchiſſant ſur tout ce qui s'étoit paſſé, convenoit tacitement que Zobéide n'avoit pas moins de raiſon que lui, de ſoutenir qu'elle avoit gagné: dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette avanture, il s'avança près des deux corps morts, & s'aſſit du côté de la tête, en cherchant lui-même quelque expédient, qui lui pût donner la victoire ſur Zobeïde. Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le ſaint Nom de Dieu, que je donnerai mille pieces d'or de ma monnoye à celui qui me dira qui eſt mort le premier des deux.

A peine le Calife eut achevé ces dernieres paroles, qu'il entendit une voix de deſſous le brocard qui couvroit Abou Haſſan,

qui lui cria : Commandeur des Croyans, c'eſt moi qui ſuis mort le premier ; donnez-moi les mille pieces d'or. Et en même tems il vit Abou Haſſan qui ſe débarraſſoit de la piece de brocard qui le couvroit, & qui ſe proſterna à ſes pieds. Sa femme ſe développa de même, & alla pour ſe jetter aux pieds de Zobeïde, en ſe couvrant de ſa piece de brocard par bienſéance ; mais Zobeïde fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient là préſens. La Princeſſe enfin revenue de ſa peur, ſe trouva dans une joie inexprimable de voir ſa chere eſclave réſuſcitée preſque dans le moment qu'elle étoit inconſolable de l'avoir vûe morte. Ah, méchante, s'écria-t-elle, tu es cauſe que j'ai bien ſouffert pour l'amour de toi, en plus d'une maniere ! je te le pardonne cependant de bon cœur, puiſqu'il eſt vrai que tu n'es pas morte.

Le Calife de ſon côté n'avoit pas pris la choſe ſi à cœur ; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Haſſan, il penſa au contraire étouffer de rire, en les voyant tous deux ſe débarraſſer de tout ce qui les entouroit, & en entendant Abou Haſſan demander très-ſérieuſement les mille pieces d'or qu'il avoit promiſes à celui qui lui diroit qui étoit mort le premier. Quoi donc, Abou Haſſan, lui dit le Calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conſpiré à me faire mourir à force de rire ? & d'où t'eſt

venue la penſée de nous ſurprendre ainſi Zobéide & moi par un endroit ſur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi ?

Commandeur des Croyans, répondit Abou Haſſan, je vais le déclarer ſans diſſimulation : votre Majeſté ſçait bien que j'ai toujours été fort porté à la honne chere. La femme qu'elle m'a donnée, n'a point rallenti en moi cette paſſion; au contraire, j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles diſpoſitions votre Majeſté jugera facilement que quand nous aurions eu un tréſor auſſi grand que la mer, avec tous ceux de votre Majeſté, nous aurions bien-tôt trouvé le moyen d'en voir la fin ; c'eſt auſſi ce qui nous eſt arrivé. Depuis que nous ſommes enſemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler ſur les libéralités de votre Majeſté : ce matin après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le ſatisfaiſant, & en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous reſtoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les reflexions ſur le paſſé, & les réſolutions de mieux faire à l'avenir, ſont venues en foule occuper notre eſprit & nos penſées : nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés enſuite. Enfin la honte de nous voir réduits à un ſi triſte état, & de n'oſer le déclarer à votre Majeſté, nous a fait

imaginer ce moyen de ſuppléer à nos beſoins, en vous divertiſſant par cette petite tromperie, que nous prions votre Majeſté de vouloir bien nous pardonner.

Le Calife & Zobéïde furent fort contens de la ſincérité d'Abou Haſſan; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit paſſé; au contraire Zobéïde, qui avoit toujours pris la choſe très-ſérieuſement, ne put s'empêcher de rire à ſon tour, en ſongeant à tout ce qu'Abou Haſſan avoit imaginé pour réuſſir dans ſon deſſein. Le Calife qui n'avoit preſque pas ceſſé de rire, tant cette imagination lui paroiſſoit ſinguliere: Suivez-moi l'un & l'autre, dit-il à Abou Haſſan & à ſa femme, en ſe levant; je veux vous faire donner les mille pieces d'or que je vous ai promiſes, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

Commandeur des Croyans, reprit Zobéïde, contentez-vous, je vous prie, de faire donner ces mille pieces d'or à Abou Haſſan, vous les devez à lui ſeul; pour ce qui regarde ſa femme, j'en fais mon affaire: en même tems elle commanda à ſa Tréſoriere qui l'accompagnoit, de faire donner auſſi mille pieces d'or à Nouzhatoul-Aouadat, pour lui marquer de ſon côté la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen Abou Haſſan & Nouzhatoul-Aouadat ſa chere femme conſerverent

long-tems les bonnes graces du Calife Haroun Alraſchid & de Zobeïde ſon épouſe, & acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs beſoins pour le reſte de leurs jours.

La Sultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire d'Abou Haſſan, avoit promis au Sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade ſa ſœur ne manqua pas de la faire ſouvenir avant le jour de tenir ſa parole, & que le Sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt de l'entendre. Auſſi-tôt Scheherazade, ſans ſe faire attendre, lui raconta l'hiſtoire qui ſuit, en ces termes.

HISTOIRE
D'ALADDIN.
OU
LA LAMPE MERVEILLEUSE.

SIre, dans la capitale d'un Royaume de la Chine, très-riche & d'une vaſte étendue, dont le nom ne me vient pas préſentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Muſtafa, ſans autre diſtinction que celle que ſa profeſſion lui donnoit; Muſtafa le tailleur étoit fort pauvre, & ſon travail

lui produiſoit à peine de quoi le faire ſubſiſter lui & ſa femme, & un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils qui ſe nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une maniere très-négligée, & qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuſes : il étoit méchant, opiniâtre, deſobéiſſant à ſon pere & à ſa mere. Si-tôt qu'il fut un peu grand, ſes parens ne le purent retenir à la maiſon ; il ſortoit dès le matin, & il paſſoit les journées à jouer dans les rues & dans les places publiques, avec de petits vagabonds qui étoient même au-deſſous de ſon âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, ſon pere, qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le ſien, le prit en ſa boutique, & commença à lui montrer de quelle maniere il devoit manier l'aiguille ; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas poſſible au pere de fixer l'eſprit volage de ſon fils : il ne put le contraindre à ſe contenir, & à demeurer aſſidu & attaché au travail, comme il le ſouhaitoit. Si-tôt que Muſtafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échappoit, & il ne revenoit plus de tout le jour : le pere le châtioit, mais Aladdin étoit incorrigible ; & à ſon grand regret Muſtafa fut obligé de l'abandonner à ſon libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine ; & le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce

fils dans ſon devoir, lui cauſa une maladie ſi opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mere d'Aladdin, qui vit que ſon fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de ſon pere, ferma la boutique, & fit de l'argent de tous les uſtenſiles de ſon métier, pour l'aider à ſubſiſter, elle & ſon fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un pere, & qui ſe ſoucioit ſi peu de ſa mere, qu'il avoit même la hardieſſe de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faiſoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de ſon âge, & ne ceſſoit de jouer avec eux avec plus de paſſion qu'auparavant. Il continua ce train de vie juſqu'à l'âge de quinze ans, ſans aucune ouverture d'eſprit pour quoi que ce ſoit, & ſans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette ſituation, lorſqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, ſelon ſa coutume, un étranger qui paſſoit par cette place, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien inſigne, que les auteurs qui ont écrit cette hiſtoire, nous font connoître ſous le nom de magicien Afriquain: c'eſt ainſi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers qu'il

étoit véritablement d'Afrique, & qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien Afriquain, qui ſe connoiſſoit en phyſionomie, eût remarqué dans le viſage d'Aladdin tout ce qui étoit abſolument néceſſaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le ſujet de ſon voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de ſa famille, de ce qu'il étoit, & de ſon inclination. Quand il fut inſtruit de tout ce qu'il ſouhaitoit, il s'approcha du jeune homme; & en le tirant à part à quelques pas de ſes camarades: Mon fils, lui demanda-t-il, votre pere ne s'appelloit-il pas Muſtaſa le Tailleur? Oui, Monſieur, répondit Aladdin, mais il y a long-tems qu'il eſt mort.

A ces paroles le magicien Afriquain ſe jetta au col d'Aladdin, l'embraſſa & le baiſa par pluſieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de ſoupirs. Aladdin qui remarqua ſes larmes, lui demanda quel ſujet il avoit de pleurer: Ah! mon fils, s'écria le magicien Afriquain, comment pourrois-je m'en empêcher? je ſuis votre oncle, & votre pere étoit mon bon frere. Il y a pluſieurs années que je ſuis en voyage; & dans le moment que j'arrive ici avec l'eſpérance de le revoir & de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il eſt mort: je vous aſſure que c'eſt une douleur bien ſenſible pour moi de me voir pri-

vé de la conſolation à laquelle je m'attendois. Mais ce qui ſoulage un peu mon affliction, c'eſt que, autant que je puis m'en ſouvenir, je reconnois ſes traits ſur votre viſage, & je vois que je ne me ſuis pas trompé en m'adreſſant à vous. Il demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourſe, où demeuroit ſa mere. Auſſi-tôt Aladdin ſatisfit à ſa demande, & le magicien Afriquain lui donna en même tems une poignée de menue monnoie, en lui diſant : Mon fils, allez trouver votre mere; faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que j'irai la voir demain, ſi le tems me le permet, pour me donner la conſolation de voir le lieu où mon bon frere a vécu ſi longtems, & où il a fini ſes jours.

Dès que le magicien Afriquain eut laiſſé le neveu qu'il venoit de ſe faire lui-même, Aladdin courut chez ſa mere, bien joyeux de l'argent que ſon oncle venoit de lui donner. Ma mere, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire ſi j'ai un oncle. Non, mon fils, lui répondit la mere, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre pere ni du mien. Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui ſe dit mon oncle du côté de mon pere, puiſqu'il étoit ſon frere, à ce qu'il m'a aſſuré; il s'eſt même mis à pleurer & à m'embraſſer, quand je lui ai dit que mon pere étoit mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajoûta-t-il en

lui

lui montant la monnoie qu'il avoit reçue, voilà ce qu'il m'a donné : il m'a auſſi chargé de vous ſaluer de ſa part, & de vous dire que demain, s'il en a le tems, il viendra vous ſaluer, pour voir en même tems la maiſon où mon pere a vécu, & où il eſt mort. Mon fils, repartit la mere, il eſt vrai que votre pere avoit un frere ; mais il y a long-tems qu'il eſt mort, & je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien Afriquain.

Le lendemain le magicien Afriquain aborda Aladdin une ſeconde fois, comme il jouoit dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embraſſa, comme il avoit fait le jour précédent ; & en lui mettant deux pieces d'or dans la main, il lui dit : Mon fils, portez cela à votre mere, & dites-lui que j'irai la voir ce ſoir & qu'elle achete de quoi ſouper, afin que nous mangions enſemble ; mais auparavant enſeignez-moi où je trouverai la maiſon. Il la lui enſeigna, & le magicien Afriquain le laiſſa aller.

Aladdin porta les deux pieces d'or à ſa mere ; & dès qu'il lui eut dit quelle étoit l'intention de ſon oncle, elle ſortit pour les aller employer, & revint avec de bonnes proviſions : & comme elle étoit dépourvûe d'une bonne partie de la vaiſſelle dont elle avoit beſoin, elle alla en emprunter chez

ſes voiſins. Elle employa toute la journée à préparer le ſouper ; & ſur le ſoir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin : Mon fils, votre oncle ne ſçait peut-être pas où eſt notre maiſon ; allez au-devant de lui & l'amenez, ſi vous le voyez.

Quoiqu'Aladdin eût enſeigné la maiſon au magicien Africain, il étoit prêt néanmoins de ſortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit, & il reconnut le magicien Afriquain, qui entra chargé de bouteilles de vin & de pluſieurs ſortes de fruits qu'il apportoit pour le ſouper.

Après que le magicien Afriquain eut mis ce qu'il apportoit entre les mains d'Aladdin, il ſalua ſa mere, & il la pria de lui montrer la place où ſon frere Muſtafa avoit coûtume de s'aſſeoir ſur le ſofa. Elle la lui montra, & auſſi-tôt il ſe proſterna, & il baiſa cette place pluſieurs fois les larmes aux yeux, en s'écriant : Mon pauvre frere, que je ſuis malheureux de n'être pas arrivé aſſez à tems pour vous embraſſer encore une fois avant votre mort ! Quoique la mere d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'aſſeoir à la même place : Non, dit-il, je m'en garderai bien ; mais ſouffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que ſi je ſuis privé de la ſatisfaction de l'y voir en perſonne, comme pere d'une famille qui m'eſt ſi chere, je puiſſe au-moins l'y regarder, comme s'il étoit préſent. La mere d'Aladdin

ne le preſſa pas davantage, & elle le laiſſa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien Afriquain ſe fut aſſis à la place qu'il lui avoit plû de choiſir, il commença de s'entretenir avec la mere d'Aladdin: Ma bonne ſœur, lui diſoit-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vû tout le tems que vous avez été mariée avec mon frere Muſtafa d'heureuſe mémoire; il y a quarante ans que je ſuis ſorti de ce pays, qui eſt le mien auſſi bien que celui de feu mon frere: depuis ce tems-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perſe, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, & ſéjourné dans les plus belles villes de ces pays-là, je paſſai en Afrique, où j'ai fait un plus long ſéjour. A la fin, comme il eſt naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il ſoit du pays de ſa naiſſance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ſes parens & de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un deſir ſi efficace de revoir le mien & de venir embraſſer mon cher frere, pendant que je me ſentois encore aſſez de force & de courage pour entreprendre un ſi long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs & à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du tems que j'y ai mis, de tous les obſtacles que j'ai rencontrés, & de toutes les fatigues que j'ai ſouffertes pour arriver

juſqu'ici ; je vous dirai ſeulement que rien ne m'a mortifié & affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frere que j'avois toujours aimé, & que j'aimois d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ſes traits dans le viſage de mon neveu votre fils, & c'eſt ce qui me l'a fait diſtinguer par-deſſus tous les autres enfans avec leſquels il étoit : il a pû vous dire de quelle maniere j'ai reçu la triſte nouvelle qu'il n'étoit plus au monde ; mais il faut louer Dieu de toutes choſes, je me conſole de le retrouver dans un fils qui en conſerve les traits les plus remarquables.

Le magicien Afriquain, qui s'apperçut que la mere d'Aladdin s'attendriſſoit ſur le ſouvenir de ſon mari, en renouvellant ſa douleur, changea de diſcours ; & en ſe tournant du côté d'Aladdin, il lui demanda ſon nom : Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. Eh bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous ? ſçavez-vous quelque métier ?

A cette demande Aladdin baiſſa les yeux, & fut déconcerté ; mais ſa mere, en prenant la parole : Aladdin, dit-elle, eſt un fainéant ; ſon pere a fait tout ſon poſſible pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre ſon métier, & il n'a pu en venir à bout ; & depuis qu'il eſt mort, nonobſtant tout ce que j'ai pu lui dire, & ce que je lui répete chaque jour, il ne fait autre métier que de

faire le vagabond, & paſſer tout ſon tems à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vû, ſans conſidérer qu'il n'eſt plus enfant; & ſi vous ne lui en faites honte & qu'il n'en profite pas, je deſeſpere que jamais il puiſſe rien valoir. Il ſçait que ſon pere n'a laiſſé aucun bien; & il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi je ſuis réſolue de lui fermer la porte un de ces jours, & de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mere d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien Afriquain dit à Aladdin: Cela n'eſt pas bien, mon neveu, il faut ſonger à vous aider vous-même, & à gagner votre vie. Il y a des métiers de pluſieurs ſortes, voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayiez inclination plûtôt que pour un autre; peut-être que celui de votre pere vous déplaît, & que vous vous accommoderiez mieux d'un autre: ne diſſimulez point ici vos ſentimens, je ne cherche qu'à vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien: Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, & que vous vouliez être honnête homme, je vous leverai une boutique garnie de riches étoffes & de toiles fines; vous vous mettrez en état de les vendre, & de l'argent que vous en ferez vous en acheterez d'autres marchan-

diſes, & de cette maniere vous vivrez honorablement. Conſultez-vous vous-même, & dites-moi franchement ce que vous en penſez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promeſſe.

Cette offre flata fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaiſoit d'autant plus, qu'il avoit aſſez de connoiſſance pour s'être apperçu que les boutiques de ces ſortes de marchandiſes étoient propres & fréquentées, & que les marchands étoient bien habillés & fort conſidérés. Il marqua au magicien Afriquain, qu'il regardoit comme ſon oncle, que ſon penchant étoit plûtôt de ce côté-là que d'aucun autre, & qu'il lui ſeroit obligé toute ſa vie du bien qu'il vouloit lui faire. Puiſque cette profeſſion vous agrée, reprit le magicien Afriquain, je vous menerai demain avec moi, & je vous ferai habiller proprement & richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville ; & après demain nous ſongerons à vous lever une boutique de la maniere que je l'entends.

La mere d'Aladdin, qui n'avoit pas crû juſqu'alors que le magicien Afriquain fût frere de ſon mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettoit de faire à ſon fils. Elle le remercia de ſes bonnes intentions ; & après avoir exhorté Aladdin à ſe rendre digne de tous les biens que ſon oncle lui faiſoit eſpérer, elle ſervit le ſou-

La converſation roula ſur le même ſujet pendant tout le repas, & juſqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mere & du fils, & ſe retira.

Le lendemain matin le magicien Afriquain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Muſtafa le Tailleur, comme il l'avoit promis : il prit Aladdin avec lui, & il le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes ſortes de belles étoffes, pour les différens âges & conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin ; & après avoir mis à part tous ceux qui lui plaiſoient davantage, & rejetté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : Mon neveu, choiſiſſez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin, charmé des libéralités de ſon nouvel oncle, en choiſit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devoit l'accompagner, & paya le tout ſans marchander.

Lorſqu'Aladdin ſe vit ainſi habillé magnifiquement depuis les pieds juſqu'à la tête, il fit à ſon oncle tous les remercimens imaginables ; & le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, & de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la Ville, particulierement dans ceux où étoient les boutiques des riches marchands. Et quand il fut dans la rue où étoient les bou-

tiques des plus riches étoffes & des toiles fines, il dit à Aladdin : Comme vous ſerez bien-tôt marchand comme ceux que vous voyez, il eſt bon que vous les frequentiez, & qu'ils vous connoiſſent. Il lui fit voir auſſi les Moſquées les plus belles & les plus grandes, & le conduiſit dans les Khans où logeoient les marchands étrangers, dans tous les endroits du Palais du Sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru enſemble tous les beaux endroits de la Ville, ils arriverent dans le Khan, où le magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec leſquels il avoit commencé de faire connoiſſance depuis ſon arrivée, & qu'il avoit aſſemblés exprès pour les bien régaler, & leur donner en même tems la connoiſſance de ſon prétendu neveu.

Le regal ne finit que ſur le ſoir : Aladdin voulut prendre congé de ſon oncle pour s'en retourner ; mais le magicien Afriquain ne voulut pas le laiſſer aller ſeul, & le reconduiſit lui-même chez ſa mere. Dès qu'elle eut apperçu ſon fils ſi bien habillé, elle fut tranſportée de joie ; & elle ne ceſſoit de donner mille bénédictions au magicien qui avoit fait une ſi grande dépenſe pour ſon enfant. Généreux parent, lui dit-elle, je ne ſçai comment vous remercier de votre libéralité ; je ſçai que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, & qu'il en ſeroit

indigne

indigne, s'il n'en étoit reconnoiſſant, & s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établiſſement ſi diſtingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon ame, & je vous ſouhaite une vie aſſez longue, pour être témoin de la reconnoiſſance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en ſe gouvernant ſelon vos bons conſeils.

Aladdin, reprit le magicien Afriquain, eſt un bon enfant; il m'écoute aſſez, & je crois que nous en ferons quelque choſe de bon. Je ſuis fâché d'une choſe, de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'eſt jour de vendredi, les boutiques ſeront fermées, & il n'y aura pas lieu de ſonger à en louer une & à la garnir, pendant que les marchands ne penſeront qu'à ſe divertir. Ainſi nous remettrons l'affaire à ſamedi: mais je viendrai demain le prendre, & je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de ſe trouver. Il n'a peut-être encore rien vû des divertiſſemens qu'on y prend. Il n'a été juſqu'à préſent qu'avec des enfans, il faut qu'il voye des hommes. Le magicien Afriquain prit enfin congé de la mere & du fils, & ſe retira. Aladdin cependant qui étoit déja dans une grande joie de ſe voir ſi bien habillé, ſe fit encore un plaiſir par avance de la promenade des jardins des

environs de la Ville. En effet, jamais il n'étoit ſorti hors des portes, & jamais il n'avoit vû les environs, qui étoient d'une grande beauté & très-agréables.

Aladdin ſe leva & s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir, quand ſon oncle viendroit le prendre: après avoir attendu long-tems, à ce qu'il lui ſembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, & ſe tenir ſur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'apperçut, il en avertit ſa mere; & en prenant congé d'elle, il ferma la porte, & courut à lui pour le joindre.

Le magicien Afriquain fit beaucoup de careſſes à Aladdin, quand il le vit: Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choſes. Il le mena par une porte qui conduiſoit à de grandes & belles maiſons, ou plûtôt à des Palais magnifiques qui avoient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque Palais qu'ils rencontroient, il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau; & Aladdin, en le prévenant, quand un autre ſe préſentoit: Mon oncle, diſoit-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne; & le ruſé magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le deſſein qu'il avoit dans la tête, prit oc-

caſion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'aſſit près d'un grand baſſin, qui recevoit une très-belle eau par un muffle de lion de bronze, & feignit qu'il étoit las, afin de faire répoſer Aladdin : Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué auſſi-bien que moi; repoſons-nous ici pour reprendre des forces, nous aurons plus de courage à pourſuivre notre promenade.

Quand ils furent aſſis, le magicien Afriquain tira d'un linge attaché à ſa ceinture des gâteaux & pluſieurs ſortes de fruits, dont il avoit fait proviſion, & il l'étendit ſur le bord du baſſin. Il partagea un gâteau entre lui & Aladdin; & à l'égard des fruits, il lui laiſſa la liberté de choiſir ceux qui ſeroient le plus à ſon goût. Pendant ce petit repas, il entretint ſon prétendu neveu de pluſieurs enſeignemens qui tendoient à l'exhorter de ſe détacher de la fréquentation des enfans, & de s'approcher plûtôt des hommes ſages & prudens, de les écouter, & de profiter de leurs entretiens : Bien-tôt, lui diſoit-il, vous ſerez homme comme eux, & vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choſes à leur exemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils ſe leverent, & ils pourſuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient ſéparés les uns des autres, que par des petits foſſés qui en marquoient les limites, mais qui n'en empê-

choient pas la communication ; la bonne-foi faiſoit que les citoyens de cette capitale n'apportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de ſe nuire. Inſenſiblement le magicien Afriquain mena Aladdin aſſez loin au-delà des jardins, & le fit traverſer des campagnes qui le conduiſirent juſques aſſez près des montagnes.

Aladdin qui de ſa vie n'avoit fait tant de chemin, ſe ſentit fort fatigué d'une ſi longue marche : Mon oncle, dit-il au magicien Afriquain, où allons-nous ? nous avons laiſſé les jardins bien loin derriere nous, & je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus, je ne ſçai ſi j'aurai aſſez de force pour retourner juſqu'à la ville. Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui ſurpaſſe tous ceux que vous venez de voir ; il n'eſt pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas ; & quand nous y ſerons arrivés, vous me direz vous-même ſi vous ne ſeriez pas fâché de ne l'avoir pas vû, après vous en être approché de ſi près. Aladdin ſe laiſſa perſuader ; & le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes hiſtoires amuſantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, & la fatigue plus ſupportable.

Ils arriverent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre & à peu près égales, ſéparées par un vallon de très-peu

de largeur : c'étoit-là cet endroit remarquable où le magicien Afriquain avoit voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand deſſein qui l'avoit fait venir de l'extrémité de l'Afrique juſqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin ; je veux vous faire voir ici des choſes extraordinaires & inconnues à tous les mortels ; & quand vous les aurez vûes, vous me remercierez d'avoir été témoin de tant de merveilles que perſonne au monde n'aura vû que vous. Pendant que je vais battre le fuſil, amaſſez de toutes les brouſſailles que vous voyez, celles qui ſeront les plus ſeches, afin d'allumer du feu.

Il y avoit une ſi grande quantité de ces brouſſailles, qu'Aladdin en eut bien-tôt fait un amas plus que ſuffiſant dans le tems que le magicien allumoit l'allumette : il y mit le feu ; & dans le moment que les brouſſailles s'enflammerent, le magicien Afriquain y jetta d'un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaiſſe, qu'il détourna de côté & d'autre en prononçant des paroles magiques, auſquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment la terre trembla un peu, & s'ouvrit en cet endroit devant le magicien & Aladdin ; & fit voir à découvert une pierre d'environ un pied & demi en quarré & d'environ un pied de profondeur, poſée horiſontalement, avec un an-

neau de bronze ſcellé dans le milieu, pour s'en ſervir à la lever. Aladdin effrayé de tout ce qui ſe paſſoit à ſes yeux, eut peur, & il voulut prendre la fuite. Mais il étoit néceſſaire à ce myſtere, & le magicien le retint & le gronda fort, en lui donnant un ſoufflet ſi fortement appliqué, qu'il le jetta par terre, & que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il y parut par le ſang qui en ſortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant, & les larmes aux yeux : Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez ſi rudement ? J'ai mes raiſons pour le faire, lui répondit le magicien. Je ſuis votre oncle, qui vous tient préſentement lieu de pere, & vous ne devez pas me repliquer : mais, mon enfant, ajouta t-il en ſe radouciſſant, ne craignez rien, je ne demande autre choſe de vous, que vous m'obéiſſiez exactement, ſi vous voulez bien profiter & vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promeſſes du magicien calmerent un peu la crainte & le reſſentiment d'Aladdin ; & lorſque le magicien le vit entierement raſſuré : Vous avez vû, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum & des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc préſentement que ſous cette pierre que vous voyez, il y a un tréſor caché qui vous eſt deſtiné,

& qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands Rois du monde. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a perſonne au monde que vous, à qui il ſoit permis de toucher cette pierre, & de la lever pour y entrer: il m'eſt même défendu d'y toucher, & de mettre le pied dans le tréſor, quand il ſera ouvert. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, ſans y manquer : la choſe eſt de grande conſéquence & pour vous & pour moi.

Aladdin toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit & de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien de ce tréſor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit paſſé : Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en ſe levant, de quoi s'agit-il? commandez, je ſuis tout prêt d'obéir. Je ſuis ravi, mon enfant, lui dit le magicien Afriquain en l'embraſſant, que vous ayiez pris ce parti : Venez, approchez-vous, prenez cet anneau, & levez la pierre. Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne ſuis pas aſſez fort pour la lever; il faut donc que vous m'aidiez : Non, repartit le magicien Afriquain, vous n'avez pas beſoin de mon aide, & nous ne ferions rien vous & moi, ſi je vous aidois; il faut que vous la leviez vous ſeul. Prononcez ſeulement le nom de votre pere & de votre grand-pere, en tenant l'anneau, & levez, vous verrez qu'elle viendra à vous ſans

peine. Aladdin fit comme le magicien lui avoit dit ; il leva la pierre avec facilité, & il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte & des degrés pour descendre plus bas : Mon fils, dit alors le magicien Afriquain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire : Descendez dans ce caveau ; quand vous serez au-bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté & partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droite & à gauche quatre vases de bronze grands comme des cuves, pleins d'or & d'argent ; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la premiere salle, levez votre robe, & serrez-la bien autour de vous ; quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, & de-là à la troisieme aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous bien d'approcher des murs, & d'y toucher même avec votre robe ; car si vous y touchiez, vous mourriez sur le champ. C'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisieme salle il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin, planté de beaux arbres, tous chargés de fruits : marchez tout droit, & traversez ce

jardin par un chemin qui vous menera à un eſcalier de cinquante marches pour monter ſur une terraſſe. Quand vous ſerez ſur la terraſſe, vous verrez devant vous une niche, & dans la niche, une lampe allumée : prenez la lampe, éteignez-la ; & quand vous aurez jetté le lumignon & verſé la liqueur, mettez-la dans votre ſein, & apportez-la moi ; ne craignez pas de gâter votre habit ; la liqueur n'eſt pas de l'huile, & la lampe ſera ſeche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez ; cela ne vous eſt pas défendu.

En achevant ces paroles, le magicien Afriquain tira un anneau qu'il avoit au doigt, & il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui diſant que c'étoit un préſervatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en obſervant bien tout ce qu'il venoit de lui preſcrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette inſtruction, deſcendez hardiment, nous allons être riches l'un & l'autre pour toute notre vie.

Aladdin ſauta legerement dans le caveau, & il deſcendit juſqu'au bas des degrés : il trouva les trois ſalles dont le magicien Afriquain lui avoit fait la deſcription : il paſſa au-travers avec d'autant plus de précaution qu'il appréhendoit de mourir, s'il manquoit à obſerver ſoigneuſement ce qui lui avoit été preſcrit. Il traverſa le jardin ſans

s'arrêter, monta ſur la terraſſe, prit la lampe allumée dans la niche, jetta le lumignon & la liqueur ; & en la voyant ſans humidité comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans ſon ſein : il deſcendit de la terraſſe, & il s'arrêta dans le jardin à en conſidérer les fruits qu'il n'avoit vû qu'en paſſant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires : chaque arbre en portoit de différente couleur ; il y en avoit de blancs, de luiſans & tranſparens comme le cryſtal, de rouges, les uns plus chargés, les autres moins ; de verds, de bleus, de violets, de tirans ſur le jaune, & de pluſieurs autres ſortes de couleurs. Les blancs étoient des perles ; les luiſans & tranſparens, des diamans ; les rouges les plus foncés, des rubis ; les autres moins foncés, des rubis balais ; les verds, des émeraudes ; les bleus, des turquoiſes ; les violets, des amethyſtes ; ceux qui tiroient ſur le jaune, des ſaphirs ; & ainſi des autres. Et ces fruits étoient tous d'une groſſeur & d'une perfection à quoi on n'avoit encore vû rien de pareil dans le monde. Aladdin qui n'en connoiſſoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vûe de ces fruits qui n'étoient pas de ſon goût, comme l'euſſent été des figues, des raiſins, & les autres fruits excellens qui ſont communs dans la Chine. Auſſi n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix : il s'i-

magina que tous ces fruits n'étoient que du verre coloré, & qu'ils ne valoient pas davantage. La diverſité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté & la groſſeur extraordinaire de chaque fruit, lui donna envie d'en cueillir de toutes les ſortes. En effet il en prit pluſieurs de chaque couleur, & il en emplit ſes deux poches, & deux bourſes toutes neuves que le magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait préſent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; & comme les deux bourſes ne pouvoient tenir dans ſes poches qui étoient déja pleines, il les attacha de chaque côté à ſa ceinture; il en enveloppa même dans les plis de ſa ceinture qui étoit d'une étoffe de ſoie ample & à pluſieurs tours, & il les accommoda de maniere qu'ils ne pouvoient pas tomber; il n'oublia pas auſſi d'en fourrer dans ſon ſein, entre la robe & la chemiſe autour de lui.

Aladdin ainſi chargé de tant de richeſſes, ſans le ſçavoir, reprit en diligence le chemin des trois ſalles, pour ne pas faire attendre trop long-tems le magicien Afriquain; & après avoir paſſé à-travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit deſcendu, & ſe préſenta à l'entrée du caveau où le magicien Afriquain l'attendoit avec impatience. Auſſitôt qu'Aladdin l'apperçut: Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main

pour m'aider à monter : le magicien Afriquain lui dit : Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embarraſſer. Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarraſſe pas, je vous la donnerai dès que je ſerai monté. Le magicien Afriquain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains, avant de le tirer du caveau; & Aladdin qui avoit embarraſſé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refuſa abſolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien Afriquain au deſeſpoir de la réſiſtance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jetta un peu de ſon parfum ſur le feu qu'il avoit eu ſoin d'entretenir; & à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui ſervoit à fermer l'entrée du caveau, ſe remit d'elle-même à ſa place, avec la terre par-deſſus au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien Afriquain & d'Aladdin.

Il eſt certain que le magicien Afriquain n'étoit pas frere de Muſtafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conſéquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, & il y étoit né; & comme l'Afrique eſt un pays où l'on eſt plus entêté de la magie que partout ailleurs, il s'y étoit appliqué dès ſa jeuneſſe; & après quarante années ou environ d'enchantemens, d'o-

pérations de Géomance, de ſuffumigations & de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir qu'il y avoit dans le monde une lampe merveilleuſe, dont la poſſeſſion le rendroit plus puiſſant qu'aucun Monarque de l'Univers, s'il pouvoit en devenir le poſſeſſeur. Par une derniere opération de Géomance, il avoit connu que cette lampe étoit dans un lieu ſouterrain au milieu de la Chine, à l'endroit & avec toutes les circonſtances que nous venons de voir. Bien perſuadé de la vérité de cette découverte, il étoit parti de l'extrémité de l'Afrique, comme nous l'avons dit; & après un voyage long & pénible, il étoit arrivé à la ville qui étoit ſi voiſine du tréſor; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoiſſance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en perſonne dans le lieu ſoûterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y deſcendît, l'allât prendre, & la lui mît entre les mains; c'eſt pourquoi il s'étoit adreſſé à Aladdin qui lui avoit paru un jeune enfant ſans conſéquence & très-propre à lui rendre ce ſervice qu'il attendoit de lui, bien réſolu dès qu'il auroit la lampe dans ſes mains, de faire la derniere ſuffumigation que nous avons dite, & de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vû, & ſacrifier le pauvre Aladdin à ſon

avarice & à ſa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le ſoufflet donné à Aladdin, & l'autorité qu'il avoit priſe ſur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre & à lui obéir exactement, afin que lorſqu'il lui demanderoit cette fameuſe lampe magique, il la lui donnât auſſi-tôt; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit propoſé. Enfin il n'uſa de ſa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il conteſtoit plus long-tems avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, & ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très-caché.

Quand le magicien Afriquain vit ſes grandes & belles eſpérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique; c'eſt ce qu'il fit dès le même jour. Il prit ſa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit ſorti avec Aladdin; il avoit à craindre en effet d'être obſervé par pluſieurs perſonnes qui pouvoient l'avoir vû ſe promener avec cet enfant, & revenir ſans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin; mais celui-là même qui avoit crû le perdre pour jamais, n'avoit pas fait attention qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit ſervir à le ſauver. En effet, ce fut cet an-

neau qui fut cauſe du ſalut d'Aladdin, qui n'en ſçavoit nullement la vertu; & il eſt étonnant que cette perte, jointe à celle de la lampe, n'ait pas jetté ce magicien dans le dernier deſeſpoir. Mais les magiciens ſont ſi accoutumés aux diſgraces & aux événemens contraires à leurs ſouhaits, qu'ils ne ceſſent tant qu'ils vivent de ſe repaître de fumée, de chimeres & de viſions.

Aladdin qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de ſon faux oncle, après les careſſes & le bien qu'il lui avoit fait, fut dans un étonnement qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que de repréſenter par des paroles, quand il ſe vit enterré tout vif : il appella mille fois ſon oncle, en criant qu'il étoit prêt de lui donner la lampe ; mais ſes cris étoient inutiles, & il n'y avoit plus moyen d'être entendu ; ainſi il demeura dans les ténebres & dans l'obſcurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ſes larmes, il deſcendit juſqu'au bas de l'eſcalier du caveau pour aller chercher la lumiere dans le jardin où il avoit déja paſſé ; mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé & rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite & à gauche par pluſieurs fois, & il ne trouve plus de porte : il redouble ſes cris & ſes pleurs, & il s'aſſit ſur les degrés du caveau, ſans eſpoir de revoir jamais la lumiere, &

avec la triſte certitude au contraire de paſſer des ténebres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, ſans manger & ſans boire : le troiſieme jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant; & avec une réſignation entiere à la volonté de Dieu, il s'écria : *Il n'y a de force & de puiſſance qu'en Dieu, le Haut, le Grand.* Dans cette action de mains jointes, il frotta ſans y penſer, l'anneau que le magicien Afriquain lui avoit mis au doigt, & dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Auſſitôt un Génie d'une figure énorme & d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de deſſous la terre, juſqu'à ce qu'il atteignit de la tête à la voûte, & dit à Aladdin ces paroles : *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme à ton eſclave, & l'eſclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres eſclaves de l'anneau.*

En tout autre tems & en toute autre occaſion, Aladdin qui n'étoit pas accoûtumé à de pareilles viſions, eût pû être ſaiſi de frayeur, & perdre la parole à la vûe d'une figure ſi extraordinaire ; mais occupé uniquement du danger préſent où il étoit, il répondit ſans héſiter : Qui que tu ſois, fais-moi ſortir de ce lieu, ſi tu en as le pouvoir. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, & qu'il ſe trouva hors du

du caveau, & à l'endroit juſtement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré ſi long-tems dans les ténebres les plus épaiſſes, ait eu d'abord de la peine à ſoutenir le grand jour : il y accoutuma ſes yeux peu à peu ; & en regardant autour de lui, il fut fort ſurpris de ne pas voir d'ouverture ſur la terre. Il ne put comprendre de quelle maniere il ſe trouvoit ſi ſubitement hors de ſes entrailles ; il n'y eut que la place où les brouſſailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à peu près où étoit le caveau. Enſuite, en ſe tournant du côté de la ville, il l'apperçut au milieu des jardins qui l'environnoient, & il reconnut le chemin par où le magicien Afriquain l'avoit amené : il le reprit en rendant graces à Dieu de ſe revoir une autre fois au monde, après avoir deſeſpéré d'y revenir jamais. Il arriva juſqu'à la ville, & ſe traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez ſa mere, la joie de la revoir, jointe à la foibleſſe dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui cauſerent un évanouiſſement qui dura quelque tems. Sa mere qui l'avoit déja pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ſes ſoins pour le faire revenir. Il revint enfin de ſon évanouiſſement ; & les premieres paroles qu'il pro-

nonça, furent celles-ci : Ma mere, avant toute choſe, je vous prie de me donner à manger ; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce ſoit. Sa mere lui apporta ce qu'elle avoit, & en le mettant devant lui : Mon fils, lui dit-elle, ne vous preſſez pas ; cela eſt dangereux ; mangez peu-à-peu & à votre aiſe, & ménagez-vous dans le grand beſoin que vous en avez ; je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez aſſez de tems pour me raconter ce qui vous eſt arrivé, quand vous ſerez bien rétabli. Je ſuis toute conſolée de vous revoir, après l'affliction où je me ſuis trouvée depuis vendredi, & toutes les peines que je me ſuis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vû qu'il étoit nuit, & que vous n'étiez pas revenu à la maiſon.

Aladdin ſuivit le conſeil de ſa mere, il mangea tranquillement & peu-à-peu, & il but à proportion. Quand il eut achevé : Ma mere, dit-il, j'aurois de grandes plaintes à vous faire ſur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la diſcrétion d'un homme qui avoit deſſein de me perdre, & qui tient à l'heure que je vous parle ma mort ſi certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne ſuis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour ; mais vous avez crû qu'il étoit mon oncle, & je l'ai crû comme vous. Eh pouvions-nous avoir d'autre penſée d'un homme qui m'ac-

cabloit de careſſes & de biens, & qui me faiſoit tant d'autres promeſſes avantageuſes ? ſçachez, ma mere, que ce n'eſt qu'un traître, un méchant, un fourbe ; il ne m'a fait tant de bien & tant de promeſſes, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit propoſé, de me perdre, comme je l'ai dit, ſans que ni vous ni moi nous puiſſions en deviner la cauſe. De mon côté, je puis aſſurer que je ne lui ai donné aucun ſujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidele que vous allez entendre de tout ce qui s'eſt paſſé depuis que je me ſuis ſéparé de vous, juſqu'à l'exécution de ſon pernicieux deſſein.

Aladdin commença à raconter à ſa mere tout ce qui lui étoit arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais & les jardins qui étoient hors de la ville ; ce qui lui arriva dans le chemin juſqu'à l'endroit des deux montagnes où ſe devoit opérer le grand prodige du magicien : comment avec un parfum jetté dans du feu & quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte en un inſtant, & avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduiſoit à un tréſor ineſtimable. Il n'oublia pas le ſoufflet qu'il avoit reçu du magicien, & de quelle maniere, après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promeſſes,

& en lui mettant ſon anneau au doigt, à deſcendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonſtance de tout ce qu'il avoit vû en paſſant & en repaſſant dans les trois ſalles, dans le jardin & ſur la terraſſe où il avoit pris la lampe merveilleuſe, qu'il montra à ſa mere en la tirant de ſon ſein, auſſi-bien que les fruits tranſparens & de différentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en ſe retournant, auſquels il joignit deux bourſes pleines qu'il donna à ſa mere, & dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuſes, dont l'éclat brillant comme le ſoleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix; mais la mere d'Aladdin n'avoit pas ſur cela plus de connoiſſance que ſon fils. Elle avoit été élevée dans une condition très-médiocre, & ſon mari n'avoit pas eu aſſez de biens pour lui donner de ces ſortes de pierreries. D'ailleurs elle n'en avoit jamais vû à aucune de ſes parentes ni de ſes voiſines; ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle ne les regarda que comme des choſes de peu de valeur, & bonnes tout au plus à récréer la vûe par la variété de leurs couleurs; ce qui fit qu'Aladdin les mit derriere un des couſſins du ſofa ſur lequel il étoit aſſis. Il acheva le récit de ſon avanture, en lui diſant, que comme il fut revenu, & qu'il ſe fut préſenté à l'entrée

du caveau, prêt à en ſortir ; ſur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un inſtant, par la force du parfum que le magicien avoit jetté ſur le feu qu'il n'avoit pas laiſſé éteindre, & des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en put dire davantage ſans verſer des larmes, en lui repréſentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorſqu'il s'étoit vû entré tout vivant dans le fatal caveau, juſqu'au moment qu'il en étoit ſorti, & que pour ainſi dire il étoit revenu au monde par l'attouchement de ſon anneau, dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : Il n'eſt pas néceſſaire de vous en dire davantage, dit-il à ſa mere, le reſte vous eſt connu. Voilà enfin quelle a été mon avanture, & quel eſt le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vû.

La mere d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux & ſurprenant, & en même tems ſi affligeant pour une mere qui aimoit ſon fils tendrement, malgré ſes défauts, ſans l'interrompre : dans les endroits néanmoins les plus touchans, & qui faiſoient connoître davantage la perfidie du magicien Afriquain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le déteſtoit, par les marques de ſon indignation ; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle ſe déchaîna

en mille injures contre cet impoſteur : elle l'appella traître, perfide, barbare, aſſaſſin, trompeur, magicien, ennemi & deſtructeur du genre humain. Oui, mon fils, ajoûta-t-elle, c'eſt un magicien, & les magiciens ſont des peſtes publiques ; ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens & par leurs ſorcelleries. Beni ſoit Dieu, qui n'a pas voulu que ſa méchanceté inſigne eût ſon effet entier contre vous : vous devez bien le remercier de la grace qu'il vous a faite ; la mort vous étoit inévitable, ſi vous ne vous fuſſiez ſouvenu de lui, & que vous n'euſſiez imploré ſon ſecours. Elle dit encore beaucoup de choſes, en déteſtant toujours la trahiſon que le magicien avoit faite à ſon fils ; mais en parlant elle s'apperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit beſoin de repos. Elle le fit coucher, & peu de tems après elle ſe coucha auſſi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu ſouterrain où il avoit été enſéveli à deſſein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond ſommeil, & ne ſe réveilla le lendemain que fort tard. Il ſe leva ; & la premiere choſe qu'il dit à ſa mere, ce fut qu'il avoit beſoin de manger, & qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaiſir que de lui donner à déjeûner. Hélas, mon fils, lui répondit ſa mere, je n'ai pas ſeulement un morceau de pain à vous don

ner, vous mangeâtes hier au ſoir le peu de proviſions qu'il y avoit dans la maiſon! mais donnez-vous un peu de patience, je ne ſerai pas long-tems à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain & quelque choſe pour notre dîné. Ma mere, reprit Aladdin, reſervez votre fil de coton pour une autre fois, & donnez-moi la lampe que j'apportai hier; j'irai la vendre, & l'argent que j'en aurai ſervira à nous avoir de quoi déjeuner & dîner, & peut-être de quoi ſouper.

La mere d'Aladdin prit la lampe où elle l'avoit miſe: La voilà, dit-elle à ſon fils, mais elle eſt bien ſale; pour peu qu'elle ſoit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque choſe davantage. Elle prit de l'eau & un peu de ſable fin pour la nettoyer; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un inſtant, en préſence de ſon fils, un Génie hideux & d'une grandeur giganteſque s'éleva & parut devant elle, & lui dit d'une voix tonnante: *Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir, comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres eſclaves de la lampe.*

La mere d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre: ſa vûe n'avoit pû ſoutenir la figure hideuſe & épouvantable du Génie; & ſa frayeur avoit été ſi grande dès les pre-

mieres paroles qu'il avoit prononcées; qu'elle étoit tombée évanouie.

Aladdin qui avoit déjà eu une apparition à-peu-près ſemblable dans le caveau, ſans perdre de tems ni le jugement, ſe ſaiſit promptement de la lampe; & en ſuppléant au défaut de ſa mere, il répondit pour elle d'un ton ferme: J'ai faim, dit-il au Génie, apportez-moi de quoi manger. Le Génie diſparut, & un inſtant après il revint chargé d'un grand baſſin d'argent qu'il portoit ſur ſa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellens mets arrangés deſſus, avec ſix grands pains blancs comme neige ſur les plats, deux bouteilles de vin exquis, & deux taſſes d'argent à la main: il poſa le tout ſur le ſofa, & auſſi-tôt il diſparut.

Cela ſe fit en ſi peu de tems, que la mere d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de ſon évanouiſſement quand le Génie diſparut pour la ſeconde fois. Aladdin qui avoit déjà commencé de lui jetter de l'eau ſur le viſage ſans effet, ſe mit en devoir de recommencer pour la faire revenir; mais ſoit que les eſprits qui s'étoient diſſipés ſe fuſſent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le Génie venoit d'apporter, y eût contribué quelque choſe, elle revint dans le moment: Ma mere, lui dit Aladdin, cela n'eſt rien, levez-vous & venez manger; voici de quoi

vous

vous remettre le cœur, & en même tems de quoi ſatisfaire au grand beſoin que j'ai de manger : ne laiſſons pas refroidir de ſi bons mets, & mangeons.

La mere d'Aladdin fut extrêmement ſurpriſe quand elle vit le grand baſſin, les douze plats, les ſix pains, les deux bouteilles & les deux taſſes, & qu'elle ſentit l'odeur délicieuſe qui exhaloit de tous ces plats : Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, & à qui ſommes-nous redevables d'une ſi grande libéralité ? le Sultan auroit-il eu connoiſſance de notre pauvreté, & auroit-il eu compaſſion de nous ? Ma mere, reprit Aladdin, mettons-nous à table & mangeons, vous en avez beſoin auſſi-bien que moi ; je vous le dirai quand nous aurons déjeûné. Ils ſe mirent à table, & ils mangerent avec d'autant plus d'appetit, que la mere & le fils ne s'étoient jamais trouvés à une table ſi bien fournie.

Pendant le repas, la mere d'Aladdin ne pouvoit ſe laſſer de regarder & d'admirer le baſſin & les plats, quoiqu'elle ne ſçût pas trop diſtinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matiere, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils ; &, à proprement parler, ſans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnue, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admira-

tion, & ſon fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoiſſance qu'elle.

Aladdin & ſa mere, qui ne croyoient faire qu'un ſimple déjeûné, ſe trouverent encore à table à l'heure du dîné : des mets ſi excellens les avoient mis en appetit ; & pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas enſemble, & de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur reſta non-ſeulement de quoi ſouper, mais même aſſez de quoi en faire deux autres repas auſſi forts le lendemain.

Quand la mere d'Aladdin eut deſſervi & mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'aſſeoir ſur le ſofa auprès de ſon fils : Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous ſatisfaſſiez à l'impatience où je ſuis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit paſſé entre le Génie & lui pendant ſon évanouiſſement, juſqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mere d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du diſcours de ſon fils & de l'apparition du Génie : Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos Génies ? jamais depuis que je ſuis au monde je n'ai entendu dire que perſonne de ma connoiſſance en eût vû. Par quelle avanture ce vilain Génie eſt-il venu ſe préſenter à

moi ? pourquoi s'eſt-il adreſſé à moi & non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du tréſor ?

Ma mere, repartit Aladdin, le Génie qui vient de vous apparoître n'eſt pas le même qui m'eſt apparu ; ils ſe reſſemblent en quelque maniere par leur grandeur de Géant, mais ils ſont entierement différens par leurs mines & par leur habillement : auſſi ſont-ils à différens maîtres. Si vous vous en ſouvenez, celui que j'ai vû s'eſt dit eſclave de l'anneau que j'ai au doigt ; & celui que vous venez de voir s'eſt dit eſclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me ſemble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi, s'écria la mere d'Aladdin, c'eſt donc votre lampe qui eſt cauſe que ce maudit Génie s'eſt adreſſé à moi plûtôt qu'à vous ? Ah ! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux & la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je conſens plûtôt qu'elle ſoit jettée ou vendue, que de courir le riſque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez auſſi de l'anneau : il ne faut pas avoir commerce avec des Génies ; ce ſont des démons, & notre Prophete l'a dit.

Ma mere, avec votre permiſſion, reprit Aladdin, je me garderai bien préſentement de vendre, comme j'étois près de le faire

tantôt, une lampe qui va nous être ſi utile à vous & à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer? il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir & nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'étoit pas ſans raiſon que mon faux & méchant oncle s'étoit donné tant de mouvemens & avoit entrepris un ſi long & pénible voyage, puiſque c'étoit pour parvenir à la poſſeſſion de cette lampe merveilleuſe, qu'il avoit préférée à tout l'or & l'argent qu'il ſçavoit être dans les ſalles, & que j'ai vû moi même, comme il m'en avoit averti. Il ſçavoit trop bien le mérite & la valeur de cette lampe, pour ne demander autre choſe d'un tréſor ſi riche: puiſque le haſard nous en a fait découvrir la vertu, faiſons-en un uſage qui nous ſoit profitable, mais d'une maniere qui ſoit ſans éclat, & qui ne nous attire pas l'envie & la jalouſie de nos voiſins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, & la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en ſera beſoin, puiſque les Génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui eſt de l'anneau, je ne ſçaurois auſſi me réſoudre à le jetter: ſans cet anneau vous ne m'euſſiez jamais revû; & ſi je vivois à l'heure qu'il eſt, ce ne ſeroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, & de le porter toujours au doigt bien précieuſement; qui ſçait s'il ne m'arrivera pas quel-

qu'autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer ? Comme le raiſonnement d'Aladdin paroiſſoit aſſez juſte, ſa mere n'eut rien à y repliquer : Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez ; pour moi je ne voudrois pas avoir affaire avec des Génies : je vous déclare que je m'en lave les mains, & que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au ſoir après le ſoupé, il ne reſta rien de la bonne proviſion que le Génie avoit apportée. Le jour ſuivant, Aladdin qui ne vouloit pas attendre que la faim le preſſât, prit un des plats d'argent ſous ſa robe, & ſortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adreſſa à un Juif qu'il rencontra dans ſon chemin : il le tira à l'écart ; & en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le Juif ruſé & adroit prend le plat, l'examine ; & il n'eut pas plûtôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'eſtimoit. Aladdin qui n'en connoiſſoit pas la valeur, & qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandiſe, ſe contenta de lui dire qu'il ſçavoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, & qu'il s'en rapportoit à ſa bonne foi. Le Juif ſe trouva embarraſſé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de ſçavoir ſi Aladdin en connoiſſoit la matiere & la va-

leur, il tira de ſa bourſe une piece d'or qui ne faiſoit au plus que la ſoixante-deuxieme partie de la valeur du plat, & il la lui préſenta. Aladdin prit la piece avec un grand empreſſement; & dès qu'il l'eut dans la main il ſe retira ſi promptement, que le Juif, non content du gain exorbitant qu'il faiſoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, & qu'il auroit pû lui en donner beaucoup moins. Il fut ſur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque choſe de ſa piece d'or; mais Aladdin couroit, & il étoit déjà ſi loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin, en s'en retournant chez ſa mere, s'arrêta à la boutique d'un Boulanger, chez qui il fit la proviſion de pain pour ſa mere & pour lui, & qu'il paya ſur ſa piece d'or, que le Boulanger lui changea. En arrivant il donna le reſte à ſa mere, qui alla au marché acheter les autres proviſions néceſſaires pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuerent ainſi à vivre de ménage, c'eſt-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au Juif l'un après l'autre juſqu'au douzieme, de la même maniere qu'il avoit fait le premier, à meſure que l'argent venoit à manquer dans la maiſon. Le Juif qui avoit donné une piece d'or du premier, n'oſa lui

offrir moins des autres, de crainte de perdre une ſi bonne aubaine : il les paya tous ſur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépenſé, Aladdin eut recours au baſſin, qui peſoit lui ſeul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à ſon Marchand ordinaire, mais ſon grand poids l'en empêcha : il fut donc obligé d'aller chercher le Juif, qu'il amena chez ſa mere ; & le Juif, après avoir examiné le poids du baſſin, lui compta ſur-le-champ dix pieces d'or, dont Aladdin ſe contenta.

Tant que les dix pieces d'or durerent, elles furent employées à la dépenſe journaliere de la maiſon. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oiſive, s'étoit abſtenu de jouer avec les jeunes gens de ſon âge, depuis ſon avanture avec le magicien Afriquain. Il paſſoit les journées à ſe promener, ou à s'entretenir avec des gens avec leſquels il avoit fait connoiſſance. Quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques des gros Marchands, où il prêtoit l'oreille aux entretiens de gens de diſtinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient comme à une eſpece de rendez-vous ; & ces entretiens peu-à-peu lui donnerent quelque teinture de la connoiſſance du monde.

Quand il ne reſta plus rien des dix pieces d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que ſa mere avoit touché ; & comme il

l'eut reconnu à l'impreſſion que le ſable y avoit laiſſée, il la frotta comme elle avoit fait, & auſſi-tôt le même Génie qui s'étoit déjà fait voir, ſe préſenta devant lui; mais comme Aladdin avoit frotté la lampe plus légerement que ſa mere, il lui parla auſſi d'un ton plus radouci: *Que veux-tu?* lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant, *me voici prêt à t'obéir comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & les autres eſclaves de la lampe comme moi.* Aladdin lui dit: J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. Le Génie diſparut, & peu de tems après il reparut, chargé d'un ſervice de table pareil à celui qu'il avoit apporté la premiere fois; il le poſa ſur le ſofa, & dans le moment il diſparut.

La mere d'Aladdin, avertie du deſſein de ſon fils, étoit ſortie exprès pour quelque affaire, afin de ne ſe pas trouver dans la maiſon dans le tems de l'apparition du Génie. Elle rentra peu de tems après, vit la table & le buffet très-bien garnis, & demeura preſqu'auſſi ſurpriſe de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avoit été la premiere fois. Aladdin & ſa mere ſe mirent à table; & après le repas il leur reſta encore de quoi vivre largement les deux jours ſuivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maiſon ni pain ni autres proviſions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'ar-

gent, & alla chercher le Juif qu'il connoiſſoit, pour le lui vendre. En y allant il paſſa devant la boutique d'un Orfévre reſpectable par ſa vieilleſſe, honnête homme, & d'une grande probité. L'Orfévre qui l'apperçut, l'appella & le fit entrer : Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vû paſſer pluſieurs fois, chargé comme vous l'êtes à préſent, vous joindre à un tel Juif, & repaſſer peu de tems après ſans être chargé. Je me ſuis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez ; mais vous ne ſçavez peut-être pas que ce Juif eſt un trompeur, & même plus trompeur que les autres Juifs, & que perſonne de ceux qui le connoiſſent ne veut avoir affaire à lui. Au reſte, ce que je vous dis ici n'eſt que pour vous faire plaiſir ; ſi vous voulez me montrer ce que vous portez préſentement, & qu'il ſoit à vendre, je vous en donnerai fidellement ſon juſte prix, ſi cela me convient, ſinon je vous adreſſerai à d'autres Marchands qui ne vous tromperont pas.

L'eſpérance de faire plus d'argent du plat, fit qu'Aladdin le tira de deſſous ſa robe, & le montra à l'orfévre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de ſemblables au Juif, & combien il les lui avoit payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avoit vendu douze, & qu'il n'avoit reçu du Juif qu'une piece d'or de chacun. Ah,

le voleur, s'écria l'orfevre ! mon fils, ajouta-t-il, ce qui eſt fait eſt fait ; il n'y faut plus penſer : mais en vous faiſant voir ce que vaut votre plat, qui eſt du meilleur argent dont nous nous ſervions dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le Juif vous a trompé.

L'orfévre prit la balance, il peſa le plat ; & après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent, combien il valoit, & ſes ſubdiviſions ; il lui fit remarquer que ſuivant le poids du plat, il valoit ſoixante-douze pieces d'or, qu'il lui compta ſur le chant en eſpeces, Voilà, dit-il, la juſte valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adreſſer à celui de nos orfévres qu'il vous plaira ; & s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double ; nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons ; & c'eſt ce que les Juifs les plus équitables ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'orfévre du bon conſeil qu'il venoit de lui donner, & dont il tiroit déja un ſi grand avantage : dans la ſuite il ne s'adreſſa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, auſſi bien que le baſſin, dont la juſte valeur lui fut toujours payée à proportion de ſon poids. Quoiqu'Aladdin & ſa mere euſſent une ſource intariſſable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès

qu'il viendroit à leur manquer ; ils continuerent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la reſerve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement & pour ſe pourvoir des commodités néceſſaires dans leur petit ménage. Sa mere de ſon côté ne prenoit la dépenſe de ſes habits, que ſur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite ſi ſobre, il eſt aiſé de juger combien de tems l'argent des douze plats & du baſſin, ſelon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'orfévre, devoit leur avoir duré. Ils vêcurent de la ſorte pendant quelques années, avec le ſecours du bon uſage qu'Aladdin faiſoit de la lampe de tems en tems.

Dans cet intervalle Aladdin qui ne manquoit pas de ſe trouver avec beaucoup d'aſſiduité au rendez-vous des perſonnes de diſtinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or & d'argent, d'étoffes de ſoie, de toiles les plus fines, & de jouailleries, & qui ſe mêloit quelquefois dans leurs converſations, acheva de ſe former, & prit inſenſiblement toutes les manieres du beau monde. Ce fut particulierement chez les jouailliers qu'il fut détrompé de la penſée qu'il avoit que les fruits tranſparens qu'il avoit cueillis dans le jardin où il étoit allé prendre la lampe, n'étoient que du verre coloré, & qu'il ap-

prit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre & acheter de toutes ſortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connoiſſance & le prix; & comme il n'en voyoit pas de pareilles aux ſiennes, ni en beauté ni en groſſeur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardé comme des bagatelles, il poſſédoit un tréſor ineſtimable. Il eut la prudence de n'en parler à perſonne, pas même à ſa mere; & il n'y a pas de doute que ſon ſilence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la ſuite qu'il s'éleva.

Un jour en ſe promenant dans un quartier de la Ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du Sultan, de fermer les boutiques & les portes des maiſons, & de ſe renfermer chacun chez ſoi, juſqu'à ce que la Princeſſe Badroulboudour * fille du Sultan, fût paſſée pour aller au bain, & qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curioſité de voir la Princeſſe à découvert; mais il ne le pouvoit qu'en ſe mettant dans quelque maiſon de connoiſſance, & à-travers d'une jalouſie; ce qui ne le contentoit pas, parce que la Princeſſe, ſelon la coutume, devoit avoir un voile ſur le viſage en allant au bain. Pour ſe ſatisfaire, il s'aviſa d'un moyen qui lui réuſſit; il alla ſe

* *C'eſt-à-dire*, pleine Lune des pleines Lunes.

placer derriere la porte du bain, qui étoit diſpoſée de maniere qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-tems: la Princeſſe parut, & il la vit venir au-travers d'une fente aſſez grande pour voir ſans être vû; elle étoit accompagnée d'une grande foule de ſes femmes & d'Eunuques qui marchoient ſur les côtés & à ſa ſuite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvroit le viſage, & qui la génoit beaucoup; & de la ſorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à ſon aiſe, qu'elle venoit droit à lui.

Juſqu'à ce moment Aladdin n'avoit pas vû d'autres femmes le viſage découvert, que ſa mere qui étoit âgée, & qui n'avoit jamais eu d'aſſez beaux traits, pour lui faire juger que les autres femmes fuſſent plus belles: il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté ſurprenante; mais quelques paroles qu'on employe pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impreſſion que la beauté fait elle-même.

Lorſqu'Aladdin eut vû la Princeſſe Badroulboudour, il perdit la penſée qu'il avoit que toutes les femmes duſſent reſſembler à-peu-près à ſa mere: ſes ſentimens ſe trouverent bien différens, & ſon cœur ne put refuſer toutes ſes inclinations à l'ob-

jet qui venoit de le charmer. En effet la Princeſſe étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle avoit les yeux grands à fleur de tête, vifs & brillans ; le regard doux & modeſte, le nez d'une juſte proportion & ſans défaut, la bouche petite, les levres vermeilles & toutes charmantes par leur agréable ſymmétrie ; en un mot, tous les traits de ſon viſage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit pas donc s'étonner ſi Aladdin fut ébloui & preſque hors de lui-même à la vûe de l'aſſemblage de tant de merveilles qui lui étoient inconues : avec toutes ces perfections, la Princeſſe avoit encore une riche taille, un port & un air majeſtueux, qui à la voir ſeulement, lui attiroient le reſpect qui lui étoit dû.

Quand la Princeſſe fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque tems interdit & comme en extaſe, en retraçant & en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé & pénétré juſqu'au fond du cœur : il rentra enfin en lui-même ; & en conſidérant que la Princeſſe étoit paſſée, & qu'il garderoit inutilement ſon poſte pour la revoir à la ſortie du bain, puiſqu'elle devoit lui tourner le dos & être voilée, il prit le parti de l'abandonner & de ſe retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put ſi bien cacher ſon trouble & ſon inquiétude, que ſa mere ne s'en apperçût : elle fut ſur-

priſe de le voir ainſi triſte & réveur contre ſon ordinaire ; elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque choſe, ou s'il ſe trouvoit indiſpoſé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponſe, & il s'aſſit négligemment ſur le ſofa, où il demeura dans la même ſituation, toujours occupé à ſe retracer l'image charmante de la Prineſſe Badroulboudour. Sa mere qui préparoit le ſoupé, ne le preſſa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le ſervit près de lui ſur le ſofa, & ſe mit à table ; mais comme elle s'apperçut que ſon fils n'y faiſoit aucune attention, elle l'avertit de manger, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de ſituation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baiſſés, & avec un ſilence ſi profond, qu'il ne fut pas poſſible à ſa mere de tirer de lui la moindre parole ſur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le ſujet d'un changement ſi extraordinaire.

Après le ſoupé elle voulut recommencer à lui demander le ſujet d'une ſi grande mélancolie ; mais elle ne put en rien ſçavoir, & il prit le parti de s'aller coucher, plûtôt que de donner à ſa mere la moindre ſatisfaction ſur cela.

Sans examiner comment Aladdin épris de la beauté & des charmes de la Princeſſe Badroulboudour, paſſa la nuit, nous remarquerons ſeulement que le lendemain, com-

me il étoit assis sur le sofa vis-à-vis de sa mere qui filoit du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : Ma mere, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville ; il vous a fait de la peine, & je m'en suis bien apperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez crû, & je ne le suis pas encore ; mais je puis vous dire que ce que je sentois, & ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sçai pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connoître.

On n'a pas sçu dans ce quartier, continua Aladdin, & ainsi vous n'avez pû le sçavoir, qu'hier la Princesse Badroulboudour, fille du Sultan, alla au bain l'après-dîné. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques & de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette Princesse l'honneur qui lui est dû, & lui laisser le chemin libre dans les rues par où elle devoit passer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert, me fit naître la pensée d'aller me placer derriere la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit son voile quand elle seroit prête d'y entrer. Vous sçavez la disposition de la porte, & vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon

aise,

aiſe, ſi ce que je m'étois imaginé arrivoit. En effet elle ôta ſon voile en entrant, & j'eus le bonheur de voir cette aimable Princeſſe, avec la plus grande ſatisfaction du monde. Voilà, ma mere, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, & le ſujet du ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent. J'aime la Princeſſe d'un amour dont la violence eſt telle que je ne ſçaurois vous l'exprimer; & comme ma paſſion vive & ardente augmente à tout moment, je ſens qu'elle ne peut être ſatisfaite que par la poſſeſſion de l'aimable Princeſſe Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la réſolution de la faire demander en mariage au Sultan.

La mere d'Aladdin avoit écouté le diſcours de ſon fils avec aſſez d'attention juſqu'à ces dernieres paroles; mais quand elle eut entendu que ſon deſſein étoit de faire demander la Princeſſe Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut pourſuivre; mais en l'interrompant encore: Eh, mon fils, lui dit-elle, à quoi penſez-vous? il faut que vous ayez perdu l'eſprit, pour me tenir un pareil diſcours.

Ma mere, reprit Aladdin, je puis vous aſſurer que je n'ai pas perdu l'eſprit, je ſuis dans mon bon ſens. J'ai prévû les reproches de folie & d'extravagance que vous me faites, & ceux que vous pourriez me faire;

mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma réſolution eſt priſe de faire demander au Sultan la Princeſſe Badroulboudour en mariage.

En vérité, mon fils, repartit la mere très-ſérieuſement, je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entierement; & quand même vous voudriez exécuter cette réſolution, je ne vois pas par qui vous oſeriez faire faire cette demande au Sultan. Par vous-même, repliqua auſſi-tôt le fils ſans héſiter. Par moi, s'écria la mere d'un air de ſurpriſe & d'étonnement! & au Sultan? Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entrepriſe. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardieſſe de penſer à la fille de votre Sultan? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un Tailleur des moindres de ſa Capitale, & d'une mere dont les ancêtres n'ont pas été d'une naiſſance plus relevée? Sçavez-vous que les Sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage même à des fils de Sultans qui n'ont pas l'eſpérance de régner un jour comme eux?

Ma mere, repliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévû tout ce que vous venez de me dire, & je dis la même choſe de tout ce que vous y pourrez ajoûter; vos diſcours ni vos remontrances ne me feront pas changer de ſentimens. Je vous ai dit que je ferois demander la Princeſſe Badroul-

boudour en mariage par votre entremiſe : c'eſt une grace que je vous demande avec tout le reſpect que je vous dois, & je vous ſupplie de ne me la pas refuſer, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une ſeconde fois.

La mere d'Aladdin ſe trouva fort embarraſſée, quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin perſiſtoit dans un deſſein ſi éloigné du bon ſens. Mon fils, lui dit-elle encore, je ſuis votre mere, & comme une bonne mere qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raiſonnable ni de convenable à mon état & au vôtre, que je ne ſois prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agiſſoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voiſins, d'une condition pareille ou approchante de la vôtre, je n'oublierois rien, & je m'employerois de bon cœur en tout ce qui ſeroit de mon pouvoir ; encore pour y réuſſir faudroit-il que vous euſſiez quelques biens ou quelque revenu, ou que vous ſçuſſiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent ſe marier, la premiere choſe à quoi ils doivent ſonger, c'eſt d'avoir de quoi vivre. Mais ſans faire réflexion ſur la baſſeſſe de votre naiſſance, ſur le peu de mérite & de biens que vous avez, vous prenez votre vol juſqu'au plus haut degré de la fortune, & vos prétentions ne ſont pas moindres que de vouloir demander en mariage & d'épouſer

la fille de votre Souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter & vous écraſer. Je laiſſe à part ce qui vous regarde ; c'eſt à vous à y faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon ſens. Je viens à ce qui me touche. Comment une penſée auſſi extraordinaire que celle de vouloir que j'aille faire la propoſition au Sultan de vous donner la Princeſſe ſa fille en mariage, a-t-elle pû vous venir dans l'eſprit ? Je ſuppoſe que j'aye, je ne dis pas la hardieſſe, mais l'effronterie d'aller me préſenter devant Sa Majeſté pour lui faire une demande ſi extravagante, à qui m'adreſſerai-je pour m'introduire ? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois ne me traitât pas de folle, & ne me chaſſât pas indignement, comme je le mériterois ? Je ſuppoſe encore qu'il n'y ait pas de difficulté à ſe préſenter à l'audience du Sultan ; je ſçai qu'il n'y en a pas quand on s'y préſente pour lui demander juſtice, & qu'il la rend volontiers à ſes ſujets, quand ils la lui demandent. Je ſçai auſſi que quand on ſe préſente à lui pour lui demander une grace, il l'accorde avec plaiſir, quand il voit qu'on l'a méritée & qu'on en eſt digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, & croyez-vous avoir mérité la grace que vous voulez que je demande pour vous ? en êtes-vous digne ? qu'avez-vous fait pour votre Prince ou pour votre Patrie, & en quoi vous êtes-

vous diſtingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une ſi grande grace, & que d'ailleurs vous n'en ſoyez pas digne, avec quel front pourrois-je la demander ? Comment pourrois-je ſeulement ouvrir la bouche pour la propoſer au Sultan ? Sa préſence toute majeſtueuſe & l'éclat de ſa Cour me fermeroient la bouche auſſi tôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre pere, quand j'avois à lui demander la moindre choſe. Il y a une autre raiſon, mon fils, à quoi vous ne penſez pas, qui eſt qu'on ne ſe préſente pas devant nos Sultans ſans un préſent à la main, quand on a quelque grace à leur demander. Les préſens ont au moins cet avantage, que s'ils refuſent la grace, pour les raiſons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande & celui qui la fait, ſans aucune répugnance. Mais quel préſent avez-vous à faire ? & quand vous auriez quelque choſe qui fût digne de la moindre attention d'un ſi grand Monarque, quelle proportion y auroit-il de votre préſent avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous-même, & ſongez que vous aſpirez à une choſe qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que ſa mere put lui dire pour tâcher de le détourner de ſon deſſein ; & après avoir fait réflexion ſur tous les points de ſa remontrance, il prit enfin la parole, & il lui

dit : J'avoue, ma mere, que c'eſt une grande témérité à moi d'oſer porter mes prétentions auſſi loin que je fais ; & une grande inconſidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur & de promptitude, d'aller faire la propoſition de mon mariage au Sultan, ſans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience & un accueil favorables : je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la paſſion qui me poſſede, ne vous étonnez pas ſi d'abord je n'ai pas enviſagé tout ce qui peut ſervir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la Princeſſe Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plûtôt je l'adore, & je perſévere toujours dans le deſſein de l'épouſer : c'eſt une choſe arrêtée & réſolue dans mon eſprit. Je vous ſuis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire ; je la regarde comme la premiere démarche qui doit me procurer l'heureux ſuccès que je me promets.

Vous me dites que ce n'eſt pas la coutume de ſe préſenter devant le Sultan ſans un préſent à la main, & que je n'ai rien qui ſoit digne de lui. Je tombe d'acord du préſent, & je vous avoue que je n'y avois pas penſé. Mais quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puiſſe lui être préſenté, croyez-vous, ma mere, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la maniere que vous ſavez,

ne ſoit pas de quoi faire un préſent très-agréable au Sultan? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourſes & dans ma ceinture, & que nous avons pris vous & moi pour des verres colorés: mais à préſent je ſuis détrompé, & je vous apprends, ma mere, que ce ſont des pierreries d'un prix ineſtimable, qui ne conviennent qu'à de grands Monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques des Jouailliers, & vous pouvez m'en croire ſur ma parole. Toutes celles que j'ai vûes chez nos Marchands Jouailliers, ne ſont pas comparables à celles que nous poſſédons, ni en groſſeur, ni en beauté, & cependant ils les font monter à des prix exceſſifs. A la vérité nous ignorons vous & moi le prix des nôtres; mais quoi qu'il en puiſſe être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je ſuis perſuadé que le préſent ne peut être que très-agréable au Sultan. Vous avez une porcelaine aſſez grande & d'une forme très-propre pour les contenir; apportez-la, & voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées ſelon leurs différentes couleurs.

La mere d'Aladdin apporta la porcelaine, & Aladdin tira les pierreries des deux bourſes, & les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat & par leur brillant, fut tel que la mere & le

fils en demeurerent preſqu'éblouis: ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vûes l'un & l'autre qu'à la lumiere d'une lampe. Il eſt vrai qu'Aladdin les avoit vûes chacune ſur leur arbre, comme des fruits qui devoient faire un ſpectacle raviſſant; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à s'en jouer, & il ne s'en étoit chargé que dans cette vûe, & ſans autre connoiſſance.

Après avoir admiré quelque tems la beauté du préſent, Aladdin reprit la parole: Ma mere, dit-il, vous ne vous excuſerez plus d'aller vous préſenter au Sultan, ſous prétexte de n'avoir pas un préſent à lui faire; en voilà un, ce me ſemble, qui fera que vous ſerez reçue avec un accueil des plus favorables.

Quoique la mere d'Aladdin, nonobſtant la beauté & l'éclat du préſent, ne le crût pas d'un prix auſſi grand que ſon fils l'eſtimoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, & elle ſentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui repliquer ſur ce ſujet; mais elle en revenoit toujours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle fît au Sultan à la faveur de ce préſent: cela l'inquiétoit toujours fortement. Mon fils, lui diſoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le préſent fera ſon effet, & que le Sultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand

quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui faſſe, je ſens bien que je n'en aurai pas la force, & que je demeurerai muette : ainſi non-ſeulement j'aurai perdu mes pas, mais même le préſent, qui, ſelon vous, eſt d'une richeſſe ſi extraordinaire, & je reviendrois avec confuſion vous annoncer que vous ſeriez fruſtré de votre eſpérance. Je vous l'ai déja dit, & vous devez croire que cela arrivera ainſi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me faſſe violence pour me ſoumettre à votre volonté, & que j'aye aſſez de force pour oſer faire la demande que vous voulez que je faſſe, il arrivera très-certainement ou que le Sultan ſe mocquera de moi & me renverra comme une folle, ou qu'il ſe mettra dans une juſte colere, dont immanquablement nous ſerons vous & moi les victimes.

La mere d'Aladdin dit encore à ſon fils pluſieurs autres raiſons pour tâcher de le faire changer de ſentiment ; mais les charmes de la Princeſſe Badroulboudour avoient fait une impreſſion trop forte dans ſon cœur, pour le détourner de ſon deſſein. Aladdin perſiſta à exiger de ſa mere qu'elle exécutât ce qu'il avoit réſolu ; & autant par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuſe, elle vainquit ſa ré-

pugnance, & elle condeſcendit à la volonté de ſon fils.

Comme il étoit trop tard, & que le tems d'aller au Palais pour ſe préſenter au Sultan ce jour là étoit paſſé, la choſe fut remiſe au lendemain. La mere & le fils ne s'entretinrent d'autre choſe le reſte de la journée, & Aladdin prit un grand ſoin d'inſpirer à ſa mere tout ce qui lui vint dans la penſée, pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté d'aller ſe préſenter au Sultan. Malgré toutes les raiſons du fils, la mere ne pouvoit ſe perſuader qu'elle pût jamais réuſſir dans cette affaire, & véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin, ſi le Sultan me reçoit auſſi favorablement que je le ſouhaite pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la propoſition que vous voulez que je lui faſſe, mais qu'après ce bon accueil il s'aviſe de me demander où ſont vos biens, vos richeſſes & vos Etats, car c'eſt de quoi il s'informera avant toutes choſes, plûtôt que de votre perſonne; ſi, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde?

Ma mere, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une choſe qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premierement l'accueil que vous fera le Sultan, & la réponſe qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que

vous venez de me dire, je verrai alors la réponſe que j'aurai à lui faire; j'ai confiance que la Lampe par le moyen de laquelle nous ſubſiſtons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le beſoin.

La mere d'Aladdin n'eut rien à repliquer à ce que ſon fils venoit de lui dire. Elle fit réflexion que la Lampe dont il parloit, pouvoit bien ſervir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer ſimplement de quoi vivre. Cela la ſatisfit, & leva en même tems toutes les difficultés qui auroient pû encore la détourner du ſervice qu'elle avoit promis de rendre à ſon fils auprès du Sultan. Aladdin qui pénétra dans la penſée de ſa mere, lui dit: Ma mere, au moins ſouvenez-vous de garder le ſecret, c'eſt delà que dépend tout le bon ſuccès que nous devons attendre vous & moi de cette affaire. Aladdin & ſa mere ſe ſéparerent pour prendre quelque repos; mais l'amour violent & les grands projets d'une fortune immenſe dont le fils avoit l'eſprit tout rempli, l'empêcherent de paſſer la nuit auſſi tranquillement qu'il auroit bien ſouhaité. Il ſe leva avant la pointe du jour, & alla auſſi-tôt éveiller ſa mere. Il la preſſa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller ſe rendre à la porte du Palais du Sultan, & d'y entrer à l'ouverture en même tems que le Grand-Viſir, les Viſirs ſubalternes & tous les grands Officiers

de l'Etat y entroient pour la ſéance du Divan, où le Sultan aſſiſtoit toujours en perſonne.

La mere d'Aladdin fit tout ce que ſon fils voulut. Elle prit la porcelaine où étoit le préſent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin & très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aiſément. Elle partit enfin avec une grande ſatisfaction d'Aladdin, & elle prit le chemin du Palais du Sultan. Le Grand Viſir accompagné des autres Viſirs, & les Seigneurs de la Cour les plus qualifiés, étoient déja entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au Divan étoit grande; on ouvrit, & elle marcha avec eux juſqu'au Divan. C'étoit un très-beau ſallon, profond & ſpacieux, dont l'entrée étoit grande & magnifique. Elle s'arrêta; & ſe rangea de maniere qu'elle avoit en face le Sultan, le Grand Viſir, & les Seigneurs qui avoient ſéance au Conſeil à droite & à gauche. On appella les Parties les unes après les autres, ſelon l'ordre des requêtes qu'elles avoient préſentées, & leurs affaires furent rapportées, plaidées & jugées juſqu'à l'heure ordinaire de la ſéance du Divan. Alors le Sultan ſe leva, congédia le Conſeil, & rentra dans ſon appartement, où il fut ſuivi par le Grand Viſir; les autres Viſirs & les Miniſtres du Conſeil ſe retirerent.

Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des affaires particulieres, firent la même choſe, les uns contens du gain de leur procès, les autres mal ſatisfaits du jugement rendu contre eux, & d'autres enfin avec l'eſpérance d'être jugés dans une autre ſéance.

La mere d'Aladdin qui avoit vû le Sultan ſe lever & ſe retirer, jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde ſortir; ainſi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le préſent deſtiné au Sultan, ne ſçut d'abord que penſer du ſuccès de ſon voyage: dans la crainte où il étoit qu'elle n'eût quelque choſe de ſiniſtre à lui annoncer, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mere qui n'avoit jamais mis le pied dans le Palais du Sultan, & qui n'avoit pas la moindre connoiſſance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement, tira ſon fils de l'embarras où il étoit, en lui diſant avec une grande naïveté: Mon fils, j'ai vû le Sultan, & je ſuis bien perſuadée qu'il m'a vû auſſi. J'étois placée devant lui, & perſonne ne l'empêchoit de me voir; mais il étoit ſi fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droite & à gauche, qu'il me faiſoit compaſſion de voir la peine & la patience qu'il ſe donnoit à les écouter. Cela a duré ſi long-tems, qu'à la fin je crois qu'il s'eſt ennuyé; car il s'eſt levé ſans

qu'on s'y attendît, & il s'eſt retiré aſſez brusquement, ſans vouloir entendre quantité d'autres perſonnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour ; cela m'a fait cependant un grand plaiſir. En effet je commençois à perdre patience, & j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout ſi long-tems ; mais il n'y a rien de gâté ; je ne manquerai pas d'y retourner demain ; le Sultan ne ſera peut-être pas ſi occupé.

Quelqu'amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de ſe contenter de cette excuſe & de s'armer de patience. Il eut au moins la ſatisfaction de voir que ſa mere avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de ſoutenir la vûe du Sultan, & d'eſpérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en ſa préſence, elle n'héſiteroit pas auſſi à s'acquitter de la commiſſion dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler ſe préſenteroit.

Le lendemain d'auſſi grand matin que le jour précédent, la mere d'Aladdin alla encore au Palais du Sultan avec le préſent de pierreries, mais ſon voyage fut inutile ; elle trouva la porte du Divan fermée, & elle apprit qu'il n'y avoit de Conſeil que de deux jours l'un, & qu'ainſi il falloit qu'elle revînt le jour ſuivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à ſon fils, qui fut obligé de renouveller ſa patience. Elle y retourna ſix autres fois aux jours marqués,

en ſe plaçant toujours devant le Sultan, mais avec auſſi peu de ſuccès que la premiere ; & peut-être qu'elle y ſeroit retournée cent autres fois auſſi inutilement, ſi le Sultan qui la voyoit toujours vis-à-vis de lui à chaque ſéance, n'eût fait attention à elle. Cela eſt d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des requêtes à préſenter, qui approchoient du Sultan chacun à leur tour pour plaider leur cauſe dans leur rang, & la mere d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du Conſeil, quand le Sultan fut rentré dans ſon appartement, il dit à ſon Grand Viſir : Il y a déjà quelque tems que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon Conſeil, & qui porte quelque choſe d'enveloppé dans un linge ; elle ſe tient debout depuis le commencement de l'Audience juſqu'à la fin, & affecte de ſe mettre toujours devant moi ; ſçavez-vous ce qu'elle demande ?

Le Grand Viſir qui n'en ſçavoit pas plus que le Sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court : Sire, répondit-il, Votre Majeſté n'ignore pas que les femmes forment ſouvent des plaintes ſur des ſujets de rien : celle-ci apparemment vient porter ſa plainte devant Votre Majeſté ſur ce qu'on lui a vendu de la méchante farine, ou ſur quelqu'autre tort d'auſſi peu de conſéquen-

ce. Le Sultan ne se satisfit pas de cette réponse : Au premier jour de Conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeller, afin que je l'entende. Le Grand Visir ne lui répondit qu'en baisant la main & en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt de la perdre s'il y manquoit.

La mere d'Aladdin s'étoit déjà fait une habitude si grande de paroître au Conseil devant le Sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvû qu'elle fît connoître à son fils qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au Palais le jour du Conseil, & elle se plaça à l'entrée du Divan vis-à-vis le Sultan, à son ordinaire.

Le Grand Visir n'avoit pas encore commencé à rapporter aucune affaire, quand le Sultan apperçut la mere d'Aladdin ; touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oublyez, dit-il au Grand Visir, voilà la femme dont je vous parlois dernierement ; faites-la venir, & commençons par l'entendre & par expédier l'affaire qui l'amene. Aussi-tôt le Grand Visir montra cette femme au Chef des Huissiers qui étoit debout, prêt à recevoir ses ordres, & lui commanda d'aller la prendre & de la faire avancer.

Le Chef des Huissiers vint jusqu'à la mere

d'Aladdin ; & au ſigne qu'il lui fit, elle le ſuivit juſqu'au pied du trône du Sultan, où il la laiſſa pour aller ſe ranger à ſa place près du Grand Viſir.

La mere d'Aladdin, inſtruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vûs aborder le Sultan, ſe proſterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du trône, & elle demeura en cet état juſqu'à ce que le Sultan lui commanda de ſe relever. Elle ſe leva, & alors : Bonne femme, lui dit le Sultan, il y a long-tems que je vous vois venir à mon Divan, & demeurer à l'entrée depuis le commencement juſqu'à la fin : quelle affaire vous amene ici ?

La mere d'Aladdin ſe proſterna une ſeconde fois, après avoir entendu ces paroles ; & quand elle fut relevée : Monarque au-deſſus des Monarques du Monde, dit-elle, avant d'expoſer à Votre Majeſté le ſujet extraordinaire, & même preſqu'incroyable, qui me fait paroître devant ſon trône ſublime, je la ſupplie de me pardonner la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire : elle eſt ſi peu commune, que je tremble & que j'ai honte de la propoſer à mon Sultan. Pour lui donner la liberté entiere de s'expliquer, le Sultan commanda que tout le monde ſortît du Divan, & qu'on le laiſſât ſeul avec ſon Grand Viſir ; & alors il lui dit qu'elle pouvoit parler & s'expliquer ſans crainte.

La mere d'Aladdin ne ſe contenta pas de la bonté du Sultan qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pu ſouffrir en parlant devant tant de monde ; elle voulut encore ſe mettre à couvert de l'indignation qu'elle avoit à craindre de la propoſition qu'elle devoit lui faire, & à laquelle il ne s'attendoit pas : Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'oſe encore ſupplier Votre Majeſté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire, offenſante ou injurieuſe en la moindre choſe, de m'aſſurer auparavant de ſon pardon & de m'en accorder la grace. Quoi que ce puiſſe être, repartit le Sultan, je vous le pardonne dès-à-préſent, & il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment.

Quand la mere d'Aladdin eut pris toutes ſes précautions, en femme qui redoutoit la colere du Sultan ſur une propoſition auſſi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire, elle lui raconta fidelement dans quelle occaſion Aladdin avoit vû la Princeſſe Badroulboudour, l'amour violent que cette vûe fatale lui avoit inſpiré, la déclaration qu'il lui en avoit faite, tout ce qu'elle lui avoit repréſenté pour le détourner d'une paſſion non moins injurieuſe à Votre Majeſté, dit-elle au Sultan, qu'à la Princeſſe votre fille ; mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter & de reconnoître ſa hardieſſe, s'étoit obſtiné à y perſévérer

juſqu'au point de me menacer de quelque action de deſeſpoir, ſi je refuſois de venir demander la Princeſſe en mariage à Votre Majeſté ; & ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaiſance pour lui, de quoi je ſupplie encore une fois Votre Majeſté de m'accorder le pardon, non-ſeulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la penſée téméraire d'aſpirer à une ſi haute alliance.

Le Sultan écouta tout ce diſcours avec beaucoup de douceur & de bonté, ſans donner aucune marque de colere ou d'indignation, & même ſans prendre la demande en raillerie. Mais avant de donner réponſe à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté enveloppé dans un linge. Auſſi-tôt elle prit le vaſe de porcelaine qu'elle avoit mis au pied du Trône avant de ſe proſterner ; elle le découvrit & le préſenta au Sultan.

On ne ſçauroit exprimer la ſurpriſe & l'étonnement du Sultan, lorſqu'il vit raſſemblé dans ce vaſe tant de pierreries ſi conſidérables, ſi précieuſes, ſi parfaites, ſi éclatantes, & d'une groſſeur dont il n'avoit point encore vû de pareilles. Il reſta quelque tems dans une ſi grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le préſent des mains de la mere d'Aladdin, en s'écriant

avec un tranſport de joie : Ah, que cela eſt beau ! que cela eſt riche ! Après avoir admiré & manié preſque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les priſant chacune par l'endroit qui les diſtinguoit, il ſe tourna du côté de ſon grand Viſir ; & en lui montrant le vaſe : Vois, dit-il, & conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le Viſir en fut charmé. Eh bien, continua le Sultan, que dis-tu d'un tel préſent ? N'eſt-il pas digne de la Princeſſe ma fille, & ne puis-je pas la donner à ce prix là à celui qui me la fait demander ?

Ces paroles mirent le grand Viſir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque tems que le Sultan lui avoit fait entendre que ſon intention étoit de donner la Princeſſe ſa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignit, & ce n'étoit pas ſans fondement, que le Sultan ébloui par un préſent ſi riche & ſi extraordinaire, ne changeât de ſentiment. Il s'approcha du Sultan ; & en lui parlant à l'oreille : Sire, dit-il, on ne peut diſconvenir que le préſent ne ſoit digne de la Princeſſe. Mais, je ſupplie Votre Majeſté de m'accorder trois mois avant de ſe déterminer. J'eſpere qu'avant ce tems-là mon fils, ſur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jetté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que Votre Majeſté ne con-

noît pas. Le Sultan, quoique bien perſuadé qu'il n'étoit pas poſſible que ſon grand Viſir pût trouver à ſon fils de quoi faire un préſent d'une auſſi grande conſéquence à la Princeſſe ſa fille, ne laiſſa pas néanmoins de l'écouter, & de lui accorder cette grace. Ainſi, en ſe retournant du côté de la mere d'Aladdin, il lui dit: Allez, bonne femme, retournez chez vous, & dites à votre fils que j'agrée la propoſition que vous m'avez faite de ſa part, mais que je ne puis marier la Princeſſe ma fille, que je ne lui aye fait faire un ameublement qui ne ſera prêt que dans trois mois; ainſi revenez en ce tems-là.

La mere d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande que, par rapport à ſon état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du Sultan comme impoſſible, & que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponſe ſi favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendue qu'à un rebut qui l'auroit couverte de confuſion. Deux choſes firent juger à Aladdin, quand il vit rentrer ſa mere, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle: l'une, qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire; & l'autre, qu'elle avoit le viſage gai & ouvert. Hé bien ma mere, lui dit-il, dois-je eſpérer? dois-je mourir de deſeſpoir? Quand elle eut quitté ſon voile & qu'elle ſe fut aſſiſe ſur le ſofa avec lui: Mon fils, dit-elle,

pour ne vous pas tenir trop long-tems dans l'incertitude, je commencerai par vous dire que, bien loin de ſonger à mourir, vous avez tout ſujet d'être content. En pourſuivant ſon diſcours elle lui raconta de quelle maniere elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit cauſe qu'elle étoit revenue de ſi bonne heure; les précautions qu'elle avoit priſes pour faire au Sultan, ſans qu'il s'en offenſât, la propoſition de mariage de la Princeſſe Bradroulboudour avec lui, & la réponſe toute favorable que le Sultan lui avoit faite de ſa propre bouche. Elle ajouta que, autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le Sultan en avoit données, le préſent ſur toutes choſes avoit fait un puiſſant effet ſur ſon eſprit pour le déterminer à la réponſe favorable qu'elle rapportoit. Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore, que le grand Viſir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, & que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'eſtima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia ſa mere de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la pourſuite de cette affaire, dont l'heureux ſuccès étoit ſi important pour ſon repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de ſa paſſion, trois mois lui paruſſent d'une

longueur extrême, il ſe diſpoſa néanmoins à attendre avec patience, fondé ſur la parole du Sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non-ſeulement les heures, les jours & les ſemaines, mais même juſqu'aux momens en attendant que le terme fût paſſé; environ deux mois s'étoient écoulés, quand ſa mere, un ſoir en voulant allumer la lampe, s'apperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maiſon. Elle ſortit pour en aller acheter; & en avançant dans la Ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étoient ouvertes; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations, chacun s'efforçoit à qui les feroit avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer ſon zele. Tout le monde enfin donnoit des démonſtrations de joie & de réjouiſſance. Les rues étoient même embarraſſées par des Officiers en habits de cérémonies, montés ſur des chevaux richement harnachés, & environnés d'un grand nombre de valets de pied qui alloient & venoient. Elle demanda au Marchand chez qui elle achetoit ſon huile, ce que tout cela ſignifioit. D'où venez-vous ma bonne Dame, lui dit-il? ne ſçavez-vous pas que le fils du grand Viſir épouſe ce ſoir la Princeſſe Badroulboudour, fille du Sultan? Elle va bien-tôt ſortir du bain, & les Officiers que vous voyez s'aſſemblent

pour lui faire cortege juſqu'au Palais où ſe doit faire la cérémonie.

La mere d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en ſi grande diligence, qu'elle rentra chez elle preſque hors d'haleine. Elle trouva ſon fils qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuſe nouvelle qu'elle lui apportoit. Mon fils, s'écria-t-elle, tout eſt perdu pour vous. Vous comptiez ſur la belle promeſſe du Sultan, il n'en ſera rien. Aladdin allarmé de ces paroles : Ma mere, reprit-il, par quel endroit le Sultan ne me tiendroit-il pas ſa promeſſe ? comment le ſçavez-vous ? Ce ſoir, repartit la mere, le fils du grand Viſir épouſe la Princeſſe Badroulboudour dans le Palais. Elle lui raconta de quelle maniere elle venoit de l'apprendre, par tant de circonſtances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle Aladdin demeura immobile, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé ; mais une jalouſie ſecrette l'empêcha d'y demeurer long-tems. Dans le moment il ſe ſouvint de la Lampe qui lui avoit été ſi utile juſqu'alors ; & ſans aucun emportement en vaines paroles contre le Sultan, contre le grand Viſir, ou contre le fils de ce Miniſtre, il dit ſeulement : Ma mere, le fils du grand Viſir ne ſera peut-être pas cette nuit auſſi heureux qu'il ſe le promet.

promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à ſouper.

La mere d'Aladdin comprit bien que ſon fils vouloit faire uſage de la Lampe pour empêcher, s'il étoit poſſible, que le mariage du fils du grand Viſir avec la Princeſſe ne vînt juſqu'à la conſommation, & elle ne ſe trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans ſa chambre, il prit la Lampe merveilleuſe qu'il y avoit portée, en l'ôtant de devant les yeux de ſa mere, après que l'apparition du Génie lui eut fait une ſi grande peur. Il prit, dis-je, la Lampe, & il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'inſtant, le Génie parut devant lui : *Que veux-tu*, dit-il à Aladdin, *me voici prêt à t'obéir comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & les autres eſclaves de la Lampe.* Ecoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté juſqu'à préſent de quoi me nourrir quand j'en ai eu beſoin. Il s'agit préſentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au Sultan la Princeſſe Badroulboudour ſa fille. Il me l'a promiſe, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir ſa promeſſe, ce ſoir avant le terme échu, il la marie au fils du grand Viſir : je viens de l'apprendre, & la choſe eſt certaine. Ce que je te demande c'eſt que, dès que le nouvel époux & la nou-

velle épouſe ſeront couchés, tu les enleves, & que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. *Mon Maître*, reprit le Génie, *je vais t'obéir ; as-tu autre choſe à me commander ?* Rien autre choſe pour le préſent, repartit Aladdin. En même tems le Génie diſparut.

Aladdin revint trouver ſa mere ; il ſoupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avoit de coutume. Après le ſouper il s'entretint quelque tems avec elle du mariage de la Princeſſe, comme d'une choſe qui ne l'embarraſſoit plus. Il retourna à ſa chambre, & il laiſſa ſa mere en liberté de ſe coucher. Pour lui il ne ſe coucha pas, mais il attendit le retour du Génie, & l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce tems-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le Palais du Sultan pour la célébration des nôces de la Princeſſe, & la ſoirée ſe paſſa en cérémonies & en réjouiſſances juſque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand Viſir, au ſignal que lui fit le Chef des eunuques de la Princeſſe, s'échappa adroitement, & cet Officier l'introduiſit dans l'appartement de la Princeſſe ſon épouſe juſqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il ſe coucha le premier. Peu de tems après, la Sultane accompagnée de ſes femmes & de celles de la Princeſſe ſa fille, amena la nouvelle épouſe.

Elle faiſoit de grandes réſiſtances ſelon la coutume des nouvelles mariées. La Sultane aida à la deshabiller, la mit dans le lit comme par force ; & après l'avoir embraſſée en lui ſouhaitant la bonne nuit, elle ſe retira avec toutes les femmes, & la derniere qui ſortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le Génie, comme eſclave fidele de la Lampe, & exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avoient à la main, ſans donner le tems à l'époux de faire la moindre careſſe à ſon épouſe, enleve le lit avec l'époux & l'épouſe, au grand étonnement de l'un & de l'autre, & en un inſtant le tranſporte dans la chambre d'Aladdin, où il le poſe.

Aladdin qui attendoit ce moment avec impatience, ne ſouffrit pas que le fils du grand Viſir demeurât couché avec la Princeſſe. Prens ce nouvel époux, dit-il au Génie, enferme-le dans le privé, & reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le Génie enleva auſſi-tôt le fils du grand Viſir hors du lit en chemiſe, & le tranſporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laiſſa après avoir jetté ſur lui un ſouffle qu'il ſentit depuis la tête juſqu'aux pieds, & qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la paſſion d'Aladdin pour la Princeſſe Badroulboudour,

il ne lui tint pas néanmoins un long diſcours, lorſqu'il ſe vit ſeul avec elle. Ne craignez rien, adorable Princeſſe, lui dit-il d'un air tout paſſionné, vous êtes ici en ſûreté; & quelque violent que ſoit l'amour que je reſſens pour votre beauté & pour vos charmes, il ne me fera jamais ſortir des bornes du profond reſpect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vûe de vous offenſer, mais pour empêcher qu'un injuſte rival ne vous poſſédât, contre la parole donnée par le Sultan votre pere en ma faveur.

La Princeſſe qui ne ſçavoit rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une avanture ſi ſurprenante & ſi peu attendue, l'avoient miſe dans un tel état qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas-là; il prit le parti de ſe deshabiller, & il ſe coucha à la place du fils du grand Viſir, le dos tourné du côté de la Princeſſe, après avoir eu la précaution de mettre un ſabre entre la Princeſſe & lui, pour marquer qu'il mériteroit d'en être puni s'il attentoit à ſon honneur.

Aladdin content d'avoir ainſi privé ſon rival du bonheur dont il s'étoit flatté de jouir cette nuit-là, dormit aſſez tranquille-

ment. Il n'en fut pas de même de la Princeſſe Badroulboudour : de ſa vie il ne lui étoit arrivé de paſſer une nuit auſſi fâcheuſe & auſſi deſagréable que celle-là ; & ſi l'on veut bien faire réflexion au lieu & à l'état où le Génie avoit laiſſé le fils du grand Viſir, on jugera que ce nouvel époux la paſſa d'une maniere beaucoup plus affligeante.

Le lendemain Aladdin n'eut pas beſoin de frotter la Lampe pour appeller le Génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marquée, & dans le tems qu'il achevoit de s'habiller : *Me voici*, dit-il à Aladdin, *qu'as-tu à me commander ?* Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand Viſir où tu l'a mis, viens le remettre dans ce lit, & reporte-le où tu l'as pris dans le Palais du Sultan. Le Génie alla relever le fils du grand Viſir de ſentinelle, & Aladdin reprenoit ſon ſabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la Princeſſe, & en un inſtant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du Palais du Sultan d'où il l'avoit apporté.

Il faut remarquer qu'en tout ceci le Génie ne fut apperçû ni de la Princeſſe, ni du fils du grand Viſir ; ſa forme hydeuſe eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des diſcours d'entre Aladdin & lui, & ils ne s'apperçurent que de l'ébranlement du lit & de leur tranſport d'un lieu à un autre, & c'étoit

bien aſſez pour leur donner la frayeur qu'il eſt aiſé d'imaginer.

Le Génie ne venoit que de poſer le lit nuptial en ſa place, quand le Sultan curieux d'apprendre comment la Princeſſe ſa fille avoit paſſé la premiere nuit de ſes nôces, entra dans la chambre pour lui ſouhaiter le bon jour. Le fils du grand Viſir morfondu du froid qu'il avoit ſouffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le tems de ſe réchauffer, n'eut pas ſi-tôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il ſe leva, & paſſa dans une garderobe où il s'étoit deshabillé le ſoir.

Le Sultan approcha du lit de la Princeſſe, la baiſa entre les deux yeux, ſelon la coutume, en lui ſouhaitant le bon jour, & lui demanda en ſouriant comment elle ſe trouvoit de la nuit paſſée; mais en relevant la tête, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement ſurpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pu lui monter au viſage, ni par aucun autre ſigne, ce qui eût pu ſatisfaire ſa curioſité. Elle lui jetta ſeulement un regard des plus triſtes, d'une maniere qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faiſoit par

pudeur, & il ſe retira. Il ne laiſſa pas néanmoins de ſoupçonner qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinrire dans ſon ſilence ; ce qui l'obligea d'aller ſur le champ à l'appartement de la Sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la Princeſſe, & de la réception qu'elle lui avoit faite. Sire, lui dit la Sultane, cela ne doit pas ſurprendre votre Majeſté : il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ſes nôces, ce ne ſera pas la même choſe dans deux ou trois jours ; alors elle recevra le Sultan ſon pere comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, & je ſuis bien trompée, ſi elle me fait le même accueil.

Quand la Sultane fut habillée, elle ſe rendit à l'appartement de la Princeſſe, qui n'étoit pas encore levée : elle s'approcha de ſon lit, & elle lui donna le bon jour, en l'embraſſant ; mais ſa ſurpriſe fut des plus grandes, non-ſeulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien ; mais même de ce qu'en la regardant, elle s'apperçut qu'elle étoit dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque choſe qu'elle ne pénétroit pas. Ma fille, lui dit la Sultane, d'où vient que vous répondez ſi mal aux careſſes que je vous fais ? eſt-ce avec votre mere que vous devez faire toutes ces façons ? & doutez-vous que je ne ſois pas inſtruite de ce qui peut arriver dans une

pareille circonſtance que celle où vous êtes ? je veux bien croire que vous n'avez pas cette penſée, il faut donc qu'il vous ſoit arrivé quelque autre choſe ; avouez-le-moi franchement, & ne me laiſſez pas plus long-tems dans une inquiétude qui m'accable.

La Princeſſe Badroulboudour rompit enfin le ſilence par un grand ſoupir : Ah, Madame & très-honorée mere, s'écria-t-elle, pardonnez-moi, ſi j'ai manqué au reſpect que je vous dois ! j'ai l'eſprit ſi fortement occupé des choſes extraordinaires qui me ſont arrivées cette nuit, que je ne ſuis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, & que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle maniere un inſtant après qu'elle & ſon époux furent couchés, le lit avoit été enlevé & tranſporté en un moment dans une chambre mal-propre & obſcure, où elle s'étoit vûe ſeule & ſéparée de ſon époux, ſans ſçavoir ce qu'il étoit devenu, & où elle avoit vû un jeune homme, lequel après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle à la place de ſon époux, après avoir mis ſon ſabre entre elle & lui, & que le matin ſon époux lui avoit été rendu, & le lit rapporté en ſa place en un auſſi peu de tems. Tout cela

ne

ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le Sultan mon pere eſt entré dans ma chambre : j'étois ſi accablée de triſteſſe, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une ſeule parole ; ainſi je ne doute pas qu'il ne ſoit indigné de la maniere dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'eſpere qu'il me pardonnera quand il ſçaura ma triſte avanture, & l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La Sultane écouta fort tranquillement tout ce que la Princeſſe voulut bien lui raconter ; mais elle ne voulut pas y ajouter foi : Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au Sultan votre pere. Gardez-vous bien d'en rien dire à perſonne : on vous prendroit pour une folle, ſi on vous entendoit parler de la ſorte. Madame, reprit la Princeſſe, je puis vous aſſurer que je vous parle de bon ſens ; vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous dira la même choſe. Je m'en informerai, repartit la Sultane ; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en ſerois pas plus perſuadée que je le ſuis ; levez-vous cependant, & ôtez-vous cette imagination de l'eſprit ; il feroit beau voir que vous troublaſſiez par une pareille viſion les fêtes ordonnées pour vos nôces, & qui doivent ſe continuer pluſieurs jours dans ce Palais & dans tout le Royaume ? N'entendez-vous pas déja les fanfares & les con-

certs de trompettes, de tymbales & de tambours ? tout cela vous doit inſpirer la joie & le plaiſir, & vous faire oublier toutes les fantaiſies dont vous venez de me parler. En même tems la Sultane appella les femmes de la Princeſſe ; & après qu'elle l'eut fait lever, & qu'elle l'eut vû ſe mettre à ſa toilette, elle alla à l'appartement du Sultan ; elle lui dit que quelque fantaiſie avoit paſſé véritablement par la tête de ſa fille ; mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeller le fils du Viſir, pour ſçavoir de lui quelque choſe de ce que la Princeſſe lui avoit dit ; mais le fils du Viſir qui s'eſtimoit infiniment honoré de l'alliance du Sultan, avoit pris le parti de diſſimuler. Mon gendre, lui dit la Sultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouſe ? Madame, reprit le fils du Viſir, oſerois-je vous demander à quel ſujet vous me faites cette demande ? Cela ſuffit, repartit la Sultane, je n'en veux pas ſçavoir davantage ; vous êtes plus ſage qu'elle.

Les réjouiſſances continuerent toute la journée dans le Palais ; & la Sultane qui n'abandonna pas la Princeſſe, n'oublia rien pour lui inſpirer la joie, & pour lui faire prendre part aux divertiſſemens qu'on lui donnoit par différentes ſortes de ſpectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit, qu'il étoit aiſé de voir qu'elle en étoit toute occu, ée.

Le fils du grand Viſir n'étoit pas moins accablé de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée ; mais ſon ambition le fit diſſimuler ; & à le voir, perſonne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin qui étoit bien informé de ce qui ſe paſſoit au Palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne duſſent coucher encore enſemble, malgré la fâcheuſe avanture qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laiſſer en repos ; ainſi dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la Lampe. Auſſi-tôt le Génie parut, & fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant ſon ſervice. Le fils du grand Viſir & la Princeſſe Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore enſemble cette nuit ; va, & du moment qu'ils ſeront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier.

Le Génie ſervit Aladdin avec autant de fidélité & d'exactitude que le jour de devant : le fils du grand Viſir paſſa la nuit auſſi froidement & auſſi deſagréablement qu'il avoit déja fait, & la Princeſſe eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de ſa couche, le ſabre poſé entre elle & lui. Le Génie, ſuivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de ſon épouſe, enleva le lit avec les

nouveaux mariés, & le reporta dans la chambre du Palais où il l'avoit pris.

Le Sultan, après la réception que la Princesse Badroulboudour lui avoit faite le jour précédent, inquiet de sçavoir comment elle auroit passé la seconde nuit, & si elle lui feroit une réception pareille à celle qu'elle lui avoit déja faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand Visir plus honteux & plus mortifié du mauvais succès de cette derniere nuit que de la premiere, à peine eut entendu venir le Sultan, qu'il se leva avec précipitation, & se jetta dans la garderobe.

Le Sultan s'avança jusqu'au lit de la Princesse, en lui donnant le bon jour; & après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour de devant: Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous étiez hier? me direz-vous comment vous avez passé la nuit? La Princesse garda le même silence, & le Sultan s'apperçut qu'elle avoit l'esprit beaucoup moins tranquille, & qu'elle étoit plus abattue que la premiere fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé; alors irrité du mystere qu'elle lui en faisoit: Ma fille, lui dit-il tout en colere & le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout-à-l'heure.

La Princeſſe, plus effrayée du ton & de la menace du Sultan offenſé, que de la vûe du ſabre nud, rompit enfin le ſilence : Mon cher pere & mon Sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à Votre Majeſté, ſi je l'ai offenſée ; j'eſpere de ſa bonté & de ſa clémence qu'elle fera ſuccéder la compaſſion à la colere, quand je lui aurai fait le récit fidele du triſte & pitoyable état où je me ſuis trouvée toute cette nuit & toute la nuit paſſée.

Après ce préambule, qui appaiſa & qui attendrit un peu le Sultan, elle lui raconta fidellement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuſes nuits, mais d'une maniere ſi touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur, par l'amour & par la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : Si Votre Majeſté a le moindre doute ſur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné ; je ſuis perſuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends.

Le Sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une avanture auſſi ſurprenante devoit avoir cauſé à la Princeſſe : Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier ſur une affaire auſſi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même.

Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuſe, mais plûtôt dans la vûe de vous rendre heureuſe & contente, & de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, & que vous pouviez eſpérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre eſprit les idées fâcheuſes de tout ce que vous venez de me raconter, je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits auſſi deſagréables & auſſi peu ſupportables que celles que vous avez paſſées.

Dès que le Sultan fut rentré dans ſon appartement, il envoya appeller ſon Grand Viſir : Viſir, lui dit-il, avez-vous vû votre fils, & ne vous a-t-il rien dit ? Comme le Grand Viſir lui eut répondu qu'il ne l'avoit pas vû, le Sultan lui fit le récit de tout ce que la Princeſſe Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant : Je ne doute pas, ajoûta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je ſerai bien-aiſe néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, & demandez-lui ce qui en eſt.

Le Grand Viſir ne différa pas d'aller joindre ſon fils ; il lui fit part de ce que le Sultan venoit de lui communiquer, & il lui enjoignit de ne lui point déguiſer la vérité, & de lui dire ſi tout cela étoit vrai. Je ne vous la déguiſerai pas, mon pere, lui répondit le fils, tout ce que la Princeſſe a dit au Sultan eſt vrai ; mais elle n'a pu lui dire

les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier : les voici. Depuis mon mariage j'ai paſſé deux nuits les plus cruelles qu'on puiſſe imaginer, & je n'ai pas d'expreſſion pour vous décrire au juſte & avec toutes leurs circonſtances les maux que j'ai ſoufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me ſentir enlever quatre fois dans mon lit, ſans voir qui enlevoit le lit, & le tranſportoit d'un lieu à un autre, & ſans pouvoir imaginer comment cela s'eſt pû faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me ſuis trouvé lorſque je vous dirai que j'ai paſſé deux nuits débout & nud en chemiſe dans une eſpece de privé étroit, ſans avoir la liberté de remuer de la place où je fus poſé, & ſans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obſtacle qui pût vraiſemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'eſt pas beſoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes ſouffrances ; je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la Princeſſe mon épouſe tous les ſentimens d'amour, de reſpect & de reconnoiſſance qu'elle mérite ; mais je vous avoue de bonne-foi qu'avec tout l'honneur & tout l'éclat qui rejaillit ſur moi d'avoir épouſé la fille de mon Souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus longtems dans une ſi haute alliance, s'il faut

eſſuyer des traitemens auſſi deſagréables que ceux que j'ai déja ſoufferts. Je ne doute point que la Princeſſe ne ſoit dans les mêmes ſentimens que moi ; & elle conviendra aiſément que notre ſéparation n'eſt pas moins néceſſaire pour ſon repos que pour le mien : ainſi, mon pere, je vous ſupplie par la même tendreſſe qui vous a porté à me procurer un ſi grand honneur, de faire agréer au Sultan que notre mariage ſoit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'ambition du grand Viſir de voir ſon fils gendre du Sultan, la ferme réſolution néanmoins où il le vit de ſe ſéparer de la Princeſſe, fit qu'il ne jugea pas à-propos de lui propoſer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver ſi cette traverſe ne finiroit point. Il le laiſſa ; & il revint rendre réponſe au Sultan, à qui il avoua de bonne-foi que la choſe n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de ſon fils. Sans attendre même que le Sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop diſpoſé, il le ſupplia de permettre que ſon fils ſe retirât du Palais, & qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juſte que la Princeſſe fût expoſée un moment davantage à une perſécution ſi terrible pour l'amour de ſon fils.

Le grand Viſir n'eut pas de peine à ob-

venir ce qu'il demandoit : dès ce moment le Sultan qui avoit déja réſolu la choſe, donna ſes ordres pour faire ceſſer les réjouiſſances dans ſon Palais & dans la Ville, & même dans toute l'étendue de ſon Royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers ; & en très-peu de tems toutes les marques de joie & de réjouiſſances publiques ceſſerent dans toute la Ville & dans le Royaume.

Ce changement ſubit & ſi peu attendu, donna occaſion à bien des raiſonnemens différens : on ſe demandoit les uns aux autres d'où pouvoit venir ce contre-tems ; & l'on n'en diſoit autre choſe, ſinon qu'on avoit vû le grand Viſir ſortir du Palais, & ſe retirer chez lui accompagné de ſon fils, l'un & l'autre avec un air fort triſte. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en ſçavoit le ſecret, & qui ſe réjouiſſoit en lui-même de l'heureux ſuccès que l'uſage de la Lampe lui procuroit. Ainſi, comme il eut appris avec certitude que ſon rival avoit abandonné le Palais, & que le mariage entre la Princeſſe & lui étoit rompu abſolument, il n'eut pas beſoin de frotter la Lampe davantage, & d'appeller le Génie pour empêcher qu'il ne ſe conſommât. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ni le Sultan, ni le grand Viſir, qui avoient oublié Aladdin & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre penſée qu'il pût avoir part à l'enchante-

ment qui venoit de cauſer la diſſolution du mariage de la Princeſſe.

Aladdin cependant laiſſa écouler les trois mois que le Sultan avoit marqués pour le mariage d'entre la Princeſſe Badroulboudour & lui : il en avoit compté tous les jours avec grand ſoin ; & quand ils furent achevés, dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer ſa mere au Palais pour faire ſouvenir le Sultan de ſa parole.

La mere d'Aladdin alla au Palais comme ſon fils lui avoit dit, & elle ſe préſenta à l'entrée du Divan, au même endroit qu'auparavant. Le Sultan n'eut pas plûtôt jetté la vûe ſur elle, qu'il la reconnut, & ſe ſouvint en même tems de la demande qu'elle lui avoit faite, & du tems auquel il l'avoit remis. Le grand Viſir lui faiſoit alors le rapport d'une affaire : Viſir, lui dit le Sultan en l'interrompant, j'apperçois la bonne femme qui nous fit un ſi beau préſent il y a quelques mois ; faites-la venir, vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. Le grand Viſir en jettant les yeux du côté de l'entrée du Divan, apperçut auſſi la mere d'Aladdin ; auſſi-tôt il appella le chef des Huiſſiers ; & en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mere d'Aladdin s'avança juſqu'au pied du Trône, où elle ſe proſterna ſelon la coutume : après qu'elle ſe fut relevée, le Sultan lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit.

Sire, lui répondit-elle, je me préſente encore devant le Trône de votre Majeſté, pour lui repréſenter au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois après leſquels elle l'a remis ſur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire ſont expirés, & la ſupplier de vouloir bien s'en ſouvenir.

Le Sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la premiere fois qu'il l'avoit vûe, avoit crû qu'il n'entendroit plus parler d'un mariage qu'il regardoit comme peu convenable à la Princeſſe ſa fille, à regarder ſeulement la baſſeſſe & la pauvreté de la mere d'Aladdin, qui paroiſſoit devant lui dans un habillement fort commun. La ſommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir ſa parole, lui parut embarraſſante : il ne jugea pas à propos de lui répondre ſur le champ ; il conſulta ſon grand Viſir, & il lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la Princeſſe avec un inconnu, dont il ſuppoſoit que la fortune devoit être beaucoup au-deſſous de la plus médiocre.

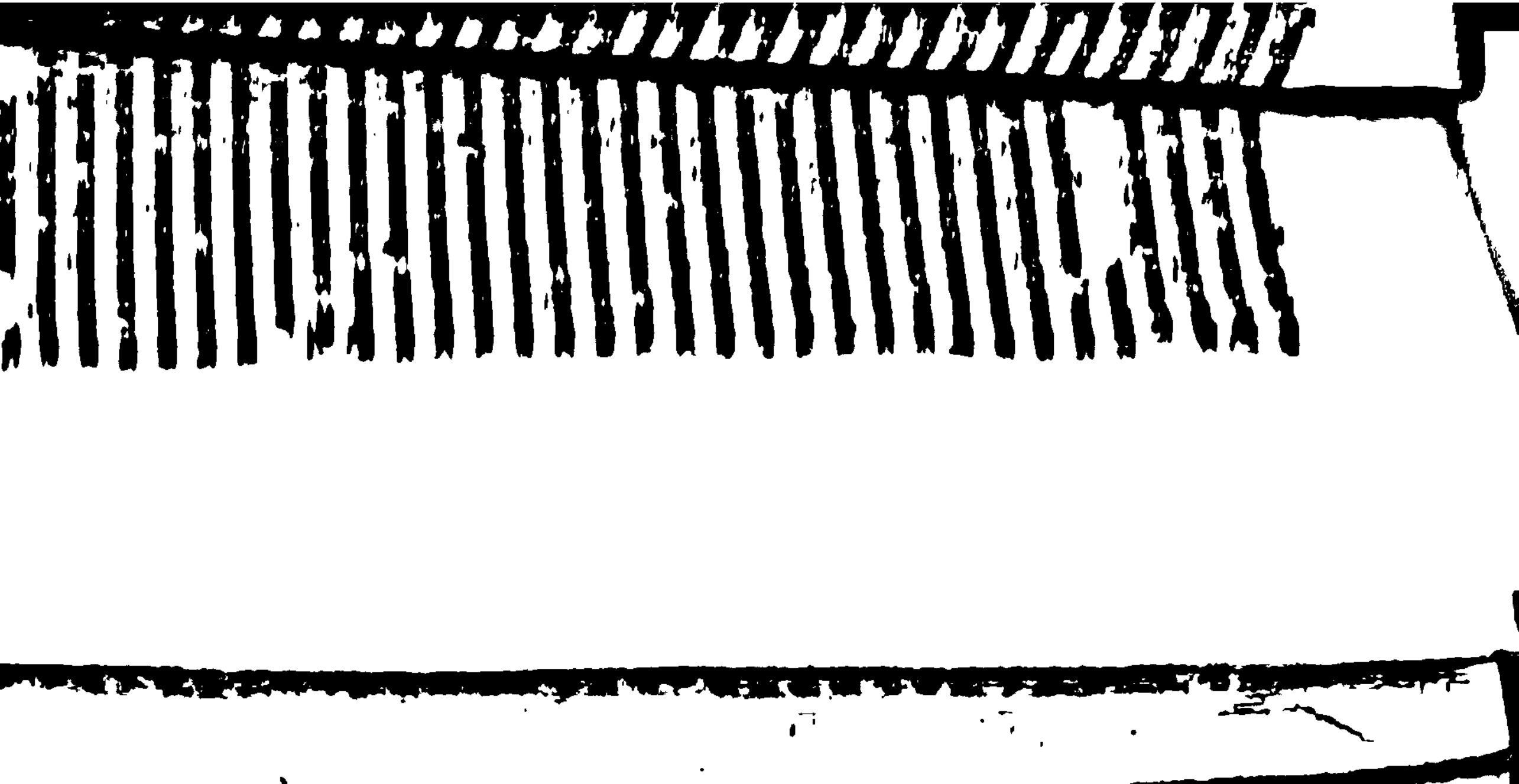
Le grand Viſir n'héſita pas à s'expliquer au Sultan ſur ce qu'il en penſoit : Sire, lui dit-il, il me ſemble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage ſi diſproportionné, ſans qu'Aladdin, quand même il ſeroit connu de votre Majeſté, puiſſe s'en plaindre ; c'eſt de mettre la Princeſſe

à un ſi haut prix, que ſes richeſſes, quelles qu'elles puiſſent être, ne puiſſent y fournir. Ce ſera le moyen de le faire déſiſter d'une pourſuite ſi hardie, pour ne pas dire ſi téméraire, à laquelle ſans doute il n'a pas bien penſé avant de s'y engager.

Le Sultan approuva le conſeil du grand Viſir : il ſe retourna du côté de la mere d'Aladdin ; & après quelques momens de réflexion : Ma bonne femme, lui dit-il, les Sultans doivent tenir leur parole ; je ſuis prêt de tenir la mienne, & de rendre votre fils heureux par le mariage de la Princeſſe ma fille ; mais comme je ne puis la marier que je ne ſçache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands baſſins d'or maſſif, pleins à comble des mêmes choſes que vous m'avez déja préſentées de ſa part, portés par un pareil nombre d'eſclaves noirs, qui ſeront conduits par quarante autres eſclaves blancs, jeunes, bien faits & de belle taille, & tous habillés très-magnifiquement ; voilà les conditions auſquelles je ſuis prêt de lui donner la Princeſſe ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez ſa réponſe.

La mere d'Aladdin ſe proſterna encore devant le Trône du Sultan, & elle ſe retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même de la folle imagination de ſon fils : Vrai-

ment, diſoit-elle, où trouvera-t-il tant de baſſins d'or, & une ſi grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? retournera-t-il dans le ſouterrein dont l'entrée eſt bouchée, pour en cueillir aux arbres ? & tous ces eſclaves tournés comme le Sultan les demande, où les prendra-t-il ? le voilà bien éloigné de ſa prétention ; & je crois qu'il ne ſera guere content de mon ambaſſade. Quand elle fut rentrée chez elle, l'eſprit rempli de toutes ces penſées, qui lui faiſoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à eſpérer : Mon fils, lui dit-elle, je vous conſeille de ne plus penſer au mariage de la Princeſſe Badroulboudour. Le Sultan à la vérité m'a reçue avec beaucoup de bonté, & je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous ; mais le grand Viſir, ſi je ne me trompe, lui a fait changer de ſentiment, & vous pouvez le préſumer comme moi, ſur ce que vous allez entendre. Après avoir repréſenté à ſa Majeſté que les trois mois étoient expirés, & que je le priois de votre part de ſe ſouvenir de ſa promeſſe, je remarquai qu'il ne me fit la réponſe que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque tems avec le grand Viſir. La mere d'Aladdin fit un récit très-exact à ſon fils de tout ce que le Sultan lui avoit dit, & des conditions auſquelles il conſentiroit au mariage de la Princeſſe ſa fille avec lui. En finiſſant, mon fils, lui dit-elle, il



où trouvera-t-il tant de
ne ſi grande quantité de
s pour les remplir? ma-
le ſouverain avoit fon-
pour ce meſſier aux ar-
chives trouvés comme
vle, où les prendra-t-il
ne de ſa premiere; &
gieuſe coutume de tous
die ſur toutes choſes
de toutes ces perſonnes,
ne qu'Haly lui dit,
Mon fils, lui dit-elle,
ne plus penſer au ma-
Bedreddinhaſſan. Le
ſeigne avec beaucoup
qu'il étoit bien mal-
mais le grand Vizir, ſi
ſa fait changer de ſen-
ver le premier com-
vous allez entendre.
oté à ſa Majeſté que
enjoints, & que je la
de ſe ſouvenir de ſa
ais qu'il ne me ſit la ré-
s dire, qu'après avoir
ns avec le grand Vizir.
t un récit mot-à-mot à
le le Sultan lui avoit
auſquelles il condes-
Princeſſe ſa fille avec
s fils, lui dit-elle, Il

attend votre réponſe ; mais entre nous ; continua-t-elle en ſouriant, je crois qu'il l'attendra long-tems.

Pas ſi long-tems que vous croiriez bien, ma mere, reprit Aladdin ; & le Sultan ſe trompe lui-même, s'il a cru par ſes demandes exorbitantes me mettre hors d'état de ſonger à la Princeſſe Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultés inſurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable Princeſſe à un prix beaucoup plus haut ; mais à préſent je ſuis content, & ce qu'il me demande eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que je ſerois en état de lui donner pour en obtenir la poſſeſſion. Pendant que je vais ſonger à le ſatisfaire, allez nous chercher de quoi dîner ; & laiſſez-moi faire.

Dès que la mere d'Aladdin fut ſortie pour aller à la proviſion, Aladdin prit la lampe, & il la frotta : dans l'inſtant le Génie ſe préſenta devant lui ; & dans les mêmes termes que nous avons déja rapportés, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le ſervir. Aladdin lui dit : Le Sultan me donne la Princeſſe ſa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands baſſins d'or maſſif & bien peſans, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es eſclave. Il exige auſſi de moi que ces quarante baſſins ſoient portés par autant

d'eſclaves noirs, précédés par quarante eſclaves blancs, jeunes, bien faits, de belle taille, & habillés très-richement: Va, & amene-moi ce préſent au plûtôt, afin que je l'envoye au Sultan avant qu'il leve la ſéance du Divan. Le Génie lui dit que ſon commandement alloit être exécuté inceſſamment; & il diſparut.

Très-peu de tems après le Génie ſe fit revoir accompagné des quarante eſclaves noirs, chacun chargé d'un baſſin d'or maſſif du poids de vingt marcs ſur la tête, plein de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes mieux choiſies, même pour la beauté & pour la groſſeur, que celles qui avoient déja été préſentées au Sultan; chaque baſſin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces eſclaves tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupoient preſque toute la maiſon, qui étoit aſſez médiocre, avec une petite cour ſur le devant, & un petit jardin ſur le derriere. Le Génie demanda à Aladdin s'il étoit content, & s'il avoit encore quelque autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, & il diſparut auſſi-tôt.

La mere d'Aladdin revint du marché; & en entrant elle fut dans une grande ſurpriſe de voir tant de monde & tant de richeſſes. Quand elle ſe fut déchargée des proviſions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile

qui lui couvroit le viſage ; mais Aladdin l'en empêcha : Ma mere, dit-il, il n'y a pas de tems à perdre ; avant que le Sultan acheve de tenir le Divan, il eſt important que vous retourniez au Palais, & que vous y conduiſiez inceſſamment le préſent & la dot de la Princeſſe Badroulboudour qu'il m'a demandée, afin qu'il juge par ma diligence & par mon exactitude, du zele ardent & ſincere que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans ſon alliance.

Sans attendre la réponſe de ſa mere, Aladdin ouvrit la porte ſur la rue, & il fit défiler ſucceſſivement tous ces eſclaves, en faiſant toujours marcher un eſclave blanc ſuivi d'un eſclave noir, chargé d'un baſſin d'or ſur la tête, & ainſi juſqu'au dernier. Et après que ſa mere fut ſortie en ſuivant le dernier eſclave noir, il ferma la porte & il demeura tranquillement dans ſa chambre avec l'eſpérance que le Sultan, après ce préſent tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour ſon gendre.

Le premier eſclave blanc qui étoit ſorti de la maiſon d'Aladdin, avoit fait arrêter tous les paſſans qui l'apperçurent ; & avant que les quatre-vingt eſclaves, entremêlés de blancs & de noirs, euſſent achevé de ſortir, la rue ſe trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accouroit de toutes parts pour voir un ſpectacle ſi magnifique & ſi extraordinaire.

extraordinaire. L'habillement de chaque eſclave étoit ſi riche en étoffe & en pierreries, que les meilleurs connoiſſeurs ne crurent pas ſe tromper en faiſant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajuſtement bien entendu de chaque habillement, la bonne grace, le bel air, la taille uniforme & avantageuſe de chaque eſclave, leur marche grave à une diſtance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une groſſeur exceſſive enchâſſées autour de leurs ceintures d'or maſſif dans une belle ſymmétrie, & les enſeignes auſſi de pierreries attachées à leurs bonnets qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de ſpectateurs dans une admiration ſi grande, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de les regarder & de les conduire des yeux auſſi loin qu'il leur étoit poſſible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de reſter dans la place où il ſe trouvoit.

Comme il falloit paſſer par pluſieurs rues pour arriver au Palais, cela fit qu'une bonne partie de la Ville, gens de toute ſorte d'états & de condition, furent témoins d'une pompe ſi raviſſante. Le premier des quatre-vingt eſclaves arriva à la porte de la premiere cour du Palais; & les portiers qui s'étoient mis en haie dès qu'ils s'étoient apperçûs que cette file merveilleuſe appro-

choit, le prirent pour un Roi, tant il étoit richement & magnifiquement habillé; ils s'avancerent pour lui baiſer le bas de la robe. Mais l'eſclave inſtruit par le Génie les arrêta, & il leur dit gravement : Nous ne ſommes que des eſclaves, notre maître paroîtra quand il en ſera tems.

Le premier eſclave, ſuivi de tous les autres, avança juſqu'à la ſeconde cour qui étoit très-ſpacieuſe, & où la Maiſon du Sultan étoit rangée pendant la ſéance du Divan. Les Officiers à la tête de chaque troupe étoient d'une grande magnificence, mais elle fut effacée à la préſence des quatre-vingt eſclaves porteurs du préſent d'Aladdin, & qui en faiſoient eux-mêmes partie. Rien ne parut ſi beau ni ſi éclatant dans toute la maiſon du Sultan; & tout le brillant des Seigneurs de ſa Cour qui l'environnoient, n'étoit rien en comparaiſon de ce qui ſe préſentoit alors à la vûe.

Comme le Sultan avoit été averti de la marche & de l'arrivée de ces eſclaves, il avoit donné ſes ordres pour les faire entrer. Ainſi, dès qu'ils ſe préſenterent, ils trouverent l'entrée du Divan libre, & ils y entrerent dans un bel ordre, une partie à droite & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés & qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le Trône du Sultan, les eſclaves noirs poſerent chacun le baſſin qu'ils portoient ſur le tapis de pied.

Ils ſe proſternerent tous enſemble en frappant du front contre le tapis. Les eſclaves blancs firent la même choſe en même tems. Ils ſe releverent tous ; & les noirs en le faiſant, découvrirent adroitement les baſſins qui étoient devant eux, & tous demeurerent debout les mains croiſées ſur la poitrine avec une grande modeſtie.

La mere d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée juſqu'au pied du Trône, dit au Sultan après s'être proſternée : Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce préſent qu'il envoye à votre Majeſté ne ſoit beaucoup au-deſſous de ce que mérite la Princeſſe Badroulboudour ; il eſpere néanmoins que votre Majeſté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer auſſi à la Princeſſe, avec d'autant plus de confiance qu'il a tâché de ſe conformer à la condition qu'il lui a plû de lui impoſer.

Le Sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mere d'Aladdin. Le premier coup-d'œil jetté ſur les quarante baſſins d'or, pleins à comble des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux que l'on eût jamais vûs au monde, & les quatre-vingt eſclaves qui paroiſſoient autant de Rois, tant par leur bonne mine que par la richeſſe & la magnificence ſurprenante de leur habillement, l'avoit frappé d'une maniere qu'il ne pouvoit revenir de ſon admiration. Au

lieu de répondre au compliment de la mere d'Aladdin, il s'adreſſa au grand Viſir, qui ne pouvoit comprendre lui-même d'où une ſi grande profuſion de richeſſes pouvoit être venue : Eh bien, Viſir, dit-il publiquement, que penſez-vous de celui, quel qu'il puiſſe être, qui m'envoye un préſent ſi riche & ſi extraordinaire, & que ni moi ni vous ne connoiſſons pas ? Le croyez-vous indigne d'épouſer la Princeſſe Badroulboudour ma fille ?

Quelque jalouſie & quelque douleur qu'eût le grand Viſir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du Sultan préférablement à ſon fils, il n'oſa néanmoins diſſimuler ſon ſentiment. Il étoit trop viſible que le préſent d'Aladdin étoit plus que ſuffiſant pour mériter qu'il fût reçû dans une ſi haute alliance. Il répondit donc au Sultan, & en entrant dans ſon ſentiment : Sire, dit-il, bien loin d'avoir la penſée que celui qui fait à votre Majeſté un préſent ſi digne d'elle, ſoit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oſerois dire qu'il mériteroit davantage, ſi je n'étois perſuadé qu'il n'y a pas de tréſor au monde aſſez riche pour être mis dans la balance avec la Princeſſe fille de votre Majeſté. Les Seigneurs de la Cour qui étoient de la ſéance du Conſeil, témoignerent par leurs applaudiſſemens que leurs avis n'étoient pas différens de celui du grand Viſir.

Le Sultan ne différa plus, il ne penſa pas même à s'informer ſi Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit aſpirer à devenir ſon gendre. La ſeule vûe de tant de richeſſes immenſes, & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de ſatisfaire à ſa demande, ſans avoir formé la moindre difficulté ſur des conditions auſſi exorbitantes que celles qu'il lui avoit impoſées, lui perſuaderent aiſément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli & tel qu'il le deſiroit. Ainſi, pour renvoyer la mere d'Aladdin avec la ſatisfaction qu'elle pouvoit deſirer, il lui dit : Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attens pour le recevoir à bras ouverts & pour l'embraſſer ; & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la Princeſſe ma fille, plus il me fera de plaiſir.

Dès que la mere d'Aladdin ſe fut retirée avec la joie dont une femme de ſa condition peut être capable en voyant ſon fils parvenu à une ſi haute élévation contre ſon attente, le Sultan mit fin à l'audience de ce jour. Et en ſe levant de ſon Trône, il ordonna que les eunuques attachés au ſervice de la Princeſſe, vinſſent enlever les baſſins pour les porter à l'appartement de leur maîtreſſe, où il ſe rendit pour les examiner avec elle à loiſir ; & cet ordre fut

[illegible]

[illegible] Mardikan

[illegible] il alla

[illegible] pour le

[illegible] fa

[illegible] qu'il

[illegible] venir

[illegible] de

[illegible] de la Reine

[illegible] faire de plaisir.

Mardikan se fut retirée

femme de fa confi-

de en voyant fon fils

une élévation comme

mit fin à l'audience

evant de fon Trône,

uniques attachés au

le, vinfent enlever

ver à l'appartement

il fe rendit pour les

oifir ; & cet ordre fut

exécuté ſur le champ par les ſoins du chef des Eunuques.

Les quatre-vingt eſclaves blancs & noirs ne furent pas oubliés ; on les fit entrer dans l'intérieur du Palais ; & quelque tems après le Sultan qui venoit de parler de leur magnificence à la Princeſſe Badroulboudour, commanda qu'on les fît venir devant l'appartement, afin qu'elle les conſidérât autravers des jalouſies, & qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en étoit.

La mere d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à ſon fils : Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout ſujet d'être content ; vous êtes arrivé à l'accompliſſement de vos ſouhaits contre mon attente, & vous ſçavez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-tems en ſuſpens, le Sultan, avec l'applaudiſſement de toute ſa Cour, a déclaré que vous êtes digne de poſſéder la Princeſſe Badroulboudour : il vous attend pour vous embraſſer, & pour conclure votre mariage ; c'eſt à vous de ſonger aux préparatifs pour cette entrevûe, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre perſonne ; mais après ce que j'ai vû des merveilles que vous ſçavez faire, je ſuis per-

ſuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le Sultan vous attend avec impatience ; ainſi ne perdez pas de tems à vous rendre auprès de lui.

Aladdin charmé de cette nouvelle, & tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à ſa mere, & ſe retira dans ſa chambre : là, après avoir pris la lampe qui lui avoit été ſi officieuſe juſqu'alors en tous ſes beſoins & en tout ce qu'il avoit ſouhaité, ne l'eut pas plûtôt frottée que le Génie continua de marquer ſon obéiſſance, en paroiſſant d'abord ſans ſe faire attendre. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appellé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure ; & quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche & le plus magnifique que jamais Monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler, que le Génie en le rendant inviſible comme lui, l'enleva & le tranſporta dans un bain tout de marbre le plus fin, & de différentes couleurs les plus belles & les plus diverſifiées. Sans voir qui le ſervoit, il fut deshabillé dans un ſallon ſpacieux & d'une grande propreté : du ſallon on le fit entrer dans le bain qui étoit d'une chaleur modérée ; & là il fut frotté & lavé avec pluſieurs ſortes d'eaux de ſenteur. Après l'avoir fait paſſer par tous les degrés de chaleur, ſelon les diffé-

rentes pieces du bain, il en ſortit, mais tout autre que quand il y étoit entré : ſon teint ſe trouva frais, blanc, vermeil, & ſon corps beaucoup plus leger & plus diſpos. Il rentra dans le ſallon, & il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laiſſé : le Génie avoit eu ſoin de mettre en ſa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut ſurpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit ſubſtitué : il s'habilla avec l'aide du Génie, en admirant chaque piece à meſure qu'il la prenoit, tant elles étoient toutes au-delà de ce qu'il auroit pû s'imaginer. Quand il eut achevé, le Génie le reporta chez lui, dans la même chambre où il l'avoit pris ; alors il lui demanda s'il avoit autre choſe à lui commander : Oui, répondit Aladdin, j'attens de toi que tu m'amenes au plûtôt un cheval, qui ſurpaſſe en beauté & en bonté le cheval le plus eſtimé qui ſoit dans l'écurie du Sultan, dont la houſſe, la ſelle, la bride, & tout le harnois vaille plus d'un million. Je demande auſſi que tu me faſſes venir en même tems vingt eſclaves, habillés auſſi richement & auſſi leſtement que ceux qui ont apporté le préſent, pour marcher à mes côtés & à ma ſuite en troupe, & vingt autres ſemblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir auſſi à ma mere ſix femmes eſclaves pour la ſervir, chacune habillée auſſi richement au-moins que les femmes

eſclaves

eſclaves de la Princeſſe Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet auſſi magnifique & auſſi pompeux que pour la Sultane. J'ai beſoin de dix mille pieces d'or en dix bourſes : Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avois à te commander ; va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ces ordres au Génie, le Génie diſparut, & bien-tôt après il ſe fit revoir avec le cheval, avec les quarante eſclaves, dont dix portoient chacun une bourſe de dix mille pieces d'or, & avec ſix femmes eſclaves, chargées ſur la tête, chacune d'un habit différent pour la mere d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, & le Génie préſenta le tout à Aladdin.

Des dix bourſes, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à ſa mere, en lui diſant que c'étoit pour s'en ſervir dans ſes beſoins. Il laiſſa les ſix autres entre les mains des eſclaves qui les portoient, avec ordre de les garder, & de les jetter au peuple par poignées, en paſſant par les rues, dans la marche qu'ils devoient faire pour ſe rendre au Palais du Sultan. Il ordonna auſſi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droite & trois à gauche. Il préſenta enfin à ſa mere les ſix femmes eſclaves, en lui diſant qu'elles étoient à elle, & qu'elle pouvoit s'en ſervir comme leur maîtreſſe,

& que les habits qu'elles avoient apportés étoient pour ſon uſage.

Quand Aladdin eut diſpoſé toutes ſes affaires, il dit au Génie en le congédiant, qu'il l'appelleroit quand il auroit beſoin de ſon ſervice, & le Génie diſparut auſſi-tôt; alors Aladdin ne ſongea plus qu'à répondre au plûtôt au deſir que le Sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au Palais un des quarante eſclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adreſſer au chef des Huiſſiers, & de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller ſe jetter aux pieds du Sultan. L'eſclave ne fut pas long-tems à s'acquitter de ſon meſſage, il apporta pour réponſe que le Sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, & de ſe mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la premiere fois avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice: les rues par où il paſſa, furent remplies preſque en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faiſoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration & de bénédictions, chaque fois particulierement que les ſix eſclaves qui avoient les bourſes,

faiſoient voler des poignées de pieces d'or en l'air à droite & à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui ſe pouſſoient & qui ſe baiſſoient pour amaſſer de ces pieces ; mais de ceux qui d'un rang au-deſſus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non-ſeulement ceux qui ſe ſouvenoient de l'avoir vû jouer dans les rues dans un âge déja avancé, comme un vagabond, ne le reconnoiſſoient plus ; ceux même qui l'avoient vû il n'y avoit pas long-tems, avoient de la peine à le remettre, tant il avoit les traits changés. Cela venoit de ce que la Lampe avoit cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la poſſédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon uſage qu'ils en faiſoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la perſonne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plûpart avoient déja remarquée le même jour dans la marche des eſclaves qui avoient porté ou accompagné le préſent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoiſſeurs, qui ſçurent en diſtinguer la beauté, ſans ſe laiſſer éblouir ni par la richeſſe, ni par le brillant des diamans & des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le Sultan lui donnoit la Princeſſe Ba-

droulboudour en mariage, perſonne, ſans avoir égard à ſa naiſſance, ne porta envie à ſa fortune ni à ſon élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au Palais, où tout étoit diſpoſé pour l'y recevoir : quand il fut à la ſeconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour ſe conformer à l'uſage obſervé par le grand Viſir, par les Généraux d'armées & les Gouverneurs de Provinçes du premier rang ; mais le chef des Huiſſiers qui l'y attendoit par ordre du Sultan, l'en empêcha & l'acçompagna juſques près de la ſalle du conſeil ou de l'audience, où il l'aida à deſcendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y oppoſât fortement, & ne le voulût pas ſouffrir ; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les Huiſſiers faiſoient une double haye à l'entrée de la ſalle : leur chef mit Aladdin à ſa droite ; & après l'avoir fait paſſer au milieu, il le conduiſit juſqu'au Trône du Sultan.

Dès que le Sultan eut apperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que ſurpris, contre ſon attente, de ſa bonne mine, de ſa belle taille, & d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de baſſeſſe dans lequel ſa mere avoit paru devant lui. Son étonnement & ſa ſurpriſe néanmoins ne l'empêcherent pas de ſe lever, & de

deſcendre deux ou trois marches de ſon Trône aſſez promptement pour empêcher Aladdin de ſe jetter à ſes pieds, & pour l'embraſſer avec une démonſtration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore ſe jetter aux pieds du Sultan; mais le Sultan le retint par la main, & l'obligea de monter & de s'aſſeoir entre le Viſir & lui.

Alors Aladdin prit la parole : Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre Majeſté me fait, parce qu'elle a la bonté & qu'il lui plaît de me les faire; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je ſuis né ſon eſclave, que je connois la grandeur de ſa puiſſance, & que je n'ignore pas combien ma naiſſance me met au-deſſous de la ſplendeur & de l'éclat du rang ſuprême où elle eſt élevée. S'il y a quelque endroit, continua-t-il, par où je puiſſe avoir mérité un accueil ſi favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardieſſe qu'un pur hazard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes penſées & mes deſirs juſqu'à la divine Princeſſe qui fait l'objet de mes ſouhaits. Je demande pardon à votre Majeſté de ma témérité; mais je ne puis diſſimuler que je mourrois de douleur, ſi je perdois l'eſpérance d'en voir l'accompliſſement.

Mon fils, répondit le Sultan en l'embraſſant une ſeconde fois, vous me feriez tort

de douter un ſeul moment de la ſincérité de ma parole : votre vie m'eſt trop chere deſormais pour ne vous la pas conſerver, en vous préſentant le remede qui eſt en ma diſpoſition. Je préfere le plaiſir de vous voir & de vous entendre, à tous mes tréſors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles le Sultan fit un ſignal, & auſſi-tôt on entendit l'air retentir du ſon des trompettes, des hautbois & des tymbales, & en même tems le Sultan conduiſit Aladdin dans un magnifique ſallon, où on ſervit un ſuperbe feſtin. Le Sultan mangea ſeul avec Aladdin. Le grand Viſir & les Seigneurs de la Cour, chacun ſelon leur dignité & ſelon leur rang, les accompagnerent pendant le repas. Le Sultan qui avoit toujours les yeux ſur Aladdin, tant il prenoit plaiſir à le voir, fit tomber le diſcours ſur pluſieurs ſujets différens. Dans la converſation qu'ils eurent enſemble pendant le repas, & ſur quelque matiere qu'il le mît, il parla avec tant de connoiſſance & de ſageſſe, qu'il acheva de confirmer le Sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le Sultan fit appeller le premier Juge de ſa Capitale, & il lui commanda de dreſſer & de mettre au net ſur-le-champ le contrat de mariage de la Princeſſe Badroulboudour ſa fille, & d'Aladdin. Pendant ce tems-là le Sultan s'en-

tretint avec Aladdin de pluſieurs choſes indifférentes, en préſence du grand Viſir & des Seigneurs de ſa Cour, qui admirerent la ſolidité de ſon eſprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les penſées fines & délicates dont il aſſaiſonnoit ſon diſcours.

Quand le Juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requiſes, le Sultan demanda à Aladdin s'il vouloit reſter dans le Palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre Majeſté, je la ſupplie de vouloir bien permettre que je les differe juſqu'à ce que j'aie fait bâtir un Palais, pour y recevoir la Princeſſe ſelon ſon mérite & ſa dignité. Je le prie pour cet effet de m'accorder une place convenable dans le ſien, afin que je ſois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire enſorte qu'il ſoit achevé avec toute la diligence poſſible : Mon fils, lui dit le Sultan, prenez tout le terrein que vous jugerez à propos ; le vuide eſt trop grand devant mon Palais, & j'avois déja ſongé moi-même à le remplir ; mais ſouvenez-vous que je ne puis aſſez-tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. En achevant ces paroles il embraſſa encore Aladdin, qui prit congé du Sultan avec la même poli-

teſſe que s'il eût été élevé & qu'il eût toujours vécu à la Cour.

Aladdin remonta à cheval, & il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au-travers de la même foule, & aux acclamations du peuple qui lui ſouhaitoit toutes ſortes de bonheur & de proſpérité. Dès qu'il fut rentré & qu'il eut mis pied à terre, il ſe retira dans ſa chambre en particulier; il prit la lampe, & il appella le Génie comme il avoit accoutumé. Le Génie ne ſe fit pas attendre, il parut, & il lui fit offre de ſes ſervices : Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout ſujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi juſqu'à préſent, par la puiſſance de cette lampe, ta maîtreſſe. Il s'agit aujourd'hui que pour l'amour d'elle tu faſſes paroître, s'il eſt poſſible, plus de zele & plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en auſſi peu de tems que tu le pourras, tu me faſſes bâtir vis-à-vis du Palais du Sultan, à une juſte diſtance, un Palais digne d'y recevoir la Princeſſe Badroulboudour mon épouſe. Je laiſſe à ta liberté le choix des matériaux, c'eſt-à-dire du porphire, du jaſpe, de l'agate, du lapis & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reſte de l'édifice; mais j'entens qu'au plus haut de ce Palais tu faſſes élever un grand ſallon en dôme, à quatre faces égales, dont les aſſi-

ſes ne ſoient d'autre matiere que d'or & d'argent maſſif, poſés alternativement, avec douze croiſées, ſix à chaque face, & que les jalouſies de chaque croiſée, à la reſerve d'une ſeule que je veux qu'on laiſſe imparfaite, ſoient enrichies avec art & ſymmétrie, de diamans, de rubis & d'émeraudes; de maniere que rien de pareil en ce genre n'ait été vû dans le monde. Je veux auſſi que ce Palais ſoit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin; mais ſur toute choſe, qu'il y ait dans un endroit que tu me diras, un tréſor bien rempli d'or & d'argent monnoyé. Je veux auſſi qu'il y ait dans ce Palais des cuiſines, des offices, des magaſins, des gardes-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les ſaiſons, & proportionnés à la magnificence du Palais; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers & leurs palfreniers, ſans oublier un équipage de chaſſe. Il faut qu'il y ait auſſi des Officiers de cuiſine & d'office, & des femmes eſclaves, néceſſaires pour le ſervice de la Princeſſe; tu dois comprendre quelle eſt mon intention; va, & reviens quand cela ſera fait.

Le ſoleil venoit de ſe coucher quand Aladdin acheva de charger le Génie de la conſtruction du Palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin, à la petite pointe du jour, Aladdin à qui l'amour de la Princeſſe ne permettoit pas de dormir tranquille-

ment, étoit à peine levé que le Génie ſe préſenta à lui : Seigneur, dit-il, votre Palais eſt achevé, venez voir ſi vous en êtes content. Aladdin n'eut pas plûtôt témoigné qu'il le vouloit bien, que le Génie l'y tranſporta en un inſtant. Aladdin le trouva ſi fort au-deſſus de ſon attente, qu'il ne pouvoit aſſez l'admirer : le Génie le conduiſit en tous les endroits, & par-tout il ne trouva que richeſſes, que propreté & que magnificence, avec des Officiers & des eſclaves, tous habillés ſelon leur rang & ſelon les ſervices auſquels ils étoient deſtinés. Il ne manqua pas, comme une des choſes principales, de lui faire voir le tréſor, dont la porte fut ouverte par le tréſorier, & Aladdin y vit des tas de bourſes de différentes grandeurs, ſelon les ſommes qu'elles contenoient, élevés juſqu'à la voûte, & diſpoſés dans un arrangement qui faiſoit plaiſir à voir. En ſortant, le Génie l'aſſura de la fidélité du tréſorier : il le mena enſuite aux écuries, & là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, & les Palfreniers dans un grand mouvement occupés à les panſer. Il le fit paſſer enſuite par des magaſins remplis de toutes les proviſions néceſſaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le Palais d'appartement en appartement & de

piece en piece depuis le haut juſqu'au bas, & particulierement le ſallon à vingt-quatre croiſées, & qu'il y eut trouvé des richeſſes & de la magnificence, avec toutes ſortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au Génie : Génie, on ne peut être plus content que je le ſuis, & j'aurois tort de me plaindre. Il reſte une ſeule choſe dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas aviſé ; c'eſt d'étendre depuis la porte du Palais du Sultan juſqu'à la porte de l'appartement deſtiné pour la Princeſſe dans ce Palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche deſſus en venant du Palais du Sultan. Je reviens dans un moment, dit le Génie ; & comme il eut diſparu peu de tems après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit ſouhaité, exécuté, ſans ſçavoir comment cela s'étoit fait. Le Génie reparut, & il reporta Aladdin chez lui dans le tems qu'on ouvroit la porte du Palais du Sultan.

Les portiers du Palais qui venoient d'ouvrir la porte, & qui avoient toujours eu la vûe libre du côté où étoit alors celui d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée, & de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là juſqu'à la porte de celui du Sultan. Ils ne diſtinguerent pas bien d'abord ce que c'étoit ; mais leur ſurpriſe augmenta quand ils eurent apperçu diſtinctement le ſuperbe Palais d'Aladdin. La nou-

velle d'une merveille ſi ſurprenante fut répandue dans tout le Palais en très-peu de tems. Le Grand Viſir qui étoit arrivé preſqu'à l'ouverture de la porte du Palais, n'avoit pas été moins ſurpris de cette nouveauté que les autres; il en fit part au Sultan le premier, mais il voulut lui faire paſſer la choſe pour un enchantement. Viſir, reprit le Sultan, pourquoi voulez-vous que ce ſoit un enchantement? vous ſçavez auſſi-bien que moi que c'eſt le Palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permiſſion que je lui en ai donnée en votre préſence, pour loger la Princeſſe ma fille. Après l'échantillon de ſes richeſſes que nous avons vû, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce Palais en ſi peu de tems? Il a voulu nous ſurprendre, & nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalouſie. L'heure d'entrer au Conſeil l'empêcha de continuer ce diſcours plus longtems.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui, & qu'il eut congédié le Génie, il trouva que ſa mere étoit levée, & qu'elle commençoit à ſe parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A-peu-près vers le tems que le Sultan venoit de ſortir du Conſeil, Aladdin diſpoſa ſa mere à aller au Palais avec les mêmes femmes eſclaves qui

lui étoient venues par le miniſtere du Génie. Il la pria, ſi elle voyoit le Sultan, de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la Princeſſe vers le ſoir, quand elle ſeroit en état de paſſer à ſon Palais. Elle partit; mais quoiqu'elle & ſes femmes eſclaves qui la ſuivoient, fuſſent habillées en Sultanes, la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir paſſer, qu'elles étoient voilées, & qu'un ſurtout convenable couvroit la richeſſe & la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui eſt d'Aladdin, il monta à cheval; & après être ſorti de ſa maiſon paternelle, pour n'y plus revenir, ſans avoir oublié la Lampe merveilleuſe, dont le ſecours lui avoit eté ſi avantageux pour parvenir au comble de ſon bonheur, il ſe rendit publiquement à ſon Palais avec la même pompe qu'il étoit allé ſe préſenter au Sultan le jour de devant.

Dès que les portiers du Palais du Sultan eurent apperçu la mere d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le Sultan. Auſſi-tôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de tymbales, de tambours, de fifres & de hautbois, qui étoient déja poſtées en différens endroits des terraſſes du Palais; & en un moment l'air retentit de fanfares & de concerts qui annoncerent la joie à toute la Ville. Les Marchands commencerent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de couſ-

fins & de feuillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les Artisans quitterent leur travail, & le Peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le Palais du Sultan & celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non pas tant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui du Sultan, que parce que celui du Sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouie ils voyoient un Palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux ni fondemens préparés.

La mere d'Aladdin fut reçue dans le Palais avec honneur, & introduite dans l'appartement de la Princesse Badroulboudour par le Chef des Eunuques. Aussi-tôt que la Princesse l'apperçut, elle alla l'embrasser, & lui fit prendre place sur son sofa; & pendant que ses femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux dont Aladdin lui avoit fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le Sultan qui venoit pour être auprès de la Princesse sa fille le plus de tems qu'il pourroit, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au Palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mere d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au Sultan en

public ; mais il ne l'avoit point encore vûe ſans voile, comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y obſervoit encore des traits qui faiſoient aſſez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans ſa jeuneſſe. Le Sultan qui l'avoit toujours vûe habillée fort ſimplement, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir auſſi richement & auſſi magnifiquement vêtue que la Princeſſe ſa fille ; cela lui fit faire cette réflexion, qu'Aladdin étoit également prudent, ſage & entendu en toute choſe.

Quand la nuit fut venue, la Princeſſe prit congé du Sultan ſon pere : leurs adieux furent tendres & mêlés de larmes ; ils s'embraſſerent pluſieurs fois ſans ſe rien dire, & enfin la Princeſſe ſortit de ſon appartement, & ſe mit en marche avec la mere d'Aladdin à ſa gauche, & ſuivie de cent femmes eſclaves, habillées d'une magnificence ſurprenante. Toutes les troupes d'inſtrumens qui n'avoient ceſſé de ſe faire entendre depuis l'arrivée de la mere d'Aladdin, s'étoient réunies & commençoient cette marche ; elles étoient ſuivies par cent Chiaoux & par un pareil nombre d'Eunuques noirs en deux files, avec leurs Officiers à leur tête. Quatre cent jeunes Pages du Sultan en deux bandes, qui marchoient ſur les côtés en tenant chacun un flambeau à la main, faiſoient une lumiere qui jointe

aux illuminations tant du Palais du Sultan que de celui d'Aladdin, ſuppléoit merveilleuſement au défaut du jour.

Dans cet ordre la Princeſſe marcha ſur le tapis étendu depuis le Palais du Sultan juſqu'au Palais d'Aladdin ; & à meſure qu'elle avançoit, les inſtrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant & en ſe mêlant avec ceux qui ſe faiſoient entendre du haut des terraſſes du Palais d'Aladdin, formerent un concert qui, tout extraordinaire & confus qu'il paroiſſoit, ne laiſſoit pas d'augmenter la joie, non-ſeulement dans la Place remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux Palais, dans toute la Ville & bien loin au-dehors.

La Princeſſe arriva enfin au nouveau Palais, & Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit deſtiné, pour la recevoir. La mere d'Aladdin avoit eu ſoin de faire diſtinguer ſon fils à la Princeſſe, au milieu des Officiers qui l'environnoient ; & la Princeſſe, en l'appercevant, le trouva ſi bien fait qu'elle en fut charmée. Adorable Princeſſe, lui dit Aladdin en l'abordant & en la ſaluant très-reſpectueuſement ; ſi j'avois le malheur de vous avoir déplû par la témérité que j'ai eue d'aſpirer à la poſſeſſion d'une ſi aimable Princeſſe, fille de mon Sultan, j'oſe vous dire que ce ſeroit à vos beaux yeux & à vos charmes que vous devriez

vous

vous en prendre, & non pas à moi. Prince, que je ſuis en droit de traiter ainſi à-préſent, lui répondit la Princeſſe, j'obéis à la volonté du Sultan mon pere; & il me ſuffit de vous avoir vû, pour vous dire que je lui obéis ſans répugnance.

Aladdin, charmé d'une réponſe ſi agréable & ſi ſatisfaiſante pour lui, ne laiſſa pas plus long-tems la Princeſſe debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point accoutumée; il lui prit la main, qu'il baiſa avec une grande démonſtration de joie, & il la conduiſit dans un grand ſallon éclairé d'une infinité de bougies, où par les ſoins du Génie la table ſe trouva ſervie d'un ſuperbe feſtin. Les plats étoient d'or maſſif, & remplis des viandes les plus délicieuſes. Les vaſes, les baſſins, les gobelets, dont le buffet étoit très-bien garni, étoient auſſi d'or & d'un travail exquis. Les autres ornemens & tous les embelliſſemens du ſallon répondoient parfaitement à cette grande richeſſe. La Princeſſe, enchantée de voir tant de richeſſes aſſemblées dans un même lieu, dit à Aladdin: Prince, je croyois que rien au monde n'étoit plus beau que le Palais du Sultan mon pere; mais à voir ce ſeul ſallon, je m'apperçois que je m'étois trompée. Princeſſe, répondit Aladdin en la faiſant mettre à table à la place qui lui étoit deſtinée, je crois une ſi grande honnêteté, com-

me je le dois, mais je ſçai ce que je dois croire.

La Princeſſe Badroulboudour, *Aladdin* & la mere d'Aladdin ſe mirent à table, & auſſi-tôt un chœur d'inſtrumens les plus harmonieux, touchés & accompagnés de très-belles voix de femmes toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura ſans interruption juſqu'à la fin du repas. La Princeſſe en fut ſi charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le Palais du Sultan ſon pere. Mais elle ne ſçavoit pas que ces Muſiciens étoient des Fées choiſies par le Génie eſclave de la Lampe.

Quand le ſoupé fut achevé, & que l'on eut deſſervi en diligence, une troupe de Danſeurs & de Danſeuſes ſuccédérent aux Muſiciennes. Ils danſerent pluſieurs ſortes de danſes figurées, ſelon la coutume du pays, & ils finirent par un Danſeur & une Danſeuſe, qui danſerent ſeuls avec une légereté ſurprenante, & firent paroître chacun à leur tour toute la bonne grace & l'adreſſe dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, ſelon la coutume de la Chine de ce tems-là, Aladdin ſe leva & préſenta la main à la Princeſſe Badroulboudour pour danſer enſemble, & terminer ainſi les cérémonies de leurs nôces. Ils danſerent d'un ſi bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En ache-

vant, Aladdin ne quitta pas la main de la Princeſſe, & ils paſſerent enſemble dans l'appartement où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la Princeſſe ſervirent à la deshabiller, & la mirent au lit, & les Officiers d'Aladdin en firent autant, & chacun ſe retira. Ainſi furent terminées les cérémonies & les réjouiſſances des nôces d'Aladdin & de la Princeſſe Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ſes valets-de-chambre ſe préſenterent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des nôces, mais auſſi riche & auſſi magnifique. Enſuite il ſe fit amener un des chevaux deſtinés pour ſa perſonne. Il le monta, & il ſe rendit au Palais du Sultan, au milieu d'une groſſe troupe d'eſclaves qui marchoient devant lui, à ſes côtés & à ſa ſuite. Le Sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la premiere fois, il l'embraſſa, & après l'avoir fait aſſeoir près de lui ſur ſon Trône, il commanda qu'on ſervît le déjeuné. Sire, lui dit Aladdin, je ſupplie votre Majeſté de me diſpenſer aujourd'hui de cet honneur; je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le Palais de la Princeſſe, avec ſon grand Viſir & les Seigneurs de ſa Cour. Le Sultan lui accorde cette grace avec plaiſir. Il ſe leva à l'heure même; & comme le chemin n'étoit pas

long, il voulut y aller à pied. Ainſi il ſortit avec Aladdin à ſa droite, le grand Viſir à ſa gauche, & les Seigneurs à ſa ſuite, précédé par les Chiaoux & par les principaux Officiers de ſa maiſon,

Plus le Sultan approchoit du Palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de ſa beauté. Ce fut toute autre choſe quand il y fut entré: ſes acclamations ne ceſſoient pas à chaque piece qu'il voyoit. Mais quand ils furent arrivés au ſallon à vingt-quatre croiſées où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vû les ornemens, & ſur-tout qu'il eut jetté les yeux ſur les jalouſies enrichies de diamans, de rubis & d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur groſſeur proportionnée, & qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richeſſe étoit pareille au dehors, il en fut tellement ſurpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir reſté quelque tems en cet état: Viſir, dit-il à ce Miniſtre qui étoit près de lui, eſt-il poſſible qu'il y ait en mon Royaume, & ſi près de mon Palais, un Palais ſi ſuperbe & que je l'aye ignoré juſqu'à préſent? Votre Majeſté, reprit le grand Viſir, peut ſe ſouvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour ſon gendre, la permiſſion de bâtir un Palais vis-à-vis du ſien, le même jour au coucher du ſoleil il n'y avoit pas encore de Palais en cette place; & hier j'eus l'honneur de lui

annoncer le premier que le Palais étoit fait & achevé. Je m'en ſouviens, repartit le Sultan ; mais jamais je ne me fuſſe imaginé que ce Palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'Univers de bâtis d'aſſiſes d'or & d'argent maſſif, au lieu d'aſſiſes ou de pierre ou de marbre, dont les croiſées ayent des jalouſies jonchées de diamans, de rubis & d'émeraudes ? Jamais au monde il n'a été fait mention de choſe ſemblable.

Le Sultan voulut voir & admirer la beauté des vingt-quatre jalouſies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fuſſent de la même richeſſe, & il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrieme étoit demeurée imparfaite. Viſir, dit-il (car le grand Viſir ſe faiſoit un devoir de ne pas l'abandonner), je ſuis ſurpris qu'un fallon de cette magnificence ſoit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, reprit le grand Viſir, Aladdin apparemment a été preſſé, & le tems lui a manqué pour rendre cette croiſée ſemblable aux autres ; mais on peut croire qu'il a les pierreries néceſſaires, & qu'au premier jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le Sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites : Mon fils, lui dit le Sultan, voici le fallon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui ſont au monde,

Une ſeule choſe me ſurprend: c'eſt de voir que cette jalouſie ſoit demeurée imparfaite. Eſt-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence, ou parce que les Ouvriers n'ont pas eu le tems de mettre la derniere main à un ſi beau morceau d'architecture? Sire répondit Aladdin, ce n'eſt par aucune de ces raiſons que la jalouſie eſt reſtée dans l'état que votre Majeſté la voit. La choſe a été faite à deſſein, & c'eſt par mon ordre que les Ouvriers n'y ont pas touché; je voulois que votre Majeſté eût la gloire de faire achever ce ſallon & le Palais en même tems: je la ſupplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puiſſe me ſouvenir de la faveur & de la grace que j'aurai reçue d'elle. Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le Sultan, je vous en ſçai bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet, il ordonna qu'on fît venir les Joüailliers les mieux fournis de pierreries, & les Orfévres les plus habiles de ſa capitale.

Le Sultan cependant deſcendit du ſallon, & Aladdin le conduiſit dans celui où il avoit régalé la Princeſſe Badroulboudour le jour des nôces. La Princeſſe arriva un moment après, qui reçut le Sultan ſon pere d'un air qui lui fit connoître avec plaiſir combien elle étoit contente de ſon mariage. Deux tables ſe trouverent fournies des mets les plus délicieux, & ſervies toutes en

vaiſſelle d'or. Le Sultan ſe mit à la premiere, & mangea avec la Princeſſe ſa fille, Aladdin & le grand Viſir. Tous les Seigneurs de la Cour furent régalés à la ſeconde, qui étoit fort longue. Le Sultan trouva les mets de bon goût, & il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même choſe du vin, qui étoit en effet très-délicieux. Ce qu'il admira davantage furent quatre grands buffets garnis & chargés à profuſion de flacons, de baſſins, & de coupes d'or maſſif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé auſſi des Chœurs de Muſique qui étoient diſpoſés dans le ſallon, pendant que les fanfares de trompettes accompagnées de tymbales & de tambours, retentiſſoient au-dehors à une diſtance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le tems que le Sultan venoit de ſortir de table, on l'avertit que les Jouailliers & les Orfévres qui avoient été appellés par ſon ordre, étoient arrivés. Il remonta au ſallon à vingt-quatre croiſées; & quand il y fut, il montra aux Jouailliers & aux Orfévres qui l'avoient ſuivi, la croiſée qui étoit imparfaite : Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croiſée, & que vous la mettiez dans la même perfection que les autres : Examinez-les, & ne perdez pas de tems à me rendre celle-ci toute ſemblable.

Les Jouailliers & les Orfévres examinerent les vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; & après qu'ils eurent consulté ensemble, & qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvoient contribuer chacun de leur côté, ils revinrent se présenter devant le Sultan ; & le Jouaillier ordinaire du Palais qui prit la parole, lui dit : Sire, nous sommes prêts d'employer nos soins & notre industrie pour obéir à votre Majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. J'en ai, dit le Sultan, & au-delà de ce qu'il en faudra ; venez à mon Palais, je vous mettrai à même, & vous choisirez.

Quand le Sultan fut de retour à son Palais, il fit apporter toutes ses pierreries, & les Jouaillers en prirent une très-grande quantité ; particulierement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employerent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, & en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'Ouvrage. Ils employerent toutes celles du Sultan, avec ce que le grand Visir lui prêta des siennes ; & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le Sultan s'effor-

çoit

coît inutilement de rendre la jalouſie ſemblable aux autres, & que jamais il n'en viendroit à ſon honneur, fit venir les Orfévres, & leur dit non ſeulement de ceſſer leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au Sultan toutes ſes pierreries, avec celles qu'il avoit empruntées du grand Viſir.

L'ouvrage que les Jouailliers & les Orfévres avoient mis plus de ſix ſemaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils ſe retirerent, & laiſſerent Aladdin ſeul dans le ſallon. Il tira la Lampe qu'il avoit ſur lui, & il la frota. Auſſi-tôt le Génie ſe préſenta: Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laiſſer une des vingt-quatre jalouſies de ce ſallon imparfaite, & tu avois exécuté mon ordre; préſentement je t'ai fait venir pour te dire que je ſouhaite que tu la rendes pareille aux autres. Le Génie diſparut, & Aladdin deſcendit du ſallon. Peu de momens après comme il y fut remonté, il trouva la jalouſie dans l'état qu'il avoit ſouhaité, & pareille aux autres.

Les Jouailliers & les Orfévres cependant arriverent au Palais, & furent introduits & préſentés au Sultan dans ſon appartement. Le premier Jouaillier, en lui préſentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au Sultan au nom de tous: Sire, votre Majeſté ſçait combien il y a de tems que nous travaillons de toute notre induſtrie à finir

l'ouvrage dont elle nous a chargé. Il étoit déja fort avancé, lorſqu'Aladdin nous a obligé non-ſeulement de ceſſer, mais même de défaire tout ce que nous avions fait, & de lui rapporter ſes pierreries & celles du grand Viſir. Le Sultan leur demanda ſi Aladdin ne leur en avoit pas dit la raiſon; & comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre ſur le champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amene, il le monte, & part ſans autre ſuite que de ſes gens, qui l'accompagnerent à pied. Il arrive au Palais d'Aladdin, & il va mettre pied à terre au bas de l'eſcalier qui conduiſoit au ſallon à vingt-quatre croiſées. Il y monte ſans faire avertir Aladdin; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, & il n'eut que le tems de recevoir le Sultan à la porte.

Le Sultan, ſans donner à Aladdin le tems de ſe plaindre obligeamment de ce que ſa Majeſté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la néceſſité de manquer à ſon devoir, lui dit: Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raiſon vous avez de vouloir laiſſer imparfait un ſallon auſſi magnifique & auſſi ſingulier que celui de votre Palais.

Aladdin diſſimula la véritable raiſon, qui étoit que le Sultan n'étoit pas aſſez riche en pierreries pour faire une dépenſe ſi grande. Mais afin de lui faire connoître

combien le Palais, tel qu'il étoit, ſurpaſſoit non-ſeulement le ſien, mais même tout autre Palais qui fût au monde, puiſqu'il n'avoit pû le parachever dans la moindre de ſes parties, il lui répondit: Sire, il eſt vrai que votre Majeſté a vû ce ſallon imparfait, mais je la ſupplie de voir préſentement ſi quelque choſe y manque.

Le Sultan alla droit à la fenêtre dont il avoit vû la jalouſie imparfaite; & quand il eut remarqué qu'elle étoit ſemblable aux autres, il crût s'être trompé. Il examina non-ſeulement les deux croiſées qui étoient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre; & quand il fut convaincu que la jalouſie à laquelle il avoit fait employer tant de tems, & qui avoit coûté tant de journées d'ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de tems qui lui étoit connu, il embraſſa Aladdin, & le baiſa au front entre les deux yeux: Mon fils, lui dit-il rempli d'etonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choſes ſi ſurprenantes, & preſque en un clin d'œil? vous n'avez pas votre ſemblable au monde, & plus je vous connois, plus je vous trouve admirable.

Aladdin reçut les louanges du Sultan avec beaucoup de modeſtie, & il lui répondit en ces termes: Sire, c'eſt une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance & l'approbation de votre Majeſté: ce que

je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une & l'autre de plus en plus.

Le Sultan retourna à son Palais de la maniere qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant il trouva le grand Visir qui l'attendoit. Le Sultan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le Sultan la racontoit; mais qui confirmerent le Visir dans la croyance où il étoit déjà, que le Palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement, dont il s'étoit ouvert au Sultan presque dans le moment que ce Palais venoit de paroître. Il voulut lui répéter la même chose: Visir, lui dit le Sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose; mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand Visir vit bien que le Sultan étoit prévenu. Il ne voulut par entrer en contestation avec lui, & il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément dès que le Sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le Palais d'Aladdin, & il y alloit encore plusieurs fois pendant la journée, pour le contempler & l'admirer.

Aladdin cependant ne demeuroit pas

renfermé dans ſon Palais ; il avoit ſoin de ſe faire voir par la Ville plus d'une fois chaque ſemaine, ſoit qu'il allât faire ſa prierre tantôt dans une Moſquée, tantôt dans une autre, ou que de tems en tems il allât rendre viſite au grand Viſir, qui affectoit d'aller lui faire ſa cour à certains jours reglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux Seigneurs, qu'il regaloit ſouvent dans ſon Palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il ſortoit, il faiſoit jetter par deux de ſes Eſclaves qui marchoient en troupe autour de ſon cheval, des pieces d'or à poignées dans les rues & dans les places par où il paſſoit, & où le peuple ſe rendoit toujours en grande foule.

D'ailleurs pas un pauvre ne ſe préſentoit à la porte de ſon Palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faiſoit par ſes ordres.

Comme Aladdin avoit partagé ſon tems de maniere qu'il n'y avoit pas de ſemaine qu'il n'allât à la chaſſe au moins une fois, tantôt aux environs de la Ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même libéralité par les chemins & par les Villages. Cette inclination généreuſe lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, & il étoit ordinaire de ne jurer que par ſa tête. Enfin ſans donner aucun ombrage au Sultan, à qui il faiſoit fort régulierement ſa cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ſes

manieres affables & libérales toute l'affection du peuple, & que généralement parlant il étoit plus aimé que le Sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur & un zele pour le bien de l'Etat, qu'on ne ſçauroit aſſez louer. Il en donna même des marques à l'occaſion d'une révolte vers les confins du Royaume. Il n'eut pas plûtôt appris que le Sultan levoit une armée pour la diſſiper, qu'il le ſupplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Si-tôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés; & il ſe conduiſit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le Sultan apprit plûtôt que les révoltés avoient été défaits, châtiés ou diſſipés, que ſon arrivée à l'armée. Cette action qui rendit ſon nom célebre dans toute l'étendue du Royaume, ne changea point ſon cœur. Il revint victorieux, mais auſſi doux & auſſi affable qu'il avoit toujours été.

Il y avoit déja pluſieurs années qu'Aladdin ſe gouvernoit comme nous venons de le dire, quand le Magicien qui lui avoit donné, ſans y penſer, le moyen de s'élever à une ſi haute fortune, ſe ſouvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique juſqu'alors il ſe fût perſuadé qu'Aladdin étoit mort miſérablement dans le ſouterrain où il l'avoit laiſſé, il lui vint néanmoins en

penſée de ſçavoir préciſément quelle avoit été ſa fin. Comme il étoit grand Géomancien, il tira d'une armoire un quarré en forme de boëte couverte, dont il ſe ſervoit pour faire ſes obſervations de Géomance. Il s'aſſit ſur ſon ſofa, met le quarré devant lui, le découvre ; & après avoir prépaté & égalé le ſable, avec l'intention de ſçavoir ſi Aladdin étoit mort dans le ſouterrain, il jette les points, il en tire les figures, & il en forme l'horoſcope. En examinant l'horoſcope pour en porter jugement, au lieu de trouver qu'Aladdin fût mort dans le ſouterrain, il découvre qu'il en étoit ſorti, & qu'il vivoit ſur terre dans une grande ſplendeur, puiſſamment riche, mari d'une Princeſſe, honoré & reſpecté.

Le Magicien Afriquain n'eut pas plûtôt appris par les regles de ſon art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au viſage. De rage il dit en lui-même : Ce miſérable fils de Tailleur a découvert le ſecret & la vertu de la lampe : j'avois crû ſa mort certaine, & le voilà qu'il jouit du fruit de mes travaux & de mes veilles ! J'empêcherai qu'il n'en jouiſſe long-tems, ou je périrai. Il ne fut pas long-tems à délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avoit dans ſon écurie, & il ſe mit en chemin. De

Ville en Ville & de Province en Province, ſans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit beſoin pour ne pas trop fatiguer ſon cheval; il arriva à la Chine & bien-tôt dans la Capitale du Sultan, dont Aladdin avoit épouſé la fille. Il mit pied à terre dans un Khan ou Hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reſte du jour & la nuit ſuivante, pour ſe remettre de la fatigue de ſon voyage.

Le lendemain avant toute choſe le Magicien Afriquain voulut ſçavoir ce que l'on diſoit d'Aladdin. En ſe promenant par la Ville, il entra dans le lieu le plus fameux & le plus fréquenté pour les perſonnes de grande diſtinction, où l'on s'aſſembloit pour boire d'une certaine boiſſon chaude qui lui étoit connue dès ſon premier voyage. Il n'y eut pas plûtôt pris place, qu'on lui verſa de cette boiſſon dans une taſſe, & qu'on la lui préſenta. En la prenant, comme il prêtoit l'oreille à droite & à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du Palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenoient; & en prenant ſon tems, il lui demanda en particulier ce que c'étoit que ce Palais dont on parloit ſi avantageuſement. D'où venez-vous, lui dit celui à qui il s'étoit adreſſé? il faut que vous ſoyez bien nouveau venu, ſi vous n'avez pas vû, ou plû-

tôt ſi vous n'avez pas encore entendu parler du Palais du Prince Aladdin ? On n'appelloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épouſé la Princeſſe Badroulboudour. Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'eſt une des merveilles du monde, mais que c'eſt la merveille unique qu'il y ait au monde ; jamais on n'y a rien vû de ſi grand, de ſi riche, de ſi magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin, puiſque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il eſt bâti. Voyez-le, & vous jugerez ſi je vous en aurai parlé contre la vérité. Pardonnez à mon ignorance, reprit le Magicien Afriquain, je ne ſuis arrivé que d'hier ; & je viens véritablement de ſi loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue juſques-là quand je ſuis parti. Et comme par rapport à l'affaire preſſante qui m'amene, je n'ai eu autre vûe dans mon voyage que d'arriver au plûtôt ſans m'arrêter & ſans faire aucune connoiſſance, je n'en ſçavois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai eſt ſi grande, que je ſuis prêt de ſatisfaire ma curioſité dès-à-préſent, ſi vous vouliez bien me faire la grace de m'en enſeigner le chemin.

Celui à qui le Magicien Afriquain s'étoit adreſſé ſe fit un plaiſir de lui enſeigner le chemin par où il falloit qu'il paſſât pour avoir la vûe du Palais d'Aladdin ; & le Magicien Afriquain ſe leva & partit dans le moment. Quand il fut arrivé, & qu'il eut examiné le Palais de près & de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne ſe fût ſervi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuiſſance d'Aladdin, fils d'un ſimple Tailleur, il ſçavoit bien qu'il n'appartenoit de faire de ſemblables merveilles qu'à des Génies eſclaves de la lampe, dont l'acquiſition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur & de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faiſoit preſque pas de différence d'avec celle du Sultan, il retourna au Khan où il avoit pris logement.

Il s'agiſſoit de ſçavoir où étoit la lampe, ſi Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conſervoit, & c'eſt ce qu'il falloit que le Magicien découvrît par une opération de Géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit ſon quarré & ſon ſable, qu'il portoit en tous ſes voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe étoit dans le Palais d'Aladdin ; & il eut une joie ſi grande de cette découverte, qu'à peine il ſe ſentoit lui-même. Je l'aurai cette lampe, dit-il, & je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, & de le faire deſ-

tendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un si haut vol.

Le malheur pour Aladdin voulut, qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours, & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti, & voici de quelle maniere le Magicien Afriquain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie, il alla voir le Concierge du Khan, sous prétexte de s'entretenir avec lui, & il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le Palais d'Aladdin; & après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant & tout ce qui l'avoit frappé davantage, & qui frappoit généralement tout le monde : Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, & je ne serai pas satisfait que je n'aye vû le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le Concierge, il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion, quand il est dans la Ville; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse, qui en doit durer huit.

Le Magicien Afriquain ne voulut pas en sçavoir davantage; il prit congé du Concierge; & en se retirant : Voilà le tems d'agir, dit-il en lui-même, je ne dois pas le laisser échapper. Il alla à la boutique d'un

faiſeur & vendeur de Lampes : Maître, dit-il, j'ai beſoin d'une douzaine de lampes de cuivre ; pouvez-vous me la fournir ? Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes ; mais s'il vouloit ſe donner patience juſqu'au lendemain, qu'il la fourniroit complette à l'heure qu'il voudroit. Le Magicien le voulut bien ; il lui recommanda qu'elles fuſſent propres & bien polies : après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il ſe retira dans ſon Khan.

Le lendemain la douzaine de lampes fut livrée au Magicien Afriquain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, ſans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvu exprès ; & avec ce panier au bras il alla vers le Palais d'Aladdin, & quand il s'en fut approché, il ſe mit à crier : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ?* A meſure qu'il avançoit, & d'auſſi loin que les petits enfans qui jouoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, & ils s'aſſemblerent autour de lui avec de grandes huées, & le regarderent comme un fou. Les paſſans rioient même de ſa bêtiſe, à ce qu'ils s'imaginoient : Il faut, diſoient-ils, qu'il ait perdu l'eſprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.

Le Magicien Afriquain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on

pouvoit dire de lui ; & pour débiter ſa marchandiſe, il continua de crier : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ?* Il répéta ſi ſouvent la même choſe en allant & venant dans la place, devant le Palais & à-l'entour, que la Princeſſe Badroulboudour, qui étoit alors dans le ſallon aux vingt-quatre croiſées, entendit la voix d'un homme ; mais comme elle ne pouvoit diſtinguer ce qu'il crioit, à cauſe des huées des enfans qui le ſuivoient, & dont le nombre augmentoit de moment en moment, elle envoya une de ſes femmes eſclaves qui l'approchoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La femme eſclave ne fut pas long-tems à remonter ; elle entra dans le ſallon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de ſi bonne grâce, que la Princeſſe ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant : Hé bien, folle, dit la Princeſſe, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? Princeſſe, répondit la femme eſclave en riant toujours, qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles. Ce ſont les enfans dont il eſt ſi fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en ſe mocquant de lui.

Sur ce récit, une autre femme eſclave, en prenant la parole : A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne ſçai ſi la Princeſſe a pris garde qu'en voilà une ſur la corniche ; celui à qui elle appartient, ne ſera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la Princeſſe le veut bien, elle peut avoir le plaiſir d'éprouver ſi ce fou eſt véritablement aſſez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, ſans en rien demander de retour.

La lampe dont la femme eſclave parloit, étoit la lampe merveilleuſe dont Aladdin s'étoit ſervi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé ; & il l'avoit miſe lui-même ſur la corniche avant d'aller à la chaſſe, dans la crainte de la perdre, & il avoit pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes eſclaves, ni les eunuques, ni la Princeſſe même, n'y avoient pas fait attention une ſeule fois juſqu'alors pendant ſon abſence : hors du tems de la chaſſe, il la portoit toujours ſur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne ; mais au-moins qu'il auroit dû enfermer la lampe. Cela eſt vrai, mais on a fait de ſemblables fautes de tout tems, on en fait encore aujourd'hui, & l'on ne ceſſera d'en faire.

La Princeſſe Badroulboudour qui ignoroit que la lampe fût auſſi précieuſe qu'elle l'étoit, & qu'Aladdin, ſans parler d'elle-

même, eût un intérêt auſſi grand qu'il l'avoit qu'on n'y touchât pas & qu'elle fût conſervée, entra dans la plaiſanterie, & elle commanda à un eunuque de la prendre & d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit : il deſcendit du ſallon ; & il ne fut pas plûtôt ſorti de la porte du Palais, qu'il apperçut le magicien Afriquain ; il l'appella ; & quand il fut venu à lui, & en lui montrant la vieille lampe : Donnes-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci.

Le Magicien Afriquain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchoit ; il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le Palais d'Aladdin, où toute la vaiſſelle n'étoit que d'or ou d'argent ; il la prit promptement de la main de l'eunuque ; & après l'avoir fourrée bien avant dans ſon ſein, il lui préſenta ſon panier, & lui dit de choiſir celle qu'il lui plairoit. L'eunuque choiſit ; & après avoir laiſſé le magicien, il porta la lampe neuve à la Princeſſe Badroulboudour ; mais l'échange ne fut pas plûtôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avoient encore fait, en ſe mocquant, ſelon eux, de la bêtiſe du magicien.

Le Magicien Afriquain les laiſſa criailler tant qu'ils voulurent ; mais ſans s'arrêter plus long-tems aux environs du Palais d'Aladdin, il s'en éloigna inſenſiblement & ſans bruit ; c'eſt-à-dire ſans crier, & ſans par-

ler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles ; il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportoit ; & ſon ſilence enfin fit que les enfans s'écarterent, & qu'ils le laiſſerent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui étoit entre les deux Palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées ; & comme il n'avoit plus beſoin des autres lampes ni du panier, il poſa le panier & les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit perſonne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre rue, il preſſa le pas juſqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la Ville. En continuant ſon chemin par le fauxbourg, qui étoit fort long, il fit quelques proviſions avant qu'il en ſortît. Quand il fut dans la campagne, il ſe détourna du chemin, dans un lieu à l'écart hors de la vûe du monde, où il reſta juſqu'au moment qu'il jugea à-propos, pour achever d'exécuter le deſſein qui l'avoit amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laiſſoit dans le Khan où il avoit pris logement ; il ſe crut bien dédommagé par le tréſor qu'il venoit d'acquérir.

Le Magicien Afriquain paſſa le reſte de la journée dans ce lieu, juſqu'à une heure de nuit que les ténebres furent les plus obſcures. Alors il tira la lampe de ſon ſein, & il la frotta. A cet appel le Génie lui apparut ; *Que veux-tu*, lui demanda le Génie ;

nie ; *me voilà prêt à t'obéir comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & ſes autres eſclaves ?* Je te commande, reprit le Magicien Afriquain, qu'à l'heure même tu enleves le Palais, que toi ou les autres eſclaves de la lampe ont bâti dans cette Ville, tel qu'il eſt, avec tout ce qu'il y a de vivant, & que tu le tranſportes avec moi en même tems dans un tel endroit de l'Afrique. Sans lui répondre, le Génie avec l'aide d'autres Génies, eſclaves de la lampe comme lui, le tranſporterent en très-peu de tems, lui & ſon Palais en ſon entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laiſſerons le Magicien Afriquain & le Palais avec la Princeſſe Badroulboudour en Afrique, pour parler de la ſurpriſe du Sultan.

Dès que le Sultan fut levé, il ne manqua pas, ſelon la coutume, de ſe rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaiſir de contempler & d'admirer le Palais d'Aladdin. Il jetta la vûe du côté où il avoit coutume de voir ce Palais, & il ne vit qu'une place vuide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti : il crut qu'il ſe trompoit, & il ſe frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la premiere fois, quoique le tems fût ſerein, le ciel net, & que l'aurore qui avoit commencé de paroître, rendît tous les objets fort diſtincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite & à gauche, & il ne

vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ses deux endroits : son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-tems dans la même place, les yeux tournés du côté où le Palais avoit été, & où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre ; sçavoir comment il se pouvoit faire qu'un Palais aussi grand & aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vû presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, & tout récemment le jour de devant, se fût évanoui de maniere qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige. Je ne me trompe pas, disoit-il en lui-même, il étoit dans la place que voilà : s'il s'étoit écroulé, les matériaux paroîtroient en monceaux ; & si la terre l'avoit englouti, on en verroit quelque marque. De quelque maniere que cela fût arrivé, & quoique convaincu que le Palais n'y étoit plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque tems, pour voir si en effet il ne se trompoit pas. Il se retira enfin ; & après avoir regardé encore derriere lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement, il commanda qu'on lui fît venir le grand Visir en toute diligence ; & cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes qu'il ne sçavoit quel parti prendre.

Le grand Visir ne fit pas attendre le Sultan ; il vint même avec une si grande pré-

citation, que ni lui ni ſes gens ne firent pas réflexion en paſſant, que le Palais d'Aladdin n'étoit plus à ſa place : les portiers même, en ouvrant la porte du Palais, ne s'en étoient pas apperçu.

En abordant le Sultan : Sire, lui dit le grand Viſir, l'empreſſement avec lequel votre Majeſté m'a fait appeller, m'a fait juger que quelque choſe de bien extraordinaire étoit arrivé, puiſqu'elle n'ignore pas qu'il eſt aujourd'hui jour de Conſeil, & que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. Ce qui eſt arrivé eſt véritablement extraordinaire, comme tu le dis ; & tu vas en convenir. Dis-moi où eſt le Palais d'Aladdin ? Le Palais d'Aladdin, Sire, répondit le grand Viſir avec étonnement, je viens de paſſer devant, il m'a ſemblé qu'il étoit à ſa place ; des bâtimens auſſi ſolides que celui-là ne changent pas de place ſi facilement. Va voir au cabinet, répondit le Sultan, & tu viendras me dire ſi tu l'auras vû.

Le grand Viſir alla au cabinet ouvert, & il lui arriva la même choſe qu'au Sultan. Quand il ſe fut bien aſſûré que le Palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, & qu'il n'en paroiſſoit pas le moindre veſtige, il revint ſe préſenter au Sultan. Hé bien, as-tu vû le Palais d'Aladdin, lui demanda le Sultan ? Sire, répondit le grand Viſir,

Votre Majeſté peut ſe ſouvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce Palais, qui faiſoit le ſujet de ſon admiration avec ſes richeſſes immenſes, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un Magicien ; mais votre Majeſté n'a pas voulu y faire attention.

Le Sultan qui ne pouvoit diſconvenir de ce que le grand Viſir lui repréſentoit, entra dans une colere d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit deſavouer ſon incrédulité. Où eſt, dit-il, cet impoſteur, ce ſcélerat, que je lui faſſe couper la tête ? Sire, reprit le grand Viſir, il y a quelques jours qu'il eſt venu prendre congé de Votre Majeſté ; il faut lui envoyer demander où eſt ſon Palais, il ne doit pas l'ignorer. Ce ſeroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le Sultan ; va donner ordre à trente de mes Cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. Le grand Viſir alla donner l'ordre du Sultan aux Cavaliers, & il inſtruiſit leur Officier de quelle maniere ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât pas. Ils partirent, & ils rencontrerent Aladdin à cinq ou ſix lieues de la Ville, qui revenoit en chaſſant. L'Officier lui dit en l'abordant, que le Sultan impatient de le revoir, les avoit envoyés pour le lui témoigner, & revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre ſoupçon du véritable ſujet qui avoit amené ce déta-

chement de la garde du Sultan, il continua de revenir en chaſſant ; mais quand il fut à une demi-lieue de la Ville ce détachement l'environna, & l'Officier, en prenant la parole, lui dit : Prince Aladdin, c'eſt avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du Sultan, de vous arrêter, & de vous mener à lui en criminel d'Etat ; nous vous ſupplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un ſujet de grande ſurpriſe à Aladdin, qui ſe ſentoit innocent ; il demanda à l'Officier s'il ſçavoit de quel crime il étoit accuſé, à quoi il répondit que ni lui ni ſes gens n'en ſçavoient rien.

Comme Aladdin vit que ſes gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, & même qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre : Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me ſens coupable d'aucun crime, ni envers la perſonne du Sultan, ni envers l'Etat. On lui paſſa auſſi-tôt au cou une chaîne fort groſſe & fort longue, dont on le lia auſſi par le milieu du corps, de maniere qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'Officier ſe fut mis à la tête de ſa troupe, un Cavalier prit le bout de la chaîne ; & en marchant après l'Officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de le ſuivre

à pied, & dans cet état il fut conduit vers la Ville.

Quand les Cavaliers furent entrés dans le fauxbourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'Etat, ne douterent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le sabre & d'autres armes, & ceux qui n'en avoient pas, s'armerent de pierres, & ils suivirent les Cavaliers. Quelques-uns qui étoient à la queue firent volte-face, en faisant mine de vouloir les dissiper; mais bien-tôt ils grossirent en si grand nombre que les Cavaliers prirent le parti de dissimuler, trop heureux s'ils pouvoient arriver jusqu'au Palais du Sultan sans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réussir, selon que les rues étoient plus ou moins larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrein, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant; de la sorte ils arriverent à la place du Palais, où ils se mirent tous sur une ligne, en faisaut face à la populace armée, jusqu'à ce que leur Officier & le Cavalier qui menoit Aladdin fussent entrés dans le Palais, & que les portiers eussent fermé la porte pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le Sultan, qui l'attendoit sur un balcon, accompagné

du grand Viſir; & ſi-tôt qu'il le vit, il commanda au Bourreau, qui avoit eu ordre de ſe trouver là, de lui couper la tête, ſans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclairciſſement.

Quand le Bourreau ſe fut ſaiſi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou & autour du corps; & après avoir étendu ſur la terre un cuir teint du ſang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécutés, il l'y fit mettre à genoux, & il lui banda les yeux; alors il tira ſon ſabre, il prit ſa meſure pour donner le coup, en s'eſſayant, & en faiſant flamboyer le ſabre en l'air par trois fois, & il attendit que le Sultan lui donnât le ſignal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment le grand Viſir apperçut que la populace qui avoit forcé les Cavaliers, & qui avoit rempli la place, venoit d'eſcalader les murs du Palais en pluſieurs endroits, & commençoit à les démolir pour faire breche. Avant que le Sultan donnât le ſignal, il lui dit: Sire, je ſupplie votre Majeſté de penſer mûrement à ce qu'elle va faire: elle va courir riſque de voir ſon Palais forcé; & ſi ce malheur arrivoit, l'évenement pourroit en être funeſte. Mon Palais forcé, reprit le Sultan, qui peut avoir cette audace? Sire, répartit le grand Viſir, que Votre Majeſté jette les yeux ſur les murs de ſon Palais & ſur



[illegible]

... fut-il qu'il le vit, il
...eau, qui avoit au co-
... de lui couper la tête,
..., ni tirer de lui au-

...sse fut saisi [illegible]
qu'il avoit au cou &
& après avoir étendu
... du sang d'une inf-
... avoit exécutée, il
..., & il lui chercha les
... sabre, il prit son ...
coup, en s'efforçant,
... le sabre en l'air pour
...de que le Sultan lui
... trancher la tête

...grand Visir apprenant
...oit forcé les Cava-
...pé la place, venoit
... Palais en plusieurs
...oit à les démolir
...ant que le Sultan
...dit: Sire, je supplie
...r mûrement à ce
... courir risque de
...si ce malheur arri-
...oit en être funeste.
...rit le Sultan, qui
...? Sire, repartit
...tre Majesté jette
... son Palais & sur

...x
...on
...in-
...ie,
... à la
..., &
... peut
... aucu...
... Palais.

la place, elle connoîtra la vérité de ce que je lui dis.

L'épouvante du Sultan fut si grande quand il eut vû une émotion si vive & si animée, que dans le moment même il commanda au Bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, & de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux Chiaoux de crier que le Sultan lui faisoit grace, & que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montés au haut des murs du Palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnerent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans; & pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimoient véritablement, ils publierent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux; elle passa bien-tôt à toute la populace qui étoit dans la place du Palais; & les cris des Chiaoux, qui annonçoient la même chose du haut des terrasses où ils étoient montés, acheverent de la rendre publique. La justice que le Sultan venoit de rendre à Aladdin, en lui faisant grace, desarma la populace, fit cesser le tumulte, & insensiblement chacun se retira chez lui.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon; & comme il eut apperçu le Sultan: Sire, dit-il, en élevant

vant ſa voix d'une maniere touchante, je ſupplie votre Majeſté d'ajoûter une nouvelle grace à celle qu'elle vient de me faire, c'eſt de vouloir bien me faire connoître quel eſt mon crime. Quel eſt ton crime, perfide, répondit le Sultan, ne le ſçais-tu pas? Monte juſqu'ici, continua-t-il, & je te le ferai connoître.

Aladdin monta; & quand il ſe fut préſenté: ſuis-moi, lui dit le Sultan, en marchant devant lui ſans le regarder. Il le mena juſqu'au cabinet ouvert; & quand il fut arrivé à la porte: Entre, lui dit le Sultan; tu dois ſçavoir où étoit ton Palais, regarde de tout côté, & dis-moi ce qu'il eſt devenu.

Aladdin régarde, & ne voit rien; il s'apperçoit bien de tout le terrein que ſon Palais occupoit; mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pû diſparoître, cet évenement extraordinaire & ſurprenant le mit dans une confuſion & dans un étonnement qui l'empêcherent de pouvoir répondre un ſeul mot au Sultan.

Le Sultan impatient: dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où eſt ton Palais, & où eſt ma fille? Alors Aladdin rompit le ſilence. Sire, dit-il, je vois bien, & je l'avoue, que le Palais que j'ai fait bâtir n'eſt plus à la place où il étoit, je vois qu'il a diſparu, & je ne puis dire à votre Majeſté où il peut être; mais je puis l'aſſurer que je n'ai aucune part à cet évenement.

Je ne me mets pas en peine de ce que ton Palais eſt devenu, reprit le Sultan, j'eſtime ma fille un million de fois davantage; je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, & nulle conſidération ne m'en empêchera.

Sire, repartit Aladdin, je ſupplie votre Majeſtè de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences; & ſi dans cet intervalle je n'y réuſſis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de ſon trône, afin qu'elle en diſpoſe à ſa volonté. Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le Sultan; mais ne crois pas abuſer de la grace que je te fais, en penſant échapper à mon reſſentiment; en quelqu'endroit de la terre que tu puiſſes être, je ſçaurai bien te trouver.

Aladdin s'éloigna de la préſence du Sultan dans une grande humiliation & dans un état à faire pitié; il paſſa au-travers des cours du Palais la tête baiſſée, ſans oſer lever les yeux dans la confuſion où il étoit; & les principaux Officiers de la Cour, dont il n'avoit pas deſobligé un ſeul, quoiqu'amis, au lieu de s'approcher de lui pour le conſoler ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournerent le dos, autant pour ne le pas voir qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais quand ils ſe fuſſent approchés de lui pour lui dire quelque choſe de conſolant, ou pour lui faire offre de ſervice,

ils n'euſſent plus reconnu Aladdin ; il ne ſe reconnoiſſoit pas lui-même, & il n'avoit plus la liberté de ſon eſprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du Palais; car ſans penſer à ce qu'il faiſoit, il demandoit de porte en porte, & à tous ceux qu'il rencontroit, ſi l'on n'avoit pas vû ſon Palais, ou ſi on ne pouvoit pas lui en donner des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'eſprit ; quelques-uns n'en firent que rire : mais les gens les plus raiſonnables, & particulierement ceux qui avoient eu quelque liaiſon d'amitié & de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compaſſion. Il demeura trois jours dans la ville, en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & en ne mangeant que ce qu'on lui préſentoit par charité, & ſans prendre aucune réſolution.

Enfin, comme il ne pouvoit plus, dans l'état malheureux où il ſe voyoit, reſter dans une ville où il avoit fait une ſi belle figure, il en ſortit, & il prit le chemin de la campagne. Il ſe détourna des grandes routes ; & après avoir traverſé pluſieurs campagnes dans une incertitude affreuſe, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une riviere ; là il lui prit une penſée de déſeſpoir : Où irai-je chercher mon Palais, dit-il en lui-même ? En quelle Province, en quel pays, en quelle partie du monde le

trouverai-je, auſſi-bien que ma chere Princeſſe que le Sultan me demande ? Jamais je n'y réuſſirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, & de tous les chagrins cuiſans qui me rongent. Il alloit ſe jetter dans la riviere, ſelon la réſolution qu'il venoit de prendre ; mais il crut en bon Muſulman, fidele à ſa Religion, qu'il ne devoit pas le faire, ſans avoir auparavant fait ſa priere. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour ſe laver les mains & le viſage, ſuivant la coutume du pays ; mais comme cet endroit étoit un peu en pente, & mouillé par l'eau qui y battoit, il gliſſa, & il ſeroit tombé dans la riviere s'il ne ſe fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds. Heureuſement pour lui il portoit encore l'anneau que le magicien Afriquain lui avoit mis au doigt avant qu'il deſcendît dans le ſouterrain pour aller enlever la précieuſe Lampe qui venoit de lui être enlevée. Il frotta cet anneau aſſez fortement contre le roc en ſe retenant ; dans l'inſtant le même Génie qui lui étoit apparu dans ce ſouterrain, où le magicien Afriquain l'avoit enfermé, lui apparut encore : *Que veux-tu*, lui dit le Génie ? *me voici prêt à t'obéir comme ton eſclave, & de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres eſclaves de l'anneau.*

Aladdin agréablement ſurpris par une

apparition ſi peu attendue dans le deſeſpoir où il étoit, répondit: Génie, ſauve-moi la vie une ſeconde fois, en m'enſeignant où eſt le Palais que j'ai fait bâtir, ou en faiſant qu'il ſoit rapporté inceſſamment où il étoit. Ce que tu me demandes, reprit le Génie, n'eſt pas de mon reſſort; je ne ſuis eſclave que de l'anneau, adreſſe-toi à l'eſclave de la Lampe. Si cela eſt, repartit Aladdin, je te commande donc par la puiſſance de l'anneau, de me tranſporter juſqu'au lieu où eſt mon Palais, en quelqu'endroit de la terre qu'il ſoit, & de me poſer ſous les fenêtres de la Princeſſe Badroulboudour. A peine eut il achevé de parler, que le Génie le prit & le tranſporta en Afrique, au milieu d'une grande prairie où étoit le Palais, peu éloigné d'une grande ville, & le poſa préciſément au-deſſous des fenêtres de l'appartement de la Princeſſe, où il le laiſſa. Tout cela ſe fit en un inſtant.

Nonobſtant l'obſcurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien ſon Palais & l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour; mais comme la nuit étoit avancée, & que tout étoit tranquille dans le Palais, il ſe retira un peu à l'écart, & il s'aſſit au pied d'un arbre. Là rempli d'eſpérance, en faiſant réflexion à ſon bonheur, dont il étoit redevable à un pur haſard, il ſe trouva dans une ſituation beaucoup plus paiſible, que depuis qu'il avoit été arrêté, amené de-

vant le Sultan, & délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque tems dans ces penſées agréables ; mais enfin comme il y avoit cinq ou ſix jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de ſe laiſſer aller au ſommeil qui l'accabloit, & il s'endormit au pied de l'arbre où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-ſeulement par le ramage des oiſeaux qui avoient paſſé la nuit ſur l'arbre ſous lequel il étoit couché, mais même ſur les arbres touffus du jardin de ſon Palais. Il jetta d'abord les yeux ſur cet admirable édifice, & alors il ſe ſentit une joie inexprimable d'être ſur le point de s'en revoir bientôt le maître, & en même tems de poſſéder encore une fois ſa chere Princeſſe Badroulboudour. Il ſe leva, & ſe rapprocha de l'appartement de la Princeſſe. Il ſe promena quelque tems ſous ſes fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle & qu'on pût l'appercevoir. Dans cette attente il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venu la cauſe de ſon malheur ; & après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute ſon infortune ne vînt d'avoir quitté ſa Lampe de vûe. Il s'accuſa lui-même de négligence & du peu de ſoin qu'il avoit eu de ne s'en pas déſaiſir un ſeul moment. Ce qui l'embarraſſoit davantage, c'eſt qu'il ne pouvoit

s'imaginer qui étoit le jaloux de ſon bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût ſçû que lui & ſon Palais ſe trouvoient alors en Afrique ; mais le Génie eſclave de l'anneau ne lui en avoit rien dit, il ne s'en étoit point informé lui-même. Le ſeul nom de l'Afrique lui eût rappellé dans ſa mémoire le magicien Afriquain ſon ennemi déclaré.

La Princeſſe Badroulboudour ſe levoit plus matin qu'elle n'avoit de coutume depuis ſon enlevement & ſon tranſport en Afrique par l'artifice du magicien Afriquain, dont juſqu'alors elle avoit été contrainte de ſupporter la vûe une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du Palais ; mais elle l'avoit traité ſi durement chaque fois, qu'il n'avoit encore oſé prendre la hardieſſe de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ſes femmes, en regardant au-travers d'une jalouſie, apperçoit Aladdin. Elle court auſſi-tôt en avertir ſa Maîtreſſe. La Princeſſe qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vîte ſe préſenter à la fenêtre, & apperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalouſie. Au bruit que la Princeſſe fait en l'ouvrant, Aladdin leve la tête, il la reconnoît, & il la ſalue d'un air qui exprimoit l'excès de ſa joie. Pour ne pas perdre de tems, lui dit la Princeſſe, on eſt allé vous ouvrir la porte ſecrette, entrez & montez ; & elle ferma la jalouſie.

La porte ſecrette étoit au-deſſous de

l'appartement de la Princeſſe; elle ſe trouva ouverte, & Aladdin monta à l'appartement de la Princeſſe. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que reſſentirent ces deux époux de ſe revoir après s'être cru ſéparés pour jamais. Ils s'embraſſerent pluſieurs fois, & ſe donnerent toutes les marques d'amour & de tendreſſe qu'on peut s'imaginer, après une ſéparation auſſi triſte & auſſi peu attendue que la leur. Après ces embraſſemens, mêlés de larmes de joie, ils s'aſſirent; & Aladdin en prenant la parole : Princeſſe, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre choſe, je vous ſupplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt & pour celui du Sultan votre reſpectable pere, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'eſt devenue une vieille Lampe que j'avois miſe ſur la corniche du ſallon à vingt-quatre croiſées, avant d'aller à la chaſſe.

Ah cher époux, répondit la Princeſſe, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette Lampe; & ce qui me déſole, c'eſt que j'en ſuis la cauſe moi-même. Princeſſe, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cauſe, elle eſt toute ſur moi, & je devois avoir été plus ſoigneux de la conſerver; ne ſongeons qu'à réparer cette perte; & pour cela faites-moi la grace de me raconter comment la choſe s'eſt paſſée, & en quelles mains elle eſt tombée.

Alors la Princeſſe Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit paſſé dans l'échange de la Lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter, afin qu'il la vît, & comment la nuit ſuivante après s'être apperçue du tranſport du Palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, & qui étoit l'Afrique, particularité qu'elle avoit appriſe de la bouche même du traître qui l'y avoit fait tranſporter par ſon art magique.

Princeſſe, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître en me marquant que je ſuis en Afrique avec vous. Il eſt le plus perfide de tous les hommes. *M*ais ce n'eſt ni le tems, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ſes méchancetés. Je vous prie ſeulement de me dire ce qu'il a fait de la Lampe, & où il l'a miſe. Il la porte dans ſon ſein enveloppée bien précieuſement, reprit la Princeſſe, & je puis en rendre témoignage, puiſqu'il l'en a tirée & développée en ma préſence, pour m'en faire un trophée.

Ma Princeſſe, dit alors Aladdin, ne me ſçachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles ſont également importantes pour vous & pour moi. Pour venir à ce qui m'intéreſſe plus particulierement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme auſſi méchant &

auſſi perfide. Depuis que je ſuis en ce lieu, reprit la Princeſſe, il ne s'eſt préſenté devant moi qu'une fois chaque jour ; & je ſuis bien perſuadée que le peu de ſatisfaction qu'il tire de ſes viſites, fait qu'il ne m'importune pas plus ſouvent. Tous les diſcours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me perſuader de rompre la foi que je vous ai donnée, & de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas eſpérer de vous revoir jamais ; que vous ne vivez plus, & que le Sultan mon pere vous a fait couper la tête. Il ajoûte pour ſe juſtifier que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'eſt venue que de lui, & mille autres choſes que je lui laiſſe dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponſe que mes plaintes douloureuſes & mes larmes, il eſt contraint de ſe retirer auſſi peu ſatisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que ſon intention ne ſoit de laiſſer paſſer mes plus vives douleurs, dans l'eſpérance que je changerai de ſentiment, & à la fin d'uſer de violence ſi je perſevere à lui faire réſiſtance. Mais, cher époux, votre préſence a déja diſſipé mes inquiétudes.

Princeſſe, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'eſt pas en vain, puiſqu'elles ſont diſſipées, & que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi bien. Mais pour cela il eſt néceſ-

faire que j'aille à la ville. Je ſerai de retour vers le midi, & alors je vous communiquerai quel eſt mon deſſein, & ce qu'il faudra que vous faſſiez pour contribuer à le faire réuſſir. Mais afin que vous en ſoyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, & donnez ordre qu'on ne me faſſe pas attendre à la porte ſecrette au premier coup que je frapperai. La Princeſſe lui promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on ſeroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut deſcendu de l'appartement de la Princeſſe, & qu'il fut ſorti par la même porte, il regarda de côté & d'autre, & il apperçut un payſan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le payſan alloit au-delà du Palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin preſſa le pas; & quand il l'eut joint, il lui propoſa de changer d'habit, & il fit tant que le payſan y conſentit. L'échange ſe fit à la faveur d'un buiſſon; & quand ils ſe furent ſéparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut rentré, il enfila la rue qui aboutiſſoit à la porte; & ſe détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque ſorte de marchands & d'artiſans avoient leur rue particuliere. Il entra dans celle des Droguiſtes; & en s'adreſſant à la boutique la plus grande & la mieux fournie, il demanda au marchand s'il

avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le regarder par ſon habit, & qu'il n'avoit pas aſſez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chere. Aladdin pénétra dans la penſée du marchand, il tira ſa bourſe, & en faiſant voir de l'or, il demanda une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la peſa, l'enveloppa, & en la préſentant à Aladdin il en demanda une piece d'or. Aladdin la lui mit entre les mains; & ſans s'arrêter dans la ville qu'autant de tems qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à ſon Palais. Il n'attendit pas à la porte ſecrette, elle lui fut ouverte d'abord, & il monta à l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour. Princeſſe, lui dit-il, l'averſion que vous avez pour votre raviſſeur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à ſuivre le conſeil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire, qu'il eſt à propos que vous diſſimuliez, & même que vous vous faſſiez violence, ſi vous voulez vous délivrer de ſa perſécution, & donner au Sultan votre pere & mon Seigneur, la ſatisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc ſuivre mon conſeil, continua Aladdin, vous commencerez dès-à préſent à vous habiller d'un de vos plus

beaux habits ; & quand le magicien Afriquain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil poſſible, ſans affectation & ſans contrainte, avec un viſage ouvert, de maniere néanmoins que s'il y reſte quelque nuage d'affliction, il puiſſe appercevoir qu'il ſe diſſipera avec le tems. Dans la converſation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier ; & afin qu'il ſoit perſuadé davantage de votre ſincérité, invitez-le à ſouper avec vous, & marquez-lui que vous ſeriez bien aiſe de goûter du meilleur vin de ſon pays ; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand le buffet ſera mis, mettez dans un des gobelets pareil à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici ; & en le mettant à part, avertiſſez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'apporter plein de vin au ſignal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, & de prendre bien garde de ne pas ſe tromper. Quand le magicien ſera revenu, & que vous ſerez à table, après avoir mangé & bû autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où ſera la poudre, & changez votre gobelet avec le ſien, il trouvera la faveur que vous lui ferez ſi grande, qu'il ne la refuſera pas. Il boira même ſans rien laiſſer dans le gobelet ; & à

peine l'aura-t-il vuidé, que vous le verrez tomber à la renverſe. Si vous avez de la répugnance à boire dans ſon gobelet, faites ſemblant de boire, vous le pouvez ſans crainte; l'effet de la poudre ſera ſi prompt, qu'il n'aura pas le tems de faire attention ſi vous bûvez ou ſi vous ne bûvez pas.

Quand Aladdin eut achevé : je vous avoue, lui dit la Princeſſe, que je me fais une grande violence, en conſentant de faire au magicien les avances que je vois bien qu'il eſt néceſſaire que je faſſe. Mais quelle réſolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi ! Je ferai donc ce que vous me conſeillez, puiſque de-là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. Ces meſures priſes avec la Princeſſe, Aladdin prit congé d'elle, & il alla paſſer le reſte du jour aux environs du Palais, en attendant la nuit qu'il ſe rapprocha de la porte ſecrette.

La Princeſſe Badroulboudour inconſolable, non-ſeulement de ſe voir ſéparée d'Aladdin ſon cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord & qu'elle continuoit d'aimer encore plus par inclination que par devoir, mais même d'avec le Sultan ſon pere qu'elle chériſſoit & dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande négligence de ſa perſonne, depuis le moment de cette douloureuſe ſéparation. Elle avoit même, pour ainſi-dire, oublié

la propreté qui ſied ſi bien aux perſonnes de ſon ſexe, particulierement après que le magicien Afriquain ſe fut préſenté à elle la premiere fois, & qu'elle eut appris par ſes femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille Lampe en échange de la neuve, & que par cette fourberie inſigne, il lui fût devenu en horreur. Mais l'occaſion d'en prendre vengeance, comme il le méritoit, & plutôt qu'elle n'avoit oſé l'eſpérer, fit qu'elle réſolut de contenter Aladdin. Ainſi dès qu'il ſe fut retiré, elle ſe mit à ſa toilette, ſe fit coëffer par ſes femmes, de la maniere qu'il lui étoit la plus avantageuſe, & elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à ſon deſſein. La ceinture dont elle ſe ceignit, n'étoit qu'or & que diamans enchâſſés, les plus gros & les mieux aſſortis; & elle accompagna la ceinture d'un collier de perles ſeulement, dont les ſix de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus groſſe & la plus précieuſe, que les plus grandes Sultanes & les plus grandes Reines ſe ſeroient eſtimées heureuſes d'en avoir un complet de la groſſeur des deux plus petites, de celui de la Princeſſe. Les bracelets entremêlés de diamans & de rubis, répondoient merveilleuſement bien à la richeſſe de la ceinture & du collier.

Quand la Princeſſe Badroulboudour fut

entierement habillée, elle conſulta ſon miroir, prit l'avis de ſes femmes ſur tout ſon ajuſtement ; & après qu'elle eut vû qu'il ne lui manquoit aucun des charmes qui pouvoient flatter la folle paſſion du magicien Afriquain, elle s'aſſit ſur ſon ſofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien ne manqua pas de venir à ſon heure ordinaire. Dès que la Princeſſe le vit entrer dans ſon ſallon aux vingt-quatre croiſées, où elle l'attendoit, elle ſe leva avec tout ſon appareil de beauté & de charmes, & elle lui montra de la main la place honorable où elle attendoit qu'il ſe mît, pour s'aſſeoir en même tems que lui ; civilité diſtinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le magicien Afriquain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la Princeſſe, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort ſurpris. Son air majeſtueux & un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, ſi oppoſé aux rebuts avec leſquels elle l'avoit reçu juſqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place ſur le bord du ſofa ; mais comme il vit que la Princeſſe ne vouloit pas s'aſſeoir dans la ſienne, qu'il ne ſe fût aſſis où elle ſouhaitoit, il obéit.

Quand le magicien Afriquain fut placé, la Princeſſe, pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une maniere à lui faire croire qu'il

ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle lui dit : Vous vous étonnerez ſans doute de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vûe juſqu'à préſent ; mais vous n'en ſerez plus ſurpris quand je vous dirai que je ſuis d'un tempérament ſi oppoſé à la triſteſſe, à la mélancolie, aux chagrins & aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plutôt qu'il m'eſt poſſible, dès que je trouve que le ſujet en eſt paſſé. J'ai fait réflexion ſur ce que vous m'avez repréſenté du deſtin d'Aladdin ; & de l'humeur dont je connois le Sultan mon pere, je ſuis perſuadée comme vous, qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de ſon courroux. Ainſi quand je m'opiniâtrerois à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feroient pas revivre ; c'eſt pour cela qu'après lui avoir rendu, même juſques dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendiſſe, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me conſoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout ſujet de triſteſſe, réſolue à la bannir entierement, & perſuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à ſouper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, & que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter

de celui qu'elle produit, & j'ai cru s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le magicien Afriquain qui avoit regardé comme impoſſible le bonheur de parvenir ſi promptement & ſi facilement à entrer dans les bonnes graces de la Princeſſe Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit de termes aſſez forts pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à ſes bontés; & en effet, pour finir au plutôt un entretien dont l eût eu peine à ſe retirer, s'il s'y fût engagé plus avant, il ſe jetta ſur le vin d'Afrique dont elle venoit de lui parler, & il lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit ſe glorifier, celui de produire d'excellent vin étoit un des principaux, particulierement dans la partie où elle ſe trouvoit; qu'il en avoit une piece de ſept ans, qui n'étoit pas encore entamée, & que ſans le trop priſer, c'étoit un vin qui ſurpaſſoit en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma Princeſſe, ajoûta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, & je ſerai de retour inceſſamment. Je ſerois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la Princeſſe, il faudroit mieux que vous y envoyaſſiez quelqu'un. Il eſt néceſſaire que j'y aille moi-même, répartit le magicien Afriquain; perſonne que moi ne ſçait où eſt la clef du magaſin, & perſonne que moi auſſi n'a le ſecret de l'ouvrir. Si cela eſt ainſi, dit la Princeſſe,

allez donc & revenez promptement. Plus vous mettrez de tems, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, & ſongez que nous nous mettrons à table dès que vous ſerez de retour.

Le magicien Afriquain plein d'eſpérance de ſon prétendu bonheur, ne courut pas chercher ſon vin de ſept ans, il y vola plutôt, & il revint fort promptement. La Princeſſe qui n'avoit pas douté qu'iil ne fît diligence, avoit jetté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire ſervir. Ils ſe mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de maniere que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui préſentant ce qu'il y avoit de meilleur, la Princeſſe lui dit : ſi vous voulez je vous donnerai le plaiſir des inſtrumens & des voix ; mais comme nous ne ſommes que vous & moi, il me ſemble que la converſation nous donnera plus de plaiſir. Le magicien regarda ce choix de la Princeſſe pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la Princeſſe demanda à boire. Elle but à la ſanté du magicien ; & quand elle eut bû : Vous aviez raiſon, dit-elle, de faire éloge de votre vin, jamais je n'en avois bû de ſi délicieux. Charmante Princeſſe, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui préſenter, mon vin ac-

quiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. Bûvez à ma ſanté, reprit la Princeſſe, vous trouverez vous-même que je m'y connois. Il but à la ſanté de la Princeſſe. Et en rendant le gobelet, Princeſſe, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réſervé cette piece pour une ſi bonne occaſion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bû de ma vie de ſi excellent en plus d'une maniere.

Quand ils eurent continué de manger & de boire trois autres coups, la Princeſſe qui avoit achevé de charmer le magicien Afriquain par ſes honnêtetés & par ſes manieres toutes obligeantes, donna enfin le ſignal à la femme qui lui donnoit à boire, en diſant en même tems qu'on lui apportât ſon gobelet plein de vin, qu'on emplît de même celui du magicien Afriquain, & qu'on le lui préſentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : je ne ſçais, dit-elle au magicien Afriquain, comment on en uſe chez vous quand on s'aime bien, & qu'on boit enſemble comme nous le faiſons. Chez nous à la Chine, l'amant & l'amante ſe préſentent réciproquement à chacun leur gobelet, & de la ſorte ils boivent à la ſanté l'un de l'autre. En même tems elle lui préſenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main pour recevoir le ſien. Le magicien Afriquain ſe hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaiſir, qu'il regarda cette faveur comme

la marque la plus certaine de la conquête entiere du cœur de la Princeſſe, ce qui le mit au comble de ſon bonheur. Avant qu'il bût : Princeſſe, dit-il, le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos Afriquains ſoient auſſi rafinés dans l'art d'aſſaiſonner l'amour de tous ſes agrémens que les Chinois ; & en m'inſtruiſant d'une leçon que j'ignorois, j'apprens auſſi à quel point je dois être ſenſible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublirai, aimable Princeſſe, d'avoir retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'eſpérance, ſi elle eût continué.

La Princeſſe Badroulboudour qui s'ennuyoit du diſcours à perte de vûe du magicien Afriquain : Buvons, dit-elle, en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. En même tems elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lévres, pendant que le magicien Afriquain ſe preſſa ſi fort de la prévenir, qu'il vuida le ſien ſans en laiſſer une goutte. En achevant de le vuider, comme il avoit un peu panché la tête en arriere pour montrer ſa diligence, il demeura quelque tems en cet état, juſqu'à ce que la Princeſſe, qui avoit toujours le bord du gobelet ſur ſes lévres, vit que les yeux lui tournoient, & qu'il tomba ſur le dos ſans ſentiment.

La Princeſſe n'eut pas beſoin de com-

mander qu'on allât ouvrir la porte ſecrette à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient diſpoſées d'eſpace en eſpace depuis le ſallon juſqu'au bas de l'eſcalier ; de maniere que le magicien Afriquain ne fut pas plutôt tombé à la renverſe, que la porte lui fut ouverte preſque dans le moment.

Aladdin monta, & il entra dans le ſallon. Dès qu'il eut vû le magicien Afriquain étendu ſur le ſofa, il arrêta la Princeſſe Badroulboudour qui s'étoit levée, & qui s'avançoit pour lui témoigner ſa joie en l'embraſſant : Princeſſe, dit il, il n'eſt pas encore tems ; obligez-moi de vous retirer à votre appartement, & faites qu'on me laiſſe ſeul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En effet, quand la Princeſſe fut hors du ſallon avec ſes femmes & ſes eunuques, Aladdin ferma la porte, & après qu'il ſe fut approché du cadavre du magicien Afriquain, qui étoit demeuré ſans vie, il ouvrit ſa veſte, & il en tira la Lampe enveloppée de la maniere que la Princeſſe lui avoit marqué. Il la développa, & il la frotta. Auſſitôt le Génie ſe préſenta avec ſon compliment ordinaire. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appellé, pour t'ordonner de la part de la Lampe ta bonne maîtreſſe, que tu vois,

de faire que ce Palais ſoit reporté inceſſamment à la Chine, au même lieu & à la même place d'où il a été apporté ici. Le Génie, après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, diſparut. En effet, le tranſport ſe fit & on ne le ſentit que par deux agitations fort légeres ; l'une, quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre quand il fut poſé dans la Chine vis-à-vis le Palais du Sultan ; ce qui ſe fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin deſcendit à l'appartement de la Princeſſe ; & alors en l'embraſſant : Princeſſe, dit il, je puis vous aſſurer que votre joie & la mienne ſeront complettes demain matin. Comme la Princeſſe n'avoit pas achevé de ſouper, & qu'Aladdin avoit beſoin de manger ; la Princeſſe fit apporter du ſallon aux vingt-quatre croiſées les mets qu'on y avoit ſervis & auxquels on n'avoit preſque pas touché. La Princeſſe & Aladdin mangerent enſemble, & bûrent du bon vin vieux du magicien Afriquain ; après quoi, ſans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très ſatisfaiſant, ils ſe retirerent dans leur appartement.

Depuis l'enlevement du Palais d'Aladdin, & de la Princeſſe Badroulboudour, le Sultan pere de cette Princeſſe, étoit inconſolable de l'avoir perdue, comme il ſe l'étoit imaginé. Il ne dormoit preſque ni nuit

ni jour ; & au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ſon affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de ſoin. Ainſi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de ſon Palais, pour ſe ſatisfaire par l'agrément de cette vûe dont il ne pouvoit ſe raſſaſſier ; il y alloit pluſieurs fois le jour renouveller ſes larmes, & ſe plonger de plus en plus dans ſes profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plû, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faiſoit encore que de paroître, lorſque le Sultan vint à ce cabinet, le même matin que le Palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à ſa place. En y entrant, il étoit ſi recueilli en lui-même & ſi pénétré de ſa douleur, qu'il jetta les yeux d'une maniere triſte du côté de la place où il ne croyoit voir que l'air vuide, ſans appercevoir le Palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoît, à n'en pas douter, que c'étoit le Palais d'Aladdin. Alors la joie & l'épanouiſſement du cœur ſuccéderent aux chagrins & à la triſteſte. Il retourne à ſon appartement en preſſant le pas, & il commande qu'on lui ſelle & qu'on lui amene un cheval. On le lui amene, il le monte, il part, & il lui ſemble qu'il n'arrivera pas aſſez tôt au Palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévû ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour ; & dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de ſa garderobe, il étoit monté au ſallon aux vingt-quatre croiſées, d'où il apperçut que le Sultan venoit. Il deſcendit ; & il fut aſſez à tems pour le recevoir au bas du grand eſcalier, & à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, lui dit le Sultan, je ne puis vous parler que je n'aye vû & embraſſé ma fille.

Aladdin conduiſit le Sultan à l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour. Et la Princeſſe qu'Aladdin en ſe levant avoit avertie de ſe ſouvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine & dans la ville capitale du Sultan ſon pere, voiſine de ſon Palais, venoit d'achever de s'habiller. Le Sultan l'embraſſa à pluſieurs fois, le viſage baigné de larmes de joie, & la Princeſſe de ſon côté lui donna toutes les marques du plaiſir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le Sultan fut quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri d'avoir retrouvé ſa chere fille, après l'avoir pleurée ſincerement comme perdue ; & la Princeſſe de ſon côté étoit toute en larmes de la joie qu'elle avoit de recevoir le Sultan ſon pere.

Le Sultan prit enfin la parole : Ma fille, dit-il, je veux croire que c'eſt la joie que

vous avez de me revoir qui fait que vous me paroiſſez auſſi peu changée que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je ſuis perſuadé néanmoins que vous avez beaucoup ſouffert. On n'eſt pas tranſporté dans un Palais tout entier, auſſi ſubitement que vous l'avez été, ſans de grandes allarmes & de terribles angoiſſes. Je veux que vous me racontiez ce qui en eſt, & que vous ne me cachiez rien.

La Princeſſe ſe fit un plaiſir de donner au Sultan ſon pere la ſatisfaction qu'il demandoit. Sire, dit la Princeſſe, ſi je parois ſi peu changée, je ſupplie Votre Majeſté de conſidérer que je commençai à reſpirer dès hier de grand matin par la préſence d'Aladdin mon cher époux & mon libérateur, que j'avois regardé & pleuré comme perdu pour moi, & que le bonheur que je viens d'avoir de l'embraſſer me remet à peu-près dans la même aſſiette qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à Votre Majeſté & à mon cher époux, non-ſeulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquietude où j'étois ſur les triſtes effets du courroux de Votre Majeſté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être expoſé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins ſouffert de l'inſolence de mon raviſſeur qui m'a tenu des diſcours qui ne me plaiſoient

pas. Je les ai arrêtés par l'aſcendant que j'ai ſçu prendre ſur lui. D'ailleurs, j'étois auſſi peu contrainte que je le ſuis préſentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlevement, Aladdin n'y a aucune part; j'en ſuis la cauſe moi ſeule, mais très-innocente. Pour perſuader au Sultan qu'elle diſoit la vérité, elle lui fit le détail du déguiſement du magicien Afriquain en marchand de Lampes neuves à changer contre les vielles, & du divertiſſement qu'elle s'étoit donné en faiſant l'échange de la Lampe d'Aladdin dont elle ignoroit le ſecret & l'importance; de l'enlevement du Palais & de ſa perſonne après cet échange, & du tranſport de l'un & de l'autre en Afrique avec le magicien Afriquain qui avoit été reçonnu par deux de ſes femmes & par l'eunuque qui avoit fait l'échange de la Lampe, quand il avoit pris la hardieſſe de venir ſe préſenter à elle la premiere fois après le ſuccès de ſon audacieuſe entrepriſe, & de lui faire la propoſition de l'épouſer; enfin de la perſécution qu'elle avoit ſoufferte juſqu'à 'arrivée d'Aladdin; des meſures qu'ils avoient priſes conjointement pour lui enlever la Lampe qu'il portoit ſur lui; comment ils y avoient réuſſi, elle particulierement en prenant le parti de diſſimuler avec lui, & enfin de l'inviter à ſouper avec elle juſqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit préſenté.

Quant au reſte, ajoûta-t-elle, je laiſſe à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choſe à dire au Sultan : Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte ſecrette, que j'eus monté au ſallon aux vingt-quatre croiſées, & que j'eus vû le traître étendu mort ſur le ſofa par la violence de la poudre ; comme il ne convenoit pas que la Princeſſe reſtât davantage, je la priai de deſcendre à ſon appartement avec ſes femmes & ſes eunuques. Je reſtai ſeul ; & après avoir tiré la Lampe du ſein du magicien ; je me ſervis du même ſecret dont il s'étoit ſervi pour enlever ce Palais en raviſſant la Princeſſe. J'ai fait enſorte que le Palais ſe trouve en ſa plàce, & j'ai eu le bonheur de ramener la Princeſſe à Votre Majeſté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impoſe pas à Votre Majeſté ; & ſi elle veut ſe donner la peine de monter au ſallon, elle verra le magicien puni comme il le méritoit.

Pour s'aſſurer entierement de la vérité, le Sultan ſe leva & monta ; & quand il eut vû le magicien Afriquain mort, le viſage déja livide par la violence du poiſon, il embraſſa Aladdin avec beaucoup de tendreſſe, en lui diſant : Mon fils, ne me ſçachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai uſé contre vous ; l'amour paternel m'y a forcé, & je mérite que vous me pardonniez

l'excès où je me ſuis porté. Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre ſujet de plainte contre la conduite de Votre Majeſté, elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, eſt la cauſe unique de ma diſgrace. Quand Votre Majeſté en aura le loiſir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préſervé par une grace de Dieu toute particuliere. Je prendrai ce loiſir exprès, repartit le Sultan, & bientôt. Mais ſongeons à nous réjouir, & faites ôter cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien Afriquain, avec ordre de le jetter à la voirie pour ſervir de pâture aux animaux & aux oiſeaux. Le Sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes, & les autres inſtrumens, annonçaſſent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouiſſance du retour de la Princeſſe Badroulbour & d'Aladdin avec ſon Palais.

C'eſt ainſi qu'Aladdin échappa pour la ſeconde fois du danger preſqu'inévitable de perdre la vie; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troiſieme dont nous allons rapporter les circonſtances.

Le magicien Afriquain avoit un frere cadet qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art magique; on peut même dire qu'il le

ſurpaſſoit en méchanceté & en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuroient pas toujours enſemble ou dans la même ville, & que ſouvent l'un ſe trouvoit au Levant, pendant que l'autre étoit au Couchant, chacun de ſon côté, ils ne manquoient pas chaque année de s'inſtruire par la Géomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils ſe trouvoient, & s'ils n'avoient pas beſoin du ſecours l'un de l'autre.

Quelque tems après que le magicien Afriquain eut ſuccombé dans ſon entrepriſe contre le bonheur d'Aladdin ; ſon cadet qui n'avoit pas eu de ſes nouvelles depuis un an, & qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut ſçavoir en quel endroit de la terre il étoit, comment il ſe portoit, & ce qu'il y faiſoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui ſon quarré géomantique auſſi-bien que ſon frere. Il prend ce quarré, il accommode le ſable, il jette les points, il en tire les figures, & enfin il forme l'horoſcope. En parcourant chaque maiſon il trouve que ſon frere n'étoit plus au monde ; dans une autre maiſon qu'il avoit été empoiſonné, & qu'il étoit mort ſubitement ; dans une autre, que cela étoit arrivé dans la Chine, & dans une autre, que c'étoit dans une Capitale de la Chine ſituée en tel endroit ; & enfin, que celui par qui il avoit été em-

poiſonné étoit un homme de baſſe naiſſance qui avoit épouſé une Princeſſe fille d'un Sultan.

Quand le magicien eut appris de la ſorte quelle avoit été la triſte deſtinée de ſon frere, il ne perdit pas le tems en des regrets qui ne lui euſſent pas redonné la vie. La réſolution priſe ſur le champ de venger ſa mort, il monte à cheval, & il ſe met en chemin en prenant ſa route vers la Chine. Il traverſe plaines, rivieres, montagnes, déſerts; & après une longue traite, ſans s'arrêter en aucun endroit avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, & peu de tems après à la Capitale que la géomance lui avoit enſeignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un Royaume pour un autre, il s'arrête dans cette Capitale & il y prend logement.

Le lendemain de ſon arrivée, le magicien ſort; & en ſe promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des meſures pour l'exécution de ſon deſſein pernicieux, il s'introduiſit dans des lieux les plus fréquentés, & il prêta l'oreille à ce que l'on diſoit. Dans un lieu où l'on paſſoit le tems à jouer à pluſieurs ſortes de jeux, & où pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns de nouvel-

les & des affaires du tems, d'autres de leurs propres affaires ; il entendit qu'on s'entretenoit & qu'on racontoit des merveilles de la vertu & de la piété d'une femme retirée du monde, nommée *Fatime*, & même de ſes miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque choſe dans ce qu'il méditoit ; il prit à part un de ceux de la compagnie, & il le pria de vouloir bien lui dire plus particulierement quelle étoit cette ſainte femme, & quelle ſorte de miracle elle faiſoit.

Quoi ! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vû cette femme ni entendu parler d'elle ? Elle fait l'admiration de toute la ville par ſes jeûnes, par ſes auſtérités & par le bon exemple qu'elle donne. A la réſerve du Lundi & du Vendredi, elle ne ſort pas de ſon petit hermitage ; & les jours qu'elle ſe fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, & il n'y a perſonne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guériſon par l'impoſition de ſes mains.

Le magicien ne voulut pas en ſçavoir davantage ſur cet article ; il demanda ſeulement au même homme en quel quartier de la ville étoit l'hermitage de cette ſainte femme. Cet homme le lui enſeigna ; ſur quoi, après avoir conçu & arrêté le deſſein déteſtable dont nous allons parler bientôt ; afin de le ſçavoir plus ſurement, il obſerva toutes ſes démarches le premier

jour qu'elle ſortit, après avoir fait cette enquête, ſans la perdre de vûe juſqu'au ſoir, qu'il la vit rentrer dans ſon hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il ſe retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boiſſon chaude, & où l'on pouvoit paſſer la nuit ſi l'on vouloit, particulierement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher ſur la natte que dans un lit.

Le magicien après avoir contenté le maître du lieu, en lui payant le peu de dépenſe qu'il avoit faite, il ſortit vers le minuit, & il alla droit à l'hermitage de Fatime, la ſainte femme; nom ſous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte, elle n'étoit fermée qu'avec un loquet; il le referma ſans faire de bruit quand il fut entré, & il apperçut Fatime à la clarté de la Lune, couchée à l'air, & qui dormoit ſur un ſofa garni d'une méchante natte, & appuyée contre ſa cellule. Il s'approcha d'elle; & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder; en lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à lui enfoncer: Si tu cries, dit-il, ou ſi tu fais le moindre bruit, je te tue; mais leve-toi, & fais ce que je te dirai.

Fatime qui étoit couchée dans ſon habit ſe leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le moi & prens le mien. Ils firent l'échange d'habit; & quand le magicien ſe fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : Colore-moi le viſage comme le tien, de maniere que je te reſſemble, & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore, pour la raſſurer, & afin qu'elle fît ce qu'il ſouhaitoit avec plus d'aſſurance, il lui dit : Ne crains pas, te dis-je encore une fois, je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans ſa cellule, elle alluma ſa lampe; & en prenant d'une certaine liqueur dans un vaſe avec un pinceau, elle lui en frotta le viſage, & elle lui aſſura que la couleur ne changeroit pas & qu'il avoit le viſage de la méme couleur qu'elle, ſans différence : elle lui mit enſuite ſa propre coeffure ſur la tête, avec un voile, dont elle lui enſeigna comment il falloit qu'il s'en cachât le viſage, en allant par la ville. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendoit par-devant juſqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coutume de porter, & en lui préſentant un miroir : Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me reſſemblez on ne peut pas mieux. Le magicien ſe trouva comme il l'avoit

ſouhaité ; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le ſerment qu'il lui avoit fait ſi ſolemnellement. Afin qu'on ne vît pas de ſang en la perçant de ſon poignard, il l'étrangla ; & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna ſon cadavre par les pieds juſqu'à la citerne de l'hermitage, & il la jetta dedans.

Le magicien déguiſé ainſi en Fatime la ſainte femme, paſſa le reſte de la nuit dans l'hermitage, après s'être ſouillé d'un meurtre ſi déteſtable. Le lendemain à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour que la ſainte femme n'avoit pas coutume de ſortir, il ne laiſſa pas de le faire, bien perſuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-deſſus, & au cas qu'on l'interrogeât prêt à répondre. Comme une des premieres choſes qu'il avoit fait en arrivant avoit été d'aller reconnoître le Palais d'Aladdin, & que c'étoit là qu'il avoit projetté de jouer ſon rôle, il prit ſon chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut apperçu la ſainte femme, comme tout le peuple ſe l'imagina, le magicien fut bien-tôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns ſe recommandoient à ſes prieres, d'autres lui baiſoient la main, d'autres plus réſervés ne lui baiſoient que le bas de la robe ; & d'autres, ſoit qu'ils euſſent mal à la tête, ou que leur intention fût ſeulement d'en être préſervés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains ; ce qu'il faiſoit en marmo-

tant quelques paroles en guiſe de prieres, & il imitoit ſi bien la ſainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté ſouvent pour ſatisfaire ces ſortes de gens, qui ne recevoient ni bien ni mal de cette ſorte d'impoſition de mains, il arriva enfin dans la place du Palais d'Aladdin, où comme l'affluence fut plus grande, l'empreſſement fut auſſi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts & les plus zélés fendoient la foule pour ſe faire place; & de-là s'émûrent des querelles, dont le bruit ſe fit entendre du ſallon aux vingt-quatre croiſées où étoit la Princeſſe Badroulboudour.

La Princeſſe demanda ce que c'étoit que ce bruit; & comme perſonne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir, & qu'on vînt lui en rendre compte. Sans ſortir du ſallon, une de ſes femmes regarda par une jalouſie, & elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la ſainte femme pour ſe faire guérir du mal de tête par l'impoſition de ſes mains.

La Princeſſe qui depuis long-tems avoit entendu dire beaucoup de bien de la ſainte femme, mais qui ne l'avoit pas encore vûe, eut la curioſité de la voir & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque choſe, le chef de ſes eunuques qui étoit préſent, lui dit que ſi elle le ſouhaitoit il étoit

aiſé de la faire venir, & qu'elle n'avoit qu'à commander. La Princeſſe y conſentit ; & auſſi-tôt il détache quatre eunuques, avec ordre d'amener la prétendue ſainte femme.

Dès que les eunuques furent ſortis de la porte du Palais d'Aladdin, & qu'on eut vû qu'ils venoient du côté où étoit le magicien déguiſé, la foule ſe diſſipa ; & quand il fut libre, & qu'il eut vû qu'ils venoient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que ſa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole lui dit : Sainte femme, la Princeſſe veut vous voir ; venez ; ſuivez-nous. La Princeſſe me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime, je ſuis prête à lui obéir, & en même tems elle ſuivit les eunuques, qui avoient déja repris le chemin du Palais.

Quand le magicien, qui ſous un habit de ſainteté, cachoit un cœur diabolique, eut été introduit dans le ſalon aux vingt-quatre croiſées, & qu'il eut apperçu la Princeſſe, il débuta par une priere qui contenoit une longue énumération de vœux & de ſouhaits pour ſa ſainteté, pour ſa proſpérité, & pour l'accompliſſement de tout ce qu'elle pouvoit déſirer. Il déploya enſuite toute ſa rhétorique d'impoſteur & d'hypocrite pour s'inſinuer dans l'eſprit de la Princeſſe, ſous le manteau d'une grande piété ; & il lui fut d'autant plus aiſé de réuſſir, que la Princeſſe

qui étoit bonne naturellement, étoit perſuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux & celles particulierement qui faiſoient profeſſion de ſervir Dieu dans la retraite.

Quand la fauſſe Fatime eut achevé ſa longue harangue : Ma bonne mere, lui dit la Princeſſe, je vous remercie de vos bonnes prieres, j'y ai grande confiance, & j'eſpere que Dieu les exaucera ; approchez-vous, & aſſeyez-vous près de moi. La fauſſe Fatime s'aſſit avec une modeſtie affectée ; & alors, en reprenant la parole : Ma bonne mere, dit la Princeſſe, je vous demande une choſe qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refuſez pas, je vous en prie ; c'eſt que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie, & que j'apprenne de vous & par vos bons exemples, comment je dois ſervir Dieu.

Princeſſe, dit alors la feinte Fatime, je vous ſupplie de ne pas exiger de moi une choſe à laquelle je ne puis conſentir ſans me détourner & me diſtraire de mes prieres & de mes exercices de dévotion. Que cela ne vous faſſe pas de peine, reprit la Princeſſe, j'ai pluſieurs appartemens qui ne ſont pas occupés ; vous choiſirez celui qui vous conviendra le mieux, & vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage.

Le magicien qui n'avoit d'autre but que

de s'introduire dans le Palais d'Aladdin, où il lui ſeroit plus aiſé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant ſous les auſpices & la protection de la Princeſſe, que s'il eût été oblige d'aller & de venir de l'hermitage au Palais, & du Palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes inſtances pour s'excuſer d'accepter l'offre obligeante de la Princeſſe. Princeſſe, dit-il, quelque réſolution qu'une femme pauvre & miſérable comme le le ſuis, ait faite de renoncer au monde, à ſes pompes & à ſes grandeurs, je n'oſe prendre la hardieſſe de réſiſter à la volonté & au commandement d'une Princeſſe ſi pieuſe & ſi charitable.

Sur cette réponſe du magicien, la Princeſſe en ſe levant elle-même, lui dit: Levez-vous, & venez avec moi, que je vous faſſe voir les appartemens vuides que j'ai, afin que vous choiſiſſiez. Il ſuivit la Princeſſe Badroulboudour; & de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étoient très-propres & très-bien meublés, il choiſit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en diſant par hypocriſie qu'il étoit trop bon pour lui, & qu'il ne le choiſiſſoit que pour complaire à la Princeſſe.

La Princeſſe voulut remener le fourbe au ſalon aux vingt-quatre croiſées, pour le faire dîner avec elle; mais comme pour manger il eût fallu qu'il ſe fût découvert le

viſage qu'il avoit toujours eu voilé juſqu'alors, & qu'il craignit que la Princeſſe ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la ſainte femme comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'inſtance de l'en diſpenſer, en lui reptéſentant qu'il ne mangeoit que du pain & quelques fruits ſecs, & de lui permettre de prendre ſon petit repas dans ſon appartement, qu'elle le lui accorda. Ma bonne mere, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme ſi vous étiez dans votre hermitage; je vais vous faire apporter à manger; mais ſouvenez-vous que je vous attends, dès que vous aurez pris votre repas.

La Princeſſe dîna, & la fauſſe Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit ſortie de table. Ma bonne mere, lui dit la Princeſſe, je ſuis ravie de poſſéder une ſainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce Palais. A propos de ce Palais, comment le trouvez-vous? mais avant que je vous le faſſe voir piece par piece, dites-moi premierement ce que vous penſez de ce ſallon?

Sur cette demande la fauſſe Fatime, qui pour mieux jouer ſon rôle, avoit affecté juſqu'alors d'avoir la tête baiſſée, ſans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin, & parcourut le ſallon des yeux d'un bout juſqu'à l'autre; & quand elle l'eut bien conſidéré: Princeſſe,

ceſſe, dit-elle, ce ſallon eſt véritablement admirable & d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une ſolitaire, qui ne s'étend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me ſemble qu'il y manque une choſe : Quelle choſe, ma bonne mere, reprit la Princeſſe Badroulboudour ? apprenez-le moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai cru, & l'avois entendu dire ainſi, qu'il n'y manquoit rien ; s'il y manque quelque choſe, j'y ferai remédier.

Princeſſe, repartit la fauſſe Fatime avec une grande diſſimulatiion, pardonnez-moi la liberté que je prends ; mon avis, s'il peut être de quelqu'importance, ſeroit, que ſi au haut & au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de roc ſuſpendu, ce ſallon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde, & votre Palais ſeroit la merveille de l'Univers.

La bonne mere, demanda la Princeſſe, quel oiſeau eſt-ce que le roc, & où pourroit-on en trouver un œuf ? Princeſſe, répondit la fauſſe Fatime, c'eſt un oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, qui habite au plus haut du Mont Caucaſe, & l'Architecte de votre Palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fauſſe Fatime de ſon bon avis, à ce qu'elle croyoit, la Princeſſe Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle ſur d'autres ſujets ; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, qui fit qu'elle

visage qu'il avoit toujours eu voilé jusqu'
lors, & qu'il craignit que la Princesse ne r
connût qu'il n'étoit pas Fatime la sain
femme comme elle le croyoit, il la pria ave
tance d'user de l'en dispenser, en lui
prétextant qu'il ne mangeoit que du pai
quelques fruits secs, & de lui permettr
prendre son petit repas dans son appa
ment, qu'elle le lui accorda. *Ma bo*
mere, lui dit-elle, vous êtes libre, f
comme si vous étiez dans votre hermita
je vais vous faire apporter à manger;
souvenez-vous que je vous attends
que vous aurez pris votre repas.

La Princesse dîna, & la fausse Fati
manqua pas de venir la retrouver dès
le eut appris par un eunuque qu'elle
prié de l'en avertir, qu'elle étoit so
table. Ma bonne mere, lui dit la Prin
je suis ravie de posséder une sainte
comme vous, qui va faire la béné
de Palais. A propos de ce Palais, co
le trouvez-vous? mais avant que je
faile voir piece par piece, dites-
sincerement ce que vous pensez de ce

Sur cette demande la fausse Fati
pour mieux jouer son rôle, avoit
jusqu'alors d'avoir la tête baissée,
ne la détourner pour regarder
un de l'autre, la leva enfin, & p
le salon des yeux d'un bout jusqu'
& quand elle l'eut bien considé

compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il ſeroit revenu de la chaſſe. Il y avoit ſix jours qu'il y étoit allé ; & le magicien qui ne l'avoit pas ignoré, avoit voulu profiter de ſon abſence. Il revint le même jour ſur le ſoir, dans le tems que la fauſſe Fatime venoit de prendre congé de la Princeſſe, & de ſe retirer à ſon appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la Princeſſe, qui venoit d'y rentrer : il la ſalua, & il l'embraſſa ; mais il lui parut qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. Ma Princeſſe, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gayeté que j'ai coutume d'y trouver. Eſt-il arrivé quelque choſe pendant mon abſence qui vous ait déplû & cauſé du chagrin ou du mécontentement ? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous le faire diſſiper, s'il eſt en mon pouvoir. C'eſt peu de choſe, reprit la Princeſſe, & cela me donne ſi peu d'inquiétude, que je n'ai pas cru qu'il eût rejailli ſur mon viſage pour vous en faire appercevoir. Mais puiſque contre mon attente vous y appercevez quelqu'altération, je ne vous en diſſimulerai pas la cauſe, qui eſt de très-peu de conſéquence.

J'avois crû avec vous, continua la Princeſſe Badroulboudour, que notre Palais etoit le plus ſuperbe, le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'eſt venu dans la penſée après avoir bien examiné le ſallon

aux vingt-quatre croiſées. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il n'y auroit plus rien à deſirer, ſi un œuf de roc étoit ſuſpendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Princeſſe, repartit Aladdin, il ſuffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc, pour y trouver le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour l'amour de vous.

Dans le moment, Aladdin quitta la Princeſſe Badroulboudour, il monta au ſallon aux vingt-quatre croiſées; & là, après avoir tiré de ſon ſein la Lampe qu'il portoit toujours ſur lui, en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frota. Auſſi.tôt le Génie ſe préſenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc ſuſpendu au milieu de l'enfoncement; je te demande au nom de la Lampe que je tiens, que tu faſſes enſorte que ce défaut ſoit réparé.

Aladdin n'eût pas achevé de prononcer ces paroles, que le Génie fit un cri ſi bruyant & ſi épouvantable, que le ſallon en fut ébranlé, & qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de ſon haut. Quoi miſérable, lui dit le Génie, d'une voix à faire trembler l'homme le plus aſſuré, ne te ſuffit-il pas que mes compagnons & moi nous ayons fait toute choſe en ta conſidération, pour

me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon Maître & que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme ? Cet attentat mériteroit que vous fuſſiez réduits en cendre ſur le champ, toi, ta femme & ton Palais. *M*ais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprens quel en eſt le véritable auteur. C'eſt le frere du magicien Afriquain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il eſt dans ton Palais déguiſé ſous l'habit de Fatime la ſainte femme, qu'il a aſſaſſinée ; & c'eſt lui qui a ſuggéré à ta femme de faire la demande pernicieuſe que tu m'as faite. Son deſſein eſt de te tuer ; c'eſt à toi d'y prendre garde. Et en achevant ces mots il diſparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernieres paroles du Génie ; il avoit entendu parler de Fatime la ſainte femme, & il n'ignoroit pas de quelle maniere elle guériſſoit le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la Princeſſe ; & ſans parler de ce qui venoit de lui arriver, il s'aſſit en diſant : qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout-à-coup, & en s'appuyant la main contre le front. La Princeſſe commanda auſſi-tôt qu'on fît venir la ſainte femme ; & pendant qu'on alla l'appeller, elle raconta à Aladdin à quelle occaſion elle ſe trouvoit dans le Palais, où elle lui avoit donné un appartement.

La fauſſe Fatime arriva ; & dès qu'elle fut entrée : Venez , ma bonne mere , lui dit Aladdin - je ſuis bien aiſe de vous voir , & de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je ſuis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me ſaiſir. Je demande votre ſecours par la confiance que j'ai en vos bonnes prieres , & j'eſpere que vous ne me refuſerez pas la grace que vous faites à tant d'affligés de ce mal. En achevant ces paroles , il ſe leva en baiſſant la tête ; & la fauſſe Fatime s'avança de ſon côté , mais en portant la main ſur un poignard qu'elle avoit à ſa ceinture ſous ſa robe : Aladdin qui l'obſervoit , lui ſaiſit la main avant qu'elle l'eût tiré , & en lui perçant le cœur du ſien , il la jetta morte ſur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez-vous fait , s'écria la Princeſſe dans ſa ſurpriſe ? vous avez tué la ſainte femme. Non , ma Princeſſe , répondit Aladdin ſans s'émouvoir , je n'ai pas tué Fatime ; mais un ſcélerat qui m'alloit aſſaſſiner , ſi je ne l'euſſe prévenu. C'eſt ce méchant homme que vous voyez , ajoûta t-il , en le dévoilant , qui a étranglé Fatime que vous avez crû regretter en m'accuſant de ſa mort , & qui s'étoit déguiſé ſous ſon habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoiſſiez mieux , il étoit frere du magicien Afriquain votre raviſſeur. Aladdin lui raconta enſuite par

quelle voie il avoit appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'eſt ainſi qu'Aladdin fut délivré de la perſécution des deux freres magiciens. Peu d'années après le Sultan mourut dans une grande vieilleſſe. Comme il ne laiſſa pas d'enfans mâles, la Princeſſe Badroulboudour, en qualité de légitime héritiere, lui ſuccéda, & communiqua la puiſſance ſuprême à Aladdin. Ils regnerent enſemble de longues années, & laiſſerent une illuſtre poſtérité.

SIRE, dit la Sultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire des avantures arrivées à l'occaſion de la Lampe merveilleuſe, Votre Majeſté, ſans doute, aura remarqué dans la perſonne du magicien Afriquain, un homme abandonné à la paſſion démeſurée de poſſéder des tréſors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenſes, dont il ne jouit point parce qu'ils s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une baſſe naiſſance, s'éleve juſqu'à la royauté en ſe ſervant des mêmes tréſors qui lui viennent ſans les chercher, ſeulement à meſure qu'il en a beſoin pour parvenir à la fin qu'il s'eſt propoſée. Dans le Sultan, elle aura appris combien un Monarque bon, juſte & équitable, court de dangers & riſque même d'être détrôné, lorſque par une

injuſtice criante, & contre toutes les regles de l'équité, il oſe par une promptitude déraiſonnable condamner un innocent ſans vouloir l'entendre dans ſa juſtification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux ſcélerats magiciens, dont l'un ſacrifie ſa vie pour poſſéder des tréſors, & l'autre ſa vie & ſa religion à la vengeance d'un ſcélerat comme lui, & qui comme lui auſſi reçoit le châtiment de ſa méchanceté.

Le Sultan des Indes témoigna à la Sultane Scheherazade ſon épouſe qu'il étoit très-ſatisfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la Lampe merveilleuſe, & que les contes qu'elle lui faiſoit chaque nuit lui faiſoit beaucoup de plaiſir. En effet, ils étoient divertiſſans & preſque toujours aſſaiſonnés d'une bonne morale. Il voyoit bien que la Sultane les faiſoit adroitement ſuccéder les uns aux autres ; & il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occaſion par ce moyen de tenir en ſuſpens à ſon égard, l'exécution du ſerment qu'il avoit fait ſi ſolemnellement de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit preſque plus d'autre penſée que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'hiſtoire d'Aladdin & de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté juſqu'alors ; dès qu'il

fut éveillé, il prévint Dinarzade, & il l'éveilla lui-même, en demandant à la Sultane qui venoit de s'éveiller auſſi, ſi elle étoit à la fin de ſes contes.

A la fin de mes contes, Sire, répondit la Sultane en s'écriant ſur la demande, j'en ſuis bien éloignée; le nombre en eſt ſi grand, qu'il ne me ſeroit pas poſſible à moi même d'en dire le compte préciſément à Votre Majeſté. Ce que je crains, Sire, c'eſt qu'à la fin Votre Majeſté ne s'ennuie & ne ſe laſſe de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir ſur cette matiere.

Otez-vous cette crainte de l'eſprit, reprit le Sultan, & voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La Sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles du Sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle hiſtoire en ces termes: Sire, dit-elle, j'ai entretenu pluſieurs fois Votre Majeſté de quelques avantures arrivées au fameux Calife Haroun Alraſchid. Il lui en eſt arrivé grand nombre d'autres, dont celle que voici n'eſt pas moins digne de votre curioſité.

LES

AVANTURES

DU CALIFE

HAROUN ALRASCHID.

QUELQUEFOIS, comme Votre Majeſté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous ſommes dans des tranſports de joie ſi extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette paſſion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aiſément à la leur. Quelquefois auſſi nous ſommes dans une mélancolie ſi profonde, que nous ſommes inſupportables à nous-mêmes; & que bien loin d'en pouvoir dire la cauſe, ſi on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes ſi nous la cherchions.

Le Calife étoit un jour dans cette ſituation d'eſprit, quand Giafar ſon grand Viſir, fidele & aimé, vint ſe préſenter devant lui. Ce Miniſtre le trouva ſeul, ce qui lui arrivoit rarement; & comme il s'ap-

perçut en s'avançant qu'il étoit enſeveli dans une humeur ſombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jetter ſur lui.

Le Calife enfin leva les yeux & regarda Giafar; mais il les détourna auſſi-tôt, en demeurant dans la même poſture, auſſi immobile qu'auparavant.

Comme le grand Viſir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux. du Calife qui le regardât perſonnellement, il prit la parole: Commandeur des Croyans, dit-il, Votre Majeſté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit ſi peu ſuſceptible?

Il eſt vrai, Viſir, répondit le Calife en changeant de ſituation, que j'en ſuis peu ſuſceptible, & ſans toi, je ne me ſerois pas apperçu de celle où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaiſir d'inventer quelque choſe pour me la faire diſſiper.

Commandeur des Croyans, reprit le grand Viſir Giafar, mon devoir ſeul m'a obligé de me rendre ici, & je prens la liberté de faire ſouvenir Votre Majeſté qu'elle s'eſt impoſé elle-même un devoir de s'éclaircir en perſonne de la bonne police qu'elle veut être obſervée dans ſa Capitale

& aux environs. C'eſt aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu ſe preſcrire pour s'en donner la peine ; & c'eſt l'occaſion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour diſſiper les nuages qui offuſquent ſa gayeté ordinaire.

Je l'avois oublié, repliqua le Calife, & tu m'en fais ſouvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même choſe de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de Marchand étranger ; & ſous ce déguiſement ils ſortirent ſeuls par une porte ſecrette du jardin du Palais qui donnoit à la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors, juſqu'aux bords de l'Euphrate, à une diſtance aſſez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, ſans avoir rien obſervé qui fût contre le bon ordre. Ils traverſerent ce fleuve ſur le premier bateau qui ſe préſenta ; & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, oppoſée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faiſoit la communication.

Ils paſſerent ce pont, au bout duquel ils rencontrerent un aveugle aſſez âgé, qui demandoit l'aumône. Le Calife ſe détourna & lui mit une piece de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'inſtant lui prit la main & l'arrêta : Charitable perſonne, dit-il, qui

que vous ſoyez, que Dieu a inſpiré de me faire l'aumône, ne me refuſez pas la grace que je vous demande, de me donner un ſoufflet; je l'ai mérité, & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles il quitta la main du Calife pour lui laiſſer la liberté de lui donner le ſoufflet; mais de crainte qu'il ne paſſât outre ſans le faire, il le prit par ſon habit.

Le Calife ſurpris de la demande & de l'action de l'aveugle: Bon homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens que je te faſſe; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter priſe à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de ſon bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-tems, fit un plus grand effort pour le retenir: Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardieſſe & mon importunité; donnez-moi, je vous prie, un ſoufflet, ou reprenez votre aumône, je ne puis la recevoir qu'à cette condition, ſans contrevenir à un ſerment ſolemnel que j'en ai fait devant Dieu; & ſi vous en ſaviez la raiſon vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en eſt très-légere.

Le Calife qui ne vouloit pas être retardé plus longtems, céda à l'importunité de l'aveugle, & il lui donna un ſoufflet aſſez lé-

ger. L'aveugle quitta priſe auſſitôt en le remerciant & en le béniſſant. Le Calife continua ſon chemin avec le grand Viſir, mais à quelques pas de là il dit au Viſir : Il faut que le ſujet qui a porté cet aveugle à ſe conduire ainſi avec tous ceux qui lui font l'aumône, ſoit un ſujet grave. Je ſerois bien-aiſe d'en être informé ; ainſi retourne, & dis-lui qui je ſuis, qu'il ne manque pas de ſe trouver demain au Palais, au tems de la priere de l'après-dîné, & que je veux lui parler.

Le grand Viſir retourna ſur ſes pas, fit ſon aumône à l'aveugle, & après lui avoir donné un ſoufflet, il lui donna l'ordre, & il revint rejoindre le Calife.

Ils rentrerent dans la ville ; & en paſſant par une place, ils y trouverent grand nombre de ſpectateurs qui regardoient un homme jeune & bien mis, monté ſur une cavalle qu'il pouſſoit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, ſans aucun relâche, de maniere qu'elle étoit tout en écume & tout en ſang.

Le Calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander ſi l'on ſçavoit quel ſujet il avoit de maltraiter ainſi ſa cavalle, & il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déja quelque tems que chaque jour à la même heure il lui faiſoit faire ce pénible exercice.

Ils continuerent de marcher, & le Calife dit au grand Viſir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le Calife arrivât au Palais, dans une rue par où il y avoit long-tems qu'il n'avoit paſſé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'Hôtel de quelque Seigneur de la Cour. Il demanda au grand Viſir s'il ſçavoit à qui il appartenoit; le grand Viſir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voiſin qui lui dit que cette maiſon appartenoit à Cogia Haſſan, ſurnommé Alhabbal, à cauſe de la profeſſion de Cordier, qu'il lui avoit vû lui-même exercer dans une grande pauvreté, & que ſans ſçavoir par quel endroit la fortune l'avoit favoriſé, il avoit acquis de ſi grands biens, qu'il ſoutenoit fort honorablement & ſplendidement la dépenſe qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand Viſir alla rejoindre le Calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre : je veux voir ce Cogia Haſſan Alhabbal, lui dit le Calife; va lui dire qu'il ſe trouve auſſi demain à mon Palais à la même heure que les deux autres. Le grand Viſir ne manqua pas d'exécuter les ordres du Calife.

Le lendemain, après la priere de l'après-

dîné, le Calife rentra dans ſon appartement, & le grand Viſir y introduiſit auſſitôt les trois perſonnages, dont nous avons parlé, & les préſenta au Calife.

Ils ſe proſternerent tous trois devant le trône du Sultan; & quand ils furent relevés, le Calife demanda à l'aveugle comment il s'appelloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'Aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le Calife, ta maniere de demander l'aumône me parut hier ſi étrange, que ſi je n'euſſe été retenu par de certaines conſidérations, je me fuſſe bien gardé d'avoir la complaiſance que j'eus pour toi. Je t'aurois empêché dès lors de donner davantage au public le ſcandale que tu lui donnes : je t'ai donc fait venir ici, pour ſçavoir de toi quel eſt le motif qui t'a pouſſé à faire un ſerment auſſi indiſcret que le tien; & ſur ce que tu me vas dire, je jugerai ſi tu as bien fait, & ſi je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, ſans me rien déguiſer, d'où t'eſt venu cette penſée extravagante : ne me cache rien, car je veux le ſçavoir abſolument.

Baba Abdalla, intimidé par cette reprimande, ſe proſterna une ſeconde fois le front contre terre devant le trône du Calife; & après s'être relevé : Commandeur des Croyans, dit-il auſſi tôt, je demande

très-humblement pardon à Votre Majeſté de la hardieſſe avec laquelle j'ai oſé exiger d'elle & la forcer de faire une choſe qui, à la vérité, paroît hors du bon ſens. Je reconnois mon crime ; mais comme je ne connoiſſois pas alors Votre Majeſté, j'implore ſa clémence, & j'eſpere qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en eſt une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes ; mais à l'égard de Dieu, c'eſt une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je ſuis coupable, & que je n'expierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de ſoufflets, les uns après les autres. C'eſt de quoi Votre Majeſté ſera le Juge elle-même, quand par le récit de mon hiſtoire, que je vais lui raconter, en obéiſſant à ſes ordres, je lui aurai fait connoître quelle eſt cette faute énorme.

HISTOIRE

De l'Aveugle Baba-Abdalla.

COmmandeur des Croyans, continua Baba-Abdalla, je ſuis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon pere & de ma mere, qui moururent tous deux en peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fuſſe dans un âge peu avancé, je n'en uſai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût diſſipés en peu de tems par des dépenſes inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon induſtrie, par mes ſoins & par les peines que je me donnois; enfin, j'étois devenu aſſez riche pour poſſéder à moi-ſeul quatre-vingt chameaux, que je louois aux Marchands des Caravannes, & qui me valoient de groſſes ſommes, chaque voyage que je faiſois en différens endroits de l'étendue de l'Empire de Votre Majeſté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puiſſant deſir de devenir encore plus riche, un jour comme je revenois de Balſora à vuide avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandiſes d'embarquement pour les Indes, & que je les faiſois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage

m'avoit fait arrêter, un Derviche à pied, qui alloit à Balfora, vint m'aborder, & s'assit auprès de moi, pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit: il me fit les mêmes demandes; & après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part & d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, & nous mangeâmes ensemble.

En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le Derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui ou nous étions, il avoit connoissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingt chameaux seroient chargés de l'or & des pierreries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit & me charma en même tems: la joie que je ressentis en moi-même, faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croyois pas le Derviche capable de m'en faire accroire; ainsi je me jettai à son cou, en lui disant: Bon Derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde; ainsi à quoi peut vous servir la connoissance de ce trésor? vous êtes seul, & vous ne pouvez en emporter que très-peu de chose; enseignez-moi où il est, j'en chargerai mes quatre-vingt chameaux, & je vous en ferai présent d'un, en reconnoissance du bien & du plaisir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de choſe, il eſt vrai, mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroiſſoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à-coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence; & je regardois les ſoixante-dix-neuf charges, qui me devoient reſter, comme preſque rien, en comparaiſon de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

Le Derviche qui vit ma paſſion étrange pour les richeſſes ne ſe ſcandaliſant pourtant pas de l'offre déraiſonnable que je venois de lui faire: Mon frere, me dit-il, ſans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'eſt pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me diſpenſer de vous parler de tréſor & garder mon ſecret; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois & que j'ai encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous ſouvenir de moi à jamais, en faiſant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre propoſition plus juſte & plus équitable à vous faire; c'eſt à vous de voir ſi elle vous accommode.

Vous dites, continua le Derviche, que vous avez quatre-vingt chameaux; je ſuis prêt de vous mener où eſt le tréſor; nous les chargerons vous & moi d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons

chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié; après quoi nous nous ſéparerons, & les emmenerons où bon nous ſemblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne ſoit dans l'équité, & que ſi vous me faites grace de quarante chameaux, vous aurez auſſi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois diſconvenir que la condition que le Derviche me propoſoit, ne fût très-équitable; ſans avoir égard néanmoins aux grandes richeſſes qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la ceſſion de la moitié de mes chameaux, particulierement quand je conſidérois que le Derviche ne ſeroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déja d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avois pas encore reçu du Derviche : mais il n'y avoit pas à balancer; il falloit accepter la condition, ou me réſoudre à me repentir tonte ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occaſion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je raſſemblai mes chameaux, & nous partîmes enſemble. Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes dans un vallon aſſez ſpacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent paſſer qu'un à un;

mais comme le terrein s'élargiſſoit, ils trouverent moyen d'y tenir tous enſemble ſans s'embarraſſer. Les deux montagnes qui formoient ce vallon en ſe terminant en un demi-cercle à l'extrémité, étoient ſi élevées, ſi eſcarpées & ſi impratiquables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le Derviche, arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher ſur le ventre dans l'eſpace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du tréſor.

Je fis ce que le Derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre auſſi-tôt. Je le trouvai un fuſil à la main qui amaſſoit un peu de bois ſec pour faire du feu. Si-tôt qu'il en eut fait, il y jetta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le ſens, & auſſi-tôt une groſſe fumée s'éleva en l'air. Il ſépara cette fumée ; & dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit néanmoins une comme une eſpece de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc & de la même matiere avec un artifice admirable.

Cette ouverture expoſa à nos yeux, dans un grand enfoncement creuſé dans ce roc, un Palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des Génies que par celui des hommes : car il ne paroiſſoit pas que des hommes euſſent pû même s'aviſer d'une entrepriſe ſi hardie & ſi ſurprenante.

Mais, Commandeur des Croyans, c'eſt après-coup que je fais cette obſervation à Votre Majeſté; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richeſſes infinies que je voyois de tous côtés; & ſans m'arrêter à obſerver l'économie qu'on avoit gardé dans l'arrangement de tant de tréſors, comme l'aigle fond ſur ſa proie, je me jettai ſur le premier tas de monnoie d'or qui ſe préſenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un ſac dont je m'étois déja ſaiſi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les ſacs étoient grands, & je les euſſe volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le Derviche fit la même choſe que moi; mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raiſon, je ſuivis ſon exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute ſorte de pierres précieuſes que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos ſacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne reſtoit plus qu'à refermer le tréſor & à nous en aller.

Avant que de partir, le Derviche rentra dans le tréſor ; & comme il y avoit pluſieurs grands vaſes d'orfévrerie de toutes ſortes de façons, & d'autres matieres précieuſes, j'obſervai qu'il prit dans un de ces vaſes une petite boëte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il l'a mit dans ſon ſein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une eſpece de pommade.

Le Derviche fit la même cérémonie pour fermer le tréſor, qu'il avoit fait pour l'ouvrir ; & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du tréſor ſe referma, & le rocher nous parut auſſi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réſervés, & le Derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, & nous marchâmes enſemble juſqu'au grand chemin où nous devions nous ſéparer ; le Derviche pour continuer ſa route vers Balſora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un ſi grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnoiſſance, de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire part de tant de richeſſes. Nous nous embraſſâmes tous deux avec bien de

la joie ; & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelque pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur ; je déplorois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richeſſes dont ils étoient chargés. Le Derviche n'a pas beſoin de toutes ces richeſſes, diſois-je en moi-même, il eſt le maître des tréſors, & il en aura tant qu'il voudra ; ainſi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ſes chameaux avec leurs charges.

Pour exécuter mon deſſein, je commençai par faire arrêter mes chameaux; enſuite je courus après le Derviche, que j'appellois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque choſe à lui dire, & je lui fis ſigne de faire auſſi arrêter les ſiens & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint : Mon frere, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai conſidéré une choſe à laquelle je n'avois pas penſé auparavant, & à laquelle peut-être n'avez-vous pas penſé vous-même. Vous êtes un bon Derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du ſoin des choſes du monde, & ſans autre embar-

ras

ras que celui de ſervir Dieu. Vous ne ſçavez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un ſi grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raiſon, reprit le Derviche, qui ne ſe voyoit pas en état de pouvoir me rien diſputer; & j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déja à être inquiet ſur ce que vous me repréſentez. Choiſiſſez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, & allez à la garde de Dieu.

J'en mis à part dix; & après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller ſe mettre à la ſuite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le Derviche une ſi grande facilité à ſe laiſſer perſuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flatai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche préſent qu'il venoit de me faire: Mon frere, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prens à votre repos, je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'avec vous, ſans vous prier de conſidérer encore une fois combien trente chameaux chargés ſont difficiles à

mener à un homme comme vous particulierement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux ſi vous me faiſiez une pareille grace que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'eſt pas tant pour l'amour de moi & pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaiſir ; ſoulagez-vous donc de ces dix autres chameaux ſur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre ſoin de cent que d'un ſeul.

Mon diſcours fit l'effet que je ſouhaitois, & le Derviche me céda ſans aucune réſiſtance les dix chameaux que je lui demandois, de maniere qu'il ne lui en reſta plus que vingt ; & je me vis maître de ſoixante charges, dont la valeur ſurpaſſoit les richeſſes de beaucoup de Souverains. Il ſemble après cela que je devois être content.

Mais, Commandeur des Croyans, ſemblable à un hydropique qui, plus il boit, plus il a ſoif, je me ſentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui reſtoient encore au Derviche.

Je redoublai mes ſollicitations, mes prieres & mes importunités, pour faire condeſcendre le Derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il ſe rendit de bonne grace ; & quant aux dix autres qui lui reſtoient, je l'embraſſai, je le baiſai, & je lui fis tant de

careſſes, en le conjurant de ne me les pas refuſer, & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y conſentoit. Faites-en un bon uſage, mon frere, ajoûta-t-il, & ſouvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richeſſes comme il nous les donne, ſi nous ne nous en ſervons à ſecourir les pauvres, qu'il ſe plaît à laiſſer dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grandes récompenſe dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit ſi grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conſeil ſi ſalutaire. Je ne me contentai pas de me revoir poſſeſſeur de mes quatre-vingt chameaux, & de ſçavoir qu'ils étoient chargés d'un tréſor ineſtimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'eſprit que la petite boëte de pommade dont le Derviche s'étoit ſaiſi & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque choſe de plus précieux que toutes les richeſſes dont je lui étois redevable. L'endroit où le Derviche l'a priſe, diſois-je en moi-même, & le ſoin qu'il a eu de s'en ſaiſir, me fait croire qu'elle enferme quelque choſe de myſtérieux. Cela me détermina à faire enſorte de l'obtenir. Je venois de l'embraſſer en lui diſant adieu. A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de

cette petite boëte de pommade ? Elle me paroît ſi peu de choſe, ajoûtai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire préſent ; auſſi-bien un Derviche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas beſoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refuſée cette boëte ! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me poſſédois plus, j'étois plus fort que lui, & bien réſolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entiere ſatisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre choſe du tréſor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refuſer, le Derviche la tira d'abord de ſon ſein, & en me la préſentant de la meilleure grace du monde : Tenez mon frere, me dit-il, la voilà ; qu'à cela ne tienne que vous ne ſoyez content ; ſi je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je ſuis prêt de vous ſatisfaire.

Quand j'eus la boëte entre les mains, je l'ouvris ; & en conſidérant la pommade : Puiſque vous êtes de ſi bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous laſſez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel eſt l'uſage particulier de cette pommade.

L'uſage en eſt ſurprenant & merveilleux, répartit le Derviche. Si vous appliquez un

peu de cette pommade autour de l'œil gauche & ſur la paupiere, elle fera paroître devant vos yeux tous les tréſors qui ſont cachés dans le ſein de la terre ; mais ſi vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet ſi admirable. Prenez la boëte, dis-je au Derviche en la lui préſentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi ; je ſuis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une choſe qui me paroît incroyable.

Le Derviche voulut bien ſe donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de tréſors remplis de richeſſes ſi prodigieuſes & ſi diverſifiées, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en faire un détail au juſte. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le Derviche de m'appliquer auſſi de cette pommade autour de cet œil.

Je ſuis prêt de le faire, me dit le Derviche, mais vous devez vous ſouvenir, ajoûta-t-il, que je vous ai averti que ſi vous en mettez ſur l'œil droit, vous deviendrez aveugle auſſi-tôt. Telle eſt la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me perſuader que le Derviche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau myſtere qu'il vouloit me cacher. Mon frere, repris-je en ſouriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'eſt pas naturel que cette pommade faſſe deux effets ſi oppoſés l'un à l'autre.

La choſe eſt pourtant comme je vous le dis, repartit le Derviche, en prenant le nom de Dieu à témoin, & vous devez m'en croire ſur ma parole; car je ne ſçais point déguiſer la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du Derviche, qui me parloit en homme d'honneur; l'envie inſurmontable de contempler à mon aiſe tous les tréſors de la terre, & peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaiſir, fit que je ne voulus pas écouter ſes remontrances ni me perſuader d'une choſe qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bien-tôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer, que ſi cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les tréſors de la terre en l'appliquant ſur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma diſpoſition en l'appliquant ſur le droit. Dans cette penſée je m'obſtinai à preſſer le Derviche à m'en appliquer lui-même autour de

l'œil droit ; mais il refuſa conſtamment de le faire : Après vous avoir fait un ſi grand bien, mon frere, me dit-il, je ne puis me réſoudre à vous faire un ſi grand mal ; conſiderez-bien vous-même quel malheur eſt celui d'être privé de la vûe, & ne me réduiſez pas à la néceſſité fâcheuſe de vous complaire dans une choſe dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je pouſſai mon opiniâtreté juſqu'au bout : Mon frere, lui dis je aſſez fermement, je vous prie de paſſer par-deſſus toutes les difficultés que vous me faites ; vous m'avez accordé fort généreuſement tout ce que je vous ai demandé juſqu'à préſent ; voulez-vous que je me ſépare de vous mal ſatisfait, pour une choſe de ſi peu de conſéquence ? Au nom de Dieu, accordez-moi cette derniere faveur ; quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en ſera ſur moi ſeul.

Le Derviche fit toute la réſiſtance poſſible ; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer : Puiſque vous le voulez abſolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale, & me l'appliqua donc ſur l'œil droit, que je tenois fermé ; mais hélas ! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténebres épaiſſes de mes deux yeux, & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux Derviche, m'écriai-je

dans le moment ! ce que vous m'avez prédit n'eſt que trop vrai ! Fatale curioſité, ajoutai-je, deſir inſatiable des richeſſes, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jetter ! Je ſens bien à préſent que je me les ſuis attirés ; mais vous, cher frere, m'écriai-je encore, en m'adreſſant au Derviche, qui êtes ſi charitable & ſi bienfaiſant, entre tant de ſecrets merveilleux dont vous avez la connoiſſance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vûe ?

Malheureux, me répondit alors le Derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'ayes évité ce malheur ; mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'eſt l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il eſt vrai que j'ai des ſecrets ; tu l'as pû connoître dans le peu de tems que j'ai été avec toi ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vûe. Adreſſe-toi à Dieu, ſi tu crois qu'il y en ait un ; il n'y a que lui qui puiſſe te la rendre ; il t'avoit donné des richeſſes, dont tu étois indigne ; il te les a ôtées ; & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en ſeront pas méconnoiſſans comme toi.

Le Derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui répliquer : il me laiſſa ſeul accablé de confuſion, & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; & après avoir raſſemblé mes quatre-vingt chameaux, il les emmena, & pourſuivit ſon chemin juſqu'à Balſora.

Je

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider dumoins à me conduire juſqu'à la premiere caravane; mais il fut ſourd à mes prieres & à mes cris. Ainſi privé de la vûe & de tout ce que je poſſédois au monde, je ſerois mort d'affliction & de faim, ſi le lendemain une caravane qui revenoit de Balſora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des Princes, ſinon en forces & en puiſſance, au moins en richeſſes & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité ſans aucune reſſource. Il fallut donc me réſoudre à demander l'aumône, & c'eſt ce que j'ai fait juſqu'à préſent; mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'impoſai en même tems la peine d'un ſoufflet de la part de chaque perſonne charitable, qui auroit compaſſion de ma miſere.

Voilà enfin, Commandeur des Croyans, le motif de ce qui parut hier ſi étrange à Votre Majeſté, & de ce qui doit m'avoir fait encourir ſon indignation; je lui en demande pardon encore une fois comme ſon eſclave, en me ſoumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et ſi elle daigne de prononcer ſur la pénitence que je me ſuis impoſée, je ſuis perſuadé qu'elle la trouvera trop légere, & beaucoup au-deſſous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé ſon hiſtoire, le Calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché eſt grand ; mais Dieu ſoit loué que tu en as connu l'énormité, & de la pénitence publique que tu en as faite juſqu'à préſent. C'eſt aſſez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne ceſſant de demander pardon à Dieu dans chacune des prieres auxquelles tu es obligé chaque jour par ta Religion ; & afin que n'en ſois pas détourné par le ſoin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand Viſir te fera donner ; ainſi ne t'en retourne pas, & attens qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles Baba-Abdalla ſe proſterna devant le trône du Calife, & en ſe relevant il lui fit ſon remerciement, en lui ſouhaitant toute ſorte de bonheur & de proſpérité.

Le Calife Haroun Alraſchid, content de l'hiſtoire de Baba-Abdalla & du Derviche, s'adreſſa au jeune homme, qu'il avoit vû maltraiter ſa cavalle, & il lui demanda ſon nom, comme il avoit fait à l'Aveugle ; le jeune homme lui dit qu'il s'appelloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le Calife, j'ai vû exercer des chevaux toute ma vie, & ſouvent j'en ai exercé moi-même ; mais je n'en ai jamais vû pouſſer d'une maniere

auſſi barbare que celle dont tu pouſſois hier ta cavalle en pleine place, au grand ſcandale des ſpectateurs, qui en murmuroient hautement ; je n'en fus pas moins ſcandaliſé qu'eux, & il s'en fallut peu que je ne me fiſſe connoître contre mon intention, pour remédier à ce deſordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu ſois un homme barbare & cruel ; je veux même croire que tu n'en uſes pas ainſi ſans ſujet ; puiſque je ſçai que ce n'eſt pas la premiere fois, & qu'il y a déja bien du tems que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavalle, je veux ſçavoir quel en eſt le ſujet, & je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes ; ſur-tout dis-moi la choſe comme elle eſt & ne me déguiſe rien.

Sidi Nouman comprit aiſément ce que le Calife exigeoit de lui ; ce récit lui faiſoit de la peine ; il changea de couleur pluſieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il ſe trouvoit. Il fallut pourtant ſe réſoudre à en dire le ſujet ; ainſi, avant que de parler, il ſe proſterna devant le trône du Calife ; & après s'être relevé, il eſſaya de commencer pour ſatisfaire le Calife ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majeſté du Calife, devant lequel il paroiſſoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le Calife eût d'être obéi dans ſes volontés, il ne

témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman ; il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le Calife pour le rassurer, reprens tes esprits, & fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine, & dont tu crois que je pourrois être offensé, je te le pardonne dès-à-présent ; défais-toi donc de toutes tes inquiétudes ; parles-moi à cœur ouvert, & ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman rassuré par les dernieres paroles du Calife, prit enfin la parole : Commandeur des Croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de la Majesté & de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes ; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis,

& même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les Loix qui puiſſe me donner lieu d'en redouter la ſévérité. Quelque bonne néanmoins que ſoit mon intention, je reconnois que je ne ſuis pas exempt de pécher par ignorance ; cela m'eſt arrivé : en ce cas-là je ne dis pas que j'aye confiance au pardon qu'il a plû à Votre Majeſté de m'accorder, ſans m'avoir entendu. Je me ſoumets au contraire à ſa juſtice, & à être puni, ſi je l'ai mérité ; j'avoue que la maniere dont je traite ma cavale depuis quelque tems, comme Votre Majeſté en a été témoin, eſt étrange, cruelle & de très-mauvais exemple ; mais j'eſpere qu'elle en trouvera le motif bien fondé, & qu'elle jugera que je ſuis plus digne de compaſſion que de châtiment ; mais je ne dois pas la tenir en ſuſpens plus long-tems par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'eſt arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COmmandeur des Croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à Votre Majeſté de ma naiſſance ; elle n'eſt pas d'un aſſez grand éclat, pour mériter qu'elle y faſſe attention. Pour ce qui eſt des biens de la fortune, mes ancêtres par leur bonne économie, m'en ont laiſſé autant que j'en pouvois ſouhaiter pour vivre en honnête homme, ſans ambition, & ſans être à charge à perſonne.

Avec ces avantages, la ſeule choſe que je pouvois deſirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendreſſe, & qui en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi ; mais il n'a pas plû à Dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui dès le lendemain de mes nôces a commencé d'exercer ma patience d'une maniere qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été expoſés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages ſe faſſent ſans voir & ſans connoître celles que nous devons épouſer, Votre Majeſté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de ſe plaindre, quand il trouve que la

femme qui lui eſt échûe n'eſt pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'eſt pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon eſprit & la bonne conduite, corrigent quelque légere imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La premiere fois que je vis ma femme le viſage découvert, après qu'on l'eût amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de ſa beauté; je la trouvai à mon gré, & elle me plut.

Le lendemain de nos nôces, on nous ſervit un dîné de pluſieurs mets: je me rendis où la table étoit miſe, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeller; après m'avoir fait attendre long-tems, elle arriva. Je diſſimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table; je commençai par le ris, que je pris avec une cuillere comme à l'ordinaire.

Ma femme au contraire, au lieu de ſe ſervir d'une cuilliere, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans ſa poche, une eſpece de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre du ris & de le porter à ſa bouche grain à grain; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette maniere de manger: Amine, lui dis je, car c'étoit ſon nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le

ris de la ſorte ? le faites-vous ainſi parceque vous êtes une petite mangeuſe, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en uſez ainſi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous aſſurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grace de Dieu de quoi vivre aiſément ſans nous priver du néceſſaire. Ne vous contraignez pas, ma chere Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faiſois ces remontrances, ſembloit devoir m'attirer quelque réponſe obligeante ; mais ſans me dire un ſeul mot, elle continua toujours à manger de la même maniere ; & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de ris que de loin en loin ; & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle ſe contenta de porter à ſa bouche de tems en tems un peu de pain émietté, à peu-près autant qu'un moineau en eût pû prendre.

Son opiniâtreté me ſcandaliſa : je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaiſir & pour l'excuſer, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enſeigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle pouſſoit trop loin par ſimplicité. Je crus auſſi qu'elle pouvoit avoir dé-

jeûné ; ou ſi elle ne l'avoit pas fait, qu'elle ſe réſervoit à manger ſeule & en liberté : ces conſidérations m'empêcherent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que ſi elle ne m'eût pas donné ſujet d'être très-mal ſatisfait de ſes manieres extraordinaires, & je la laiſſai ſeule.

Le ſoir au ſouper ce fut la même choſe ; le lendemain, & toutes les fois que nous mangions enſemble, elle ſe comportoit de la même maniere. Je voyois bien qu'il n'étoit pas poſſible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-deſſous quelque myſtere qui m'étoit inconnu ; cela me fit prendre le parti de diſſimuler. Je fis ſemblant de ne pas faire attention à ſes actions, dans l'eſpérance qu'avec le tems elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le ſouhaitois ; mais mon eſpérance étoit vaine, & je ne fus pas longtems à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle ſe leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller ; je ne pouvois comprendre à quel deſſein elle troubloit ainſi ſon repos ; & la curioſité de ſçavoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond ſommeil. Elle acheva de s'habiller, & un

moment après elle ſortit de la chambre ſans faire le moindre bruit.

Dans l'inſtant qu'elle fut ſortie, je me levai en jettant ma robe ſur mes épaules ; j'eus le tems d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit ſur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, & qu'elle ſortit.

Je courus auſſi-tôt à la porte, qu'elle avoit laiſſée entre-ouverte ; & à la faveur du clair de la Lune, je la ſuivis, juſqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetiere qui étoit voiſin de notre maiſon ; alors je gagnai le bout d'un mur qui ſe terminoit au cimetiere ; & après m'être précautionné pour ne pas être vû, j'apperçus Amine avec une Goule.

Votre Majeſté n'ignore pas que les Goules de l'un & de l'autre ſexe ſont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils ſe jettent par ſurpriſe ſur les paſſans qu'ils tuent & dont ils mangent la chair. Au défaut des paſſans, ils vont la nuit dans les cimetieres, ſe repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une ſurpriſe épouvantable, lorſque je vis ma femme avec cette Goule ; elles déterrerent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & la Goule en coupa des morceaux de chair à pluſieurs repriſes, qu'elles mangerent enſemble, aſſiſes ſur le bord de la foſſe. Elles s'entretenoient fort tranquil-

lement, en faiſant un repas ſi cruel & ſi inhumain ; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas poſſible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être auſſi étrange que leur repas, dont le ſouvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetterent le reſte du cadavre dans la foſſe qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée ; je les laiſſai faire, & je regagnai en diligence notre maiſon. En entrant, je laiſſai la porte de la rue entre-ouverte comme je l'avois trouvée ; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis ſemblant de dormir.

Amine rentra peu de tems après, ſans faire de bruit ; elle ſe deshabilla, & elle ſe recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir ſi bien réuſſi, ſans que je m'en fuſſe apperçu.

L'eſprit rempli de l'idée d'une action auſſi barbare & auſſi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commiſe, je fus long-tems à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant ; mais d'un ſommeil ſi léger, que la premiere voix qui ſe fit entendre pour appeller à la priere publique de la pointe du jour, me réveilla ; je m'habillai, & je me rendis à la Moſquée.

Après la priere, je ſortis hors de la ville, & je paſſai la matinée à me promener dans

les jardins, & à ſonger au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de maniere de vie : je rejettai toutes les voies de violence qui ſe préſenterent à mon eſprit, & je réſolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuſe inclination qu'elle avoit. Ces penſées me conduiſirent inſenſiblement juſques chez moi, où je rentrai juſtement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit ſervir, & nous nous mîmes à table ; comme je vis qu'elle perſiſtoit toujours à ne manger le ris que grain à grain : Amine, lui dis je avec toute la modération poſſible, vous ſçavez combien j'eus lieu d'être ſurpris le lendemain de nos nôces, quand je vis que vous ne mangiez que du ris en ſi petite quantité, & d'une maniere dont tout autre mari que moi eût été offenſé ; vous ſçavez auſſi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faiſoit, en vous priant de manger auſſi des autres viandes qui nous ſont ſervies, & que l'on a ſoin d'accommoder de différentes manieres, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce tems-là, vous avez vû notre table toujours ſervie de la même maniere, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choſes Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & juſqu'à ce jour vous n'avez ceſſé d'en uſer de

même, & de me faire la même peine ; j'ai gardé le ſilence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre ; & je ſerois fâché que ce que je vous en dis préſentement vous fît la moindre peine ; mais Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous ſert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort ?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernieres paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois obſervée la nuit, entra dans une fureur qui ſurpaſſe l'imagination : ſon viſage s'enflamma, les yeux lui ſortirent preſque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois, me remplit d'épouvante ; je devins comme immobile, & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont Votre Majeſté va être ſurpriſe. Dans le fort de ſon emportement, elle prit un vaſe d'eau qu'elle trouva ſous ſa main, elle y plongea ſes doigts, en marmotant entre ſes dents quelques paroles que je n'entendis pas ; & en me jettant de cette eau au viſage, elle me dit d'un ton furieux : Malheureux, reçois la punition de ta curioſité, & deviens chien.

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonne-

ment & la ſurpriſe où j'étois d'un changement ſi ſubit & ſi peu attendu, m'empêcherent de ſonger d'abord à me ſauver; ce qui lui donna le tems de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de ſi grands coups, que je ne ſçai comment je ne demeurai pas mort ſur la place: je crus échapper à ſa rage en fuyant dans la cour; mais elle m'y pourſuivit avec la même fureur; & de quelque ſoupleſſe que je pus me ſervir en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas aſſez adroit pour m'en défendre, & il fallut en eſſuyer beaucoup d'autres. Laſſée enfin de me frapper & de me pourſuivre, & au deſeſpoir de ne m'avoir pas aſſommé, comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire; elle entre-ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraſer en la paſſant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de ſon pernicieux deſſein; & comme le danger préſent donne ſouvent de l'eſprit pour ſe conſerver la vie, je pris ſi bien mon tems, en obſervant ſa contenance & ſes mouvemens, que je trompai ſa vigilance, & que je paſſai aſſez vîte pour me ſauver la vie & éluder ſa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en reſſentis ne laiſſa pas de me faire crier & abboyer en courant le long de la rue; ce qui fit ſortir ſur moi

quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs pourſuites, je me jettai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues & de pieds de moutons cuits, où je me ſauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compaſſion, en chaſſant les chiens qui me pourſuivoient, & qui vouloient pénétrer juſques dans ſa maiſon. Pour moi, mon premier ſoin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobai à leur vûe : je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'aſyle & la protection que j'avois eſpéré. C'étoit un de ces ſuperſtitieux à outrance, qui ſous prétexte que les chiens ſont immondes, ne trouvent pas aſſez d'eau ni de ſavon pour laver leur habit, quand par haſard un chien les a touchés en paſſant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chaſſe furent retirés, il fit tout ce qu'il put à pluſieurs fois, pour me chaſſer dès le même jour ; mais j'étois caché & hors de ſes atteintes. Ainſi je paſſai la nuit dans ſa boutique malgré lui, & j'avois beſoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer Votre Majeſté par des circonſtances de peu de conſéquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariſer les triſtes réflexions que je fis alors ſur ma métamorphoſe ; je lui ferai remarquer ſeulement que le lendemain, mon hôte étant ſorti

avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues & de pieds de moutons, & qu'après avoir ouvert ſa boutique, & pendant qu'il étaloit ſa marchandiſe, je ſortis de mon coin, & je m'en allois, lorſque je vis pluſieurs chiens du voiſinage, attirés par l'odeur de ces viandes, aſſemblés autour de la boutique de mon hôte, en attendant qu'il leur jettât quelque choſe, je me mêlai avec eux en poſture de ſuppliant.

Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la conſidération que je n'avois pas mangé depuis que je m'éiois ſauvé chez lui, me diſtingua, en me jettant des morceaux plus gros & plus ſouvent qu'aux autres chiens. Quant il eut achevé ſes libéralités, je voulus rentrer dans ſa boutique, en le regardant & remuant la queue d'une maniere qui pouvoit lui marquer que je le ſuppliois de me faire encore cette faveur. Mais il fut inflexible; & il s'oppoſa à mon deſſein, le bâton à la main, & d'un air ſi impitoyable, que je fus contraint de méloigner.

A quelques maiſons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un Boulanger, qui tout au contraire du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai & de bonne humeur, & qui l'étoit en effet. Il déjeunoit alors; & quoique je ne lui euſſe donné aucune marque d'avoir beſoin de manger, il

ne

ne laiſſa pas néanmoins de me jetter un morceau de pain. Avant que de me jetter deſſus avec avidité, comme ſont les autres chiens, je le regardai avec un ſigne de tête & un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnoiſſance. Il me ſçut bon gré de cette eſpece de civilité, & il ſourit. Je n'avois pas beſoin de manger; cependant pour lui faire plaiſir je pris le morceau de pain & je le mangeai aſſez lentement pour lui faire connoître que je le faiſois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me ſouffrir près de ſa boutique. J'y demeurai aſſis & tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le préſent je ne lui demandois autre choſe que ſa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit des careſſes qui me donnerent l'aſſurance de m'introduire dans ſa maiſon. Je le fis d'une maniere à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec ſa permiſſion. Il ne le trouva pas mauvais: au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer ſans lui être incommode, & je me mis en poſſeſſion de la place que je conſervai tout le tems que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, & il ne déjeunoit, dînoit & ſoupoit pas, que je n'euſſe ma part à ſuffiſance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache & toute la

fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoiſſance.

Mes yeux étoient toujours attachés ſur lui, & il ne faiſoit pas un pas dans la maiſon que je ne fuſſe derriere lui à le ſuivre. Je faiſois la même choſe quand le tems lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ſes affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu que mon attention lui plaiſoit, & que ſouvent quand il avoit deſſein de ſortir, ſans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appelloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom je m'élançois auſſi-tôt de ma place dans la rue, je ſautois, je faiſois des gambades & des courſes devant la porte. Je ne ceſſois toutes ces careſſes que quand il étoit ſorti ; & alors je l'accompagnois fort exactement en le ſuivant ou en courant devant lui, & en le regardant de tems en tems pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déja du tems que j'étois dans cette maiſon lorſqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une piece d'argent fauſſe avec d'autres bonnes. Le Boulanger qui s'apperçut de la piece fauſſe, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refuſa de la reprendre, & prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte ſoutint le contraire ; & dans la conteſtation :

La piece, dit-il à cette femme, eſt ſi viſiblement fauſſe, que je ſuis aſſuré que mon chien, qui n'eſt qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens-çà Rougeau, dit-il, auſſitôt en m'appellant. A ſa voix je ſautai légerement ſur le comptoir; & le Boulanger en jettant devant moi les pieces d'argent: Voi, ajoûta-t-il, n'y a-t-il pas là une piece fauſſe? Je regarde toutes ces pieces, & en mettant la patte deſſus la fauſſe, je la ſéparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le Boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par maniere d'acquit & pour ſe divertir, fut extrêmement ſurpris de voir que j'avois ſi bien rencontré ſans héſiter. La femme convaincue de la fauſſeté de ſa piece, n'eut rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appella ſes voiſins, & il leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit paſſé.

Les voiſins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pieces fauſſes qu'ils me montrerent mêlées avec d'autres de bon alloi, il n'y en eut pas une ſur laquelle je ne miſſe la patte & que je ne ſéparaſſe d'avec les bonnes.

La femme de ſon côté ne manqua pas de raconter à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance qu'elles rencontra dans ſon chez

min ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à diſtinguer la fauſſe monnoie ſe répandit en peu de tems, non-ſeulement dans le voiſinage, mais même dans tout le quartier, & inſenſiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée. Il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, & leur faire voir ce que je ſçavois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il ſuffire à les contenter. Cela dura long-tems, & mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ſes voiſins & à ſes amis que je lui valois un tréſor.

Mon petit ſçavoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dreſſa des embûches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vûe. Un jour une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors ſur le comptoir; elle y jetta ſix pieces d'argent devant moi, parmi leſquelles il y en avoit une fauſſe. Je la debrouillai d'avec les autres; & en mettant la patte ſur la piece fauſſe, je la regardai comme pour lui demander ſi ce ne l'étoit pas-là.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'eſt la fauſſe, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-tems à me regarder & à me conſidérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venu acheter; & quand elle voulut ſe retirer, elle me fit ſigne de la ſuivre à l'inſçu du Boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphoſe auſſi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque choſe de mon infortune & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laiſſai pourtant en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas elle ſe retourna; & voyant que je ne faiſois que la regarder ſans branler de ma place, elle me fit encore ſigne de la ſuivre.

Alors ſans délibérer davantage, comme je vis que le Boulanger étoit occupé à nettoyer ſon four pour une cuiſſon, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je ſautai à bas du comptoir, & je ſuivis cette femme qui me parut en être fort joyeuſe.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à ſa maiſon. Elle en ouvrit la porte; & quand elle fut entrée: Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivi. Quand je fus entré & qu'elle eut refermé

la porte, elle me mena à ſa chambre où je vis une jeune Demoiſelle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bien-tôt.

Ma fille, lui dit la mere, je vous amene le chien fameux du Boulanger qui ſçait ſi bien diſtinguer la fauſſe monnoie d'avec la bonne. Vous ſçavez que je vous ai dit ma penſée dès-le premier bruit qui s'en eſt répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me ſuis aviſée d'aller acheter du pain chez ce Boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, & j'ai eu l'adreſſe de me faire ſuivre par ce chien ſi rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille me ſuis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne vous êtes pas trompée ma mere, répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La Demoiſelle ſe leva; elle prit un vaſe plein d'eau dans lequel elle plongea la main; & en me jettant de cette eau, elle dit: *Si tu es né chien, demeure chien; mais ſi tu es né homme, reprens la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'inſtant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de chien, & je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un ſi grand bien;

fait, je me jettai aux pieds de la Demoiſelle; & après lui avoir baiſé le bas de ſa robe: Ma chere libératrice, lui dis-je, je ſens ſi vivement l'excès de votre bonté qui n'a pas d'égal envers un inconnu tel que je ſuis, que je vous ſupplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoiſſance, ou plutôt diſpoſez de moi comme d'un eſclave qui vous appartient à juſte titre: je ne ſuis plus à moi, je ſuis à vous. Et afin que vous connoiſſiez celui qui vous eſt acquis, je vous dirai mon hiſtoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaiſance & de ma patience à ſupporter ſon humeur, de ſes manieres toutes extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable. Et je finis en remerciant la mere du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez. La ſeule connoiſſance d'avoir fait plaiſir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoiſſance. Parlons d'Amine votre femme; je l'ai connue avant votre mariage; & comme je ſçavois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas auſſi que j'avois quelque

connoiſſance du même art, puiſque nous avions pris des leçons de la même maîtreſſe. Nous nous rencontrions même ſouvent au bain. Mais, comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand ſoin d'éviter toute occaſion d'avoir aucune liaiſon avec elle; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réuſſir, que par la même raiſon elle évitoit de ſon côté d'en avoir avec moi : je ne ſuis donc pas ſurpriſe de ſa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne ſuffit pas; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclu ſi méchamment de la ſociété des hommes; il faut que vous l'en puniſſiez comme elle le mérite en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mere, je vais revenir.

La libératrice entra dans un cabinet, & pendant qu'elle y reſta, j'eus le tems de témoigner encore une fois à la mere combien je lui étois obligé, auſſi-bien qu'à ſa fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'eſt pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un ſi bon uſage, que vous ſeriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait & qu'elle fait preſque chaque jour par le moyen

moyen de la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pour cela que je l'ai laiſſé faire, & que je la laiſſe faire encore juſqu'à préſent. Je ne le ſouffrirois pas, ſi je m'appercevois qu'elle en abusât en la moindre choſe.

La mere avoit commencé de me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand ſa fille rentra avec une petite bouteille à la main : Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de conſulter m'apprennent qu'Amine n'eſt pas chez vous à l'heure qu'il eſt, mais qu'elle doit y revenir inceſſamment. Ils m'apprennent auſſi que la diſſimulée fait ſemblant devant vos domeſtiques d'être dans une grande inquiétude de votre abſence ; & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez ſouvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de ſortir ſans différer ; qu'en ſortant vous aviez laiſſé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré & étoit venu juſques dans la ſalle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chaſſé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maiſon ſans perdre de tems avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-tems. Dès qu'elle ſera rentrée, deſcendez dans la cour & préſentez-vous à elle face à face. Dans

la ſurpriſe où elle ſera de vous revoir contre ſon attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite. Alors jettez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de ſa mere, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoiſſance, & une proteſtation ſincere que je me ſouviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choſes ſe paſſerent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-tems à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me préſentai à elle, l'eau dans la main prête à la lui jetter. Elle fit un grand cri ; & comme elle ſe fut retournée pour regagner la porte, je lui jettai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enſeignées, & auſſi-tôt elle fut changée en une cavalle, & c'eſt celle que Votre Majeſté vit hier.

A l'inſtant & dans la ſurpriſe où elle étoit, je la ſaiſis au crin ; & malgré ſa réſiſtance je la tirai dans mon écurie. Je lui paſſai un licou ; & après l'avoir attachée en lui reprochant ſon crime & ſa méchanceté, je

la châtiai à grands coups de fouet, ſi longtems que la laſſitude enfin m'obligea de ceſſer ; mais je me réſervai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des Croyans, ajoûta Sidi Nouman en achevant ſon hiſtoire, j'oſe eſpérer que Votre Majeſté ne déſapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme ſi méchante & ſi pernicieuſe eſt traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le Calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : Ton hiſtoire eſt ſinguliere, lui dit le Sultan, & la méchanceté de ta femme n'eſt pas excuſable. Auſſi je ne condamne pas abſolument le châtiment que tu lui en as fait ſentir juſqu'à préſent. Mais je veux que tu conſideres combien ſon ſupplice eſt grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je ſouhaite que tu te contentes de la laiſſer faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adreſſer à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoſer de la ſorte, pour faire ceſſer l'enchantement, ſi l'opiniâtreté & la dureté incorrigible des magiciens & des magiciennes qui abuſent de leur art ne m'étoient connues, & que je ne craigniſſe de ſa part contre toi un effet de ſa vengeance, plus cruel que le premier.

Le Calife naturellement doux & plein de compaſſion envers ceux qui ſouffent, mê-

me ſelon leurs mérites, après avoir déclaré ſa volonté à Sidi Nouman, s'adreſſa au troiſieme que le grand Viſir Giafar avoit fait venir : Cogia Haſſan, lui dit-il, en paſſant hier devant ton hôtel, il me parut ſi magnifique, que j'eus la curioſité de ſçavoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profeſſion d'un métier qui te produiſoit à peine de quoi vivre. On me dit auſſi que tu ne te méconnoiſſois pas, que tu faiſois un bon uſage des richeſſes que Dieu t'a données, & que tes voiſins diſoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaiſir, ajoûta le Calife ; & je ſuis bien perſuadé que les voies dont il a plû à la Providence de te gratifier de ſes dons, doivent être extraordinaires. Je ſuis curieux de les apprendre par toi-même, & c'eſt pour me donner cette ſatisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec ſincérité, afin que je me réjouiſſe en prenant part à ton bonheur avec plus de connoiſſance. Et afin que ma curioſité ne te ſoit point ſuſpecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare que, loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute ſûreté.

Sur ces aſſurances du Calife, Cogia Haſſan ſe proſterna devant ſon trône, frappa de ſon front le tapis dont il étoit couvert,

& après qu'il ſe fut relevé : Commandeur des Croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne ſe ſeroit pas ſenti la conſcience auſſi pure & auſſi nette que je me la ſens, auroit pû être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de Votre Majeſté ; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des ſentimens de reſpect & de vénération, & que je n'ai rien contre l'obéiſſance que je lui dois, ni contre les Loix, qui ait pû m'attirer ſon indignation, la ſeule choſe qui m'ait fait de la peine, eſt la crainte dont j'ai été ſaiſi, de n'en pouvoir ſoutenir l'éclat. Néanmoins ſur la bonté avec laquelle la renommée publie que Votre Majeſté reçoit & écoute le moindre de ſes ſujets, je me ſuis raſſuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la ſatisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'eſt, Commandeur des Croyans, ce que Votre Majeſté vient de me faire expérimenter, en m'accordant ſa puiſſante protection, ſans ſçavoir ſi je la mérite. J'eſpere néanmoins qu'elle demeurera dans un ſentiment qui m'eſt ſi avantageux, quand pour ſatisfaire à ſon commandement je lui aurai fait le récit de mes avantures.

Après ce petit compliment pour ſe concilier la bienveillance & l'attention du Calife ; & après avoir, pendant quelques momens, rappellé dans ſa mémoire ce

qu'il avoit à dire, Cogia Haſſan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

De Cogia Haſſan Alhabbal.

COmmandeur des Croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à Votre Majeſté par quelles voies je ſuis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute choſe commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en ſuis redevable après Dieu le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui eſt puiſſamment riche, a toujours été du ſentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens & de grandes richeſſes, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce ſoit.

Saad eſt d'un autre ſentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richeſſes, autant qu'elles ſont néceſſaires à la vie ; mais il ſoutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, ſans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux beſoins qu'ils peuvent en avoir, & pour en

faire des libéralités ſelon leur pouvoir. Saad eſt de ce nombre, & il vit très-heureux & très-content dans l'état où il ſe trouve; quoique Saadi, pour ainſi-dire, ſoit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins eſt très-ſincere, & le plus riche ne s'eſtime pas plus que l'autre; ils n'ont jamais eu de conteſtation, que ſur ce ſeul point; en toute choſe leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à peu près ſur la même matiere, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres, que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté, ou que nés avec des richeſſes, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des fatalités imprévûes, qui ne ſont pas extraordinaires. Mon opinion, diſoit-il, eſt que ces pauvres ne le ſont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amaſſer une ſomme d'argent aſſez groſſe pour ſe tirer de la miſere, en employant leur induſtrie à la faire valoir; & mon ſentiment eſt, que s'ils venoient à ce point, & qu'ils fiſſent un uſage convenable de cette ſomme, ils ne deviendroient pas ſeulement riches, mais même très-opulens avec le tems.

Saad ne convint pas de la propoſition de Saadi: Le moyen que vous propoſez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas auſſi certain que

vous le croyez. Ce que vous en penſez eſt fort équivoque, & je pourrois appuyer mon ſentiment contre le vôtre de pluſieurs bonnes raiſons, qui nous meneroient trop loin. Je crois au moins, avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une ſomme d'argent ; on fait ſouvent par un haſard une fortune plus grande & plus ſurprenante qu'avec une ſomme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, répartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en perſiſtant à ſoutenir mon opinion contre la vôtre ; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une ſomme telle que je me l'imagine à un de ces artiſans, pauvres de pere en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, & qui meurent auſſi gueux que quand ils ſont nés. Si je ne réuſſis pas, nous verrons ſi vous réuſſirez mieux de la maniere que vous l'entendez.

Quelques jours après cette conteſtation, il arriva que les deux amis en ſe promenant paſſerent par le quartier où je travaillois de mon métier de Cordier, que j'avois appris de mon pere, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos an-

cêtres. A voir mon équipage & mon habillement, ils n'eurent pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad qui ſe ſouvint de l'engagement de Saadi, lui dit : Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajoûta-t-il en me déſignant, qu'il y a long-tems que je vois faiſant le métier de Cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'eſt un ſujet digne de votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en ſouviens ſi bien, reprit Saadi, que je porte ſur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'attendois que l'occaſion que nous nous trouvaſſions enſemble, & que vous en fuſſiez témoin ; abordons-le, & ſçachons ſi véritablement il en a beſoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je ceſſai mon travail ; ils me donnerent l'un & l'autre le ſalut ordinaire du ſouhait de paix ; & Saadi en prenant la parole, me demanda comment je m'appellois.

Je leur rendis le même ſalut ; & pour répondre à la demande de Saadi : Seigneur, lui dis-je, mon nom eſt Haſſan, & à cauſe de ma profeſſion, je ſuis connu communément ſous le nom de Haſſan Alhabbal.

Haſſan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourriſſe ſon maître, je

ne doute pas que le vôtre ne vous faſſe gagner de quoi vivre à votre aiſe, & même je m'étonne que depuis le tems que vous l'exercez vous n'ayez pas fait quelqu'épargne, & que vous n'ayez achetez une bonne proviſion de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre inſenſiblement plus au large.

Seigneur, lui répartis-je, vous ceſſerez de vous étonner que je ne faſſe pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous ſçaurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin juſqu'au ſoir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfans, dont pas un n'eſt en âge de m'aider en la moindre choſe ; il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage, ſi petit qu'il ſoit, il y a toujours mille choſes néceſſaires dont on ne peut ſe paſſer : quoique le chanvre ne ſoit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'eſt le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages ; ſans cela il ne me ſeroit pas poſſible de fournir à la dépenſe de ma maiſon.

Jugez, Seigneur, ajouta-t-il, s'il eſt poſſible que je faſſe des épargnes pour me mettre plus au large, moi & ma famille ; il

nous ſuffit que nous ſoyons contens du peu que Dieu nous donne, & qu'il nous ôte la connoiſſance & le deſir de ce qui nous manque; mais nous ne trouvons pas que rien nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, & que nous ne ſommes pas dans la néceſſité d'en demander à perſonne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Haſſan, me dit-il, je ne ſuis plus dans l'étonnement où j'étois, & je comprens toutes les raiſons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais ſi je vous faiſois préſent d'une bourſe de deux cent pieces d'or, n'en feriez-vous pas un bon uſage, & ne croyez-vous qu'avec cette ſomme vous deviendriez bien-tôt au moins auſſi riche que les principaux de votre profeſſion ?

Seigneur, repris-je, vous me paroiſſez un ſi honnête homme, que je ſuis perſuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, & que l'offre que vous me faites eſt ſérieuſe. J'oſe donc vous dire ſans trop préſumer de moi, qu'une ſomme beaucoup moindre me ſuffiroit, non-ſeulement pour devenir auſſi riche que les principaux de ma profeſſion, mais même pour le devenir en peu de tems plus moi ſeul, qu'ils ne le ſont tous enſemble dans cette grande ville de Bagdad, auſſi grande & auſſi peuplée qu'elle eſt.

Le généreux Saadi me fit voir ſur le champ qu'il m'avoit parlé ſérieuſement. Il tira la bourſe de ſon ſein, & en me la mettant entre les mains : Prenez, dit-il, voilà la bourſe, vous y trouverez les deux cent pieces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne ſa bénédiction, & qu'il vous faſſe la grace d'en faire le bon uſage que je ſouhaite ; & croyez que mon ami Saad que voici, & moi, nous aurons un très-grand plaiſir, quand nous apprendrons qu'elles vous auront ſervi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des Croyans, quand j'eus reçu la bourſe, & que d'abord je l'eus miſe dans mon ſein, je fus dans un tranſport de joie ſi grande, & je fus ſi fort pénétré de ma reconnoiſſance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas poſſible d'en donner autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de ſa robe & la baiſer. Mais il la retira en s'éloignant, & ils continuerent leur chemin, lui & ſon ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la premiere penſée qui me vint, fut d'aviſer où je mettrois la bourſe pour être en ſûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maiſon, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je puſſe m'aſſurer qu'elle ne ſeroit pas découverte ſi je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma ſorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage & je rentrai chez-moi ſous prétexte de le racommoder. Je pris ſi bien mes précautions, que ſans que ma femme & mes enfans s'en apperçuſſent, je tirai dix pieces d'or de la bourſe, que je mis à part pour les dépenſes les plus preſſées, & j'enveloppai le reſte dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépenſe que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne proviſion de chanvre. Enſuite, comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit vû de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie & j'en achetai pour le ſoupé.

En m'en revenant je tenois ma viande à ma main, lorſqu'un Milan affamé, ſans que je puſſe me défendre, fondit deſſus, & me l'eût arrachée de la main ſi je n'euſſe tenu ferme contre lui. Mais hélas, j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourſe! Plus il trouvoit en moi de réſiſtance, plus il s'opiniâtroit de la vouloir avoir. Il me traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il ſe ſoutenoit en l'air ſans quitter priſe; mais il arriva malheureuſement que dans les efforts que je faiſois mon turban tomba par terre.

Auſſi-tôt le Milan lâcha priſe & ſe jetta

ſur mon turban avant que j'euſſe eu le tems de le ramaſſer, & l'enleva. Je pouſſai des cris ſi perçans, que les hommes, femmes & enfans du voiſinage en furent effrayés, & joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter priſe au Milan.

On reuſſit ſouvent par ce moyen à forcer ces ſortes d'oiſeaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé. Mais les cris n'épouvanterent pas le Milan ; il emporta mon turban ſi loin que nous le perdîmes tous de vûe avant qu'il l'eût lâché. Ainſi, il eût été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triſte de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pieces d'or que j'avois tirées de la bourſe. J'en avois déja dépenſé pour l'achat du chanvre, & ce qui me reſtoit ne ſuffiſoit pas pour me donner lieu de remplir les belles eſpérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de ſatisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir ſi mal placé ſa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, & par conſéquent comme une vaine excuſe.

Tant que dura le peu des pieces d'or qui

me reſtoit, nous nous en reſſentîmes ma petite famille & moi ; mais je tetombai bientôt dans le même état & dans la même impuiſſance de me tirer hors de miſere qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, diſois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le tems que je m'y attendois le moins. Il me l'a ôté preſque dans le même tems, parce qu'il lui a plû ainſi & qu'il étoit à lui. Qu'il en ſoit loué, comme je l'avois loué juſqu'alors, des bienfaits dont il m'a favoriſé, tels qu'ils lui avoit plû auſſi : je me ſoumets à ſa volonté.

J'étois dans ces ſentimens pendant que ma femme, à qui je n'avois pû m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconſolable. Il m'étoit échappé auſſi dans le trouble où j'étois de dire à mes voiſins, qu'en perdant mon turban je perdois une bourſe de cent quatre-vingt-dix pieces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'euſſe gagné une ſi groſſe ſomme par mon travail, ils ne firent qu'en rire & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ ſix mois que le Milan m'avoit cauſé le malheur que je viens de raconter à Votre Majeſté, lorſque les deux amis paſſerent peu loin du quartier où je demeurois. Le voiſinage fit que Saad ſe ſouvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne

ſommes pas loin de la rue où demeure Haſſan Alhabbal ; paſſons-y, & voyons ſi les deux cent pieces d'or que vous lui avez données ont contribué quelque choſe à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vû.

Je le veux bien, reprit Saadi ; il y a quelques jours, ajoûta-t-il, que je penſois à lui, en me faiſant un grand plaiſir de la ſatisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma propoſition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attends que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déja détournés, & ils entroient dans la rue en même tems que Saadi parloit encore. Saad qui m'apperçut de loin le premier, dit à ſon ami : Il me ſemble que vous prenez gain de cauſe trop tôt. Je vois Haſſan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en ſa perſonne. Il eſt auſſi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé enſemble. La différence que j'y vois, c'eſt que ſon turban eſt un peu moins mal-propre : voyez vous-même ſi je me trompe.

En approchant, Saadi qui m'avoit apperçu auſſi, vit bien que Saad avoit raiſon ; & il ne ſçavoit ſur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma perſonne. Il en fut même ſi fort étonné, que ce ne fut pas

lui

lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le ſalut ordinaire : Eh bien Haſſan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vû. Elles ont pris ſans doute un meilleur train ; les deux cent pieces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adreſſant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos ſouhaits, vos vœux & vos eſpérances, auſſi-bien que les miennes, n'ont pas eu le ſuccès que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajoûter foi à l'avanture extraordinaire qui m'eſt arrivée. Je vous aſſure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'eſt plus véritable, que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon avanture avec les mêmes circonſtances que je viens d'avoir l'honneur de l'expoſer à Votre Majeſté.

Saadi rejetta mon diſcours bien loin : Haſſan, dit-il, vous vous mocquez de moi, & vous voulez me tromper, ce que vous me dites eſt une choſe incroyable. Les Milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que dequoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de vore ſorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne

fortune qu'ils n'attendoient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils ſe divertiſſent, ils ſe régalent, ils font bonne chere tant que l'argent dure ; & dès qu'ils ont tout mangé, ils ſe trouvent dans la même néceſſité & dans les mêmes beſoins qu'auparavant. Vous ne croupiſſez dans votre miſere, que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je, je ſouffre tous ces reproches, & je ſuis prêt d'en ſouffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les ſouffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La choſe eſt ſi publique dans le quartier, qu'il n'y a perſonne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impoſe pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire, que des Milans euſſent enlevé des turbans ; mais la choſe m'eſt arrivée, comme une infinité d'autres qui ne ſont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres hiſtoires de Milans, non moins ſurprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira ſa bourſe de ſon ſein. Il m'en compta deux cent pieces d'or dans la main, que je mis à meſure dans mon ſein faute de bourſe.

Quand Saadi eut achevé de me compter cette ſomme : Haſſan, me dit-il, je veux bien vous faire encore préſent de ces deux cent pieces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu ſi ſûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre auſſi malheureuſement que vous avez perdu les autres, & de faire enſorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premieres devroient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette ſeconde grace, étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé, & que je n'oublierois rien pour profiter de ſon bon conſeil. Je voulois pourſuivre ; mais il ne m'en donna pas le tems. Il me quitta, & il continua ſa promenade avec ſon ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne ſe trouvoient pas alors. Je mis à part dix pieces d'or des deux cent, & j'enveloppai les cent quatre-vingt dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agiſſoit de cacher le linge dans un lieu de ſûreté. Après y avoir bien ſongé, je m'aviſai de le mettre au fond d'un grand vaſe de terre, plein de ſon, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de tems après ; & comme il me reſtoit que très-peu de chanvre, ſans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

Fin du cinquieme Tome.